Charline88

Sylvie

ou le festin d'une reine

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Sylvie

ou le festin d'une reine

© Le jardin d'Aphrodite - Mai 2017

Sommaire

La déclaration **3**

Augmentation patronale **29**

Que la montagne est belle ! **53**

Le fruit défendu **79**

Les noces roses **101**

La déclaration

Voilà ! C'est fini ! Hygiénique, cette partie de jambes en l'air ? Pas vraiment... J'ai rencontré ce type dans un rade, hier soir. Bon ; depuis trois ou quatre mois que je n'avais pas eu d'occasions, l'envie m'a pris comme cela, d'un coup. Nous avons bu un verre, et c'est au deuxième gin-fizz que j'ai ressenti cet appel de la chair. Il n'était plutôt pas trop mal gaulé, avec des muscles qu'il me collait sous le nez, histoire de se montrer à son avantage.

Une semaine de boulot, une semaine de galère. La machine à laver qui se colle aux abonnés absents, un patron qui reste sur mon dos à longueur de journée, s'imaginant que deux mains peuvent taper comme quatre. Un boss qui voudrait que pour les quelques euros qu'il me cède à la fin de chaque mois, je sois une esclave à plein temps. Alors les fins de semaine deviennent un pur bonheur !

En rentrant à pied par le centre-ville ce vendredi soir, j'ai eu envie de boire un verre. Oh, ce n'est pas vraiment une ville, juste un gros bourg ; alors les bars ne sont pas légion. Celui de *Chez Kiki* me tendait les bras – ou plutôt les portes ouvertes – alors il m'a suffi de m'asseoir. Un tabouret haut qui semblait m'attendre, un siège sur lequel je me suis juchée prestement. J'ai commandé une bière pour commencer quand ce type est venu se mettre à la place à côté de la mienne.

Pendant un quart d'heure, je suis restée dans mon monde, celui de mon job. Difficile de sortir de ce foutu bureau, de se vider la tête après une semaine plutôt chaotique. J'ai bien senti par moments les

regards insistants de ce gaillard qui picolait un truc d'une couleur bizarre, appuyé au bar. Pensive devant mon verre vide, j'ai fait signe à Francis, le serveur ; mais l'autre, là, m'a devancée et il a commandé pour lui et pour moi.

Alors, puisque finalement c'est lui qui raquait, autant prendre ce qui me plaisait.

— Non, plus de bière : un gin-fizz s'il te plaît, Francis.

— T'es sûre, ma belle ? Tu veux vraiment boire ça ?

— Oui, ce soir j'en ai envie.

— D'accord, c'est toi la cliente. Après tout, je ne vais pas être plus royaliste que le roi ! Pour vous, la même en couleur ?

— Oui, ça me va bien.

J'ai juste baissé les yeux, et le drink posé devant moi, je l'ai levé en même temps que mon regard sur le type qui payait. Nos godets se sont entrechoqués et il s'est senti obligé de me faire la conversation. Jusque-là, rien d'anormal ; rien à dire, pas de quoi fouetter un chat.

— Je m'appelle Éric. On peut faire connaissance ? Enfin, si vous voulez.

— Sylvie. Et merci pour le verre !

— Enchanté alors de vous connaitre, Sylvie.

Il a insisté, et pourtant je n'avais pas grand-chose à lui dire, à ce mec. Cheveux noirs, un style un peu italien, presque trop sûr de lui : je n'ai pas vraiment flashé sur ce gars. Sa présence courtoise ne m'a pas vraiment dérangée non plus, à vrai dire. Je n'écoutais que d'une oreille distraite ses propos auxquels je n'opposais que des « oui-non » polis. Il a pourtant continué son monologue alors que je restais dans ma bulle secrète.

— Un autre verre s'il vous plaît ! Pour madame aussi !

— Tu en veux un autre, Sylvie ?

— Ben, puisque monsieur te le commande, alors sers-le s'il te plaît, Francis.

— Oh, reste zen ! Je ne poserai plus de questions, d'accord. Tu peux bien te poivrer le nez autant que tu le veux, pas de souci.

C'est quand la première lampée de ce second verre est descendue dans ma gorge que mes plus bas instincts se sont réveillés. Ça a d'abord débuté par une sorte de chaleur dans ma poitrine, puis ce feu est descendu très lentement en moi, se répandant partout de ma tête à mes pieds. Ma respiration s'est progressivement accélérée, j'ai senti que tout se concentrait au bas de mon ventre. Et le mec qui n'arrêtait pas de jacasser... Qu'est-ce qu'il me baragouinait, déjà ? Je ne m'en souviens plus, comme quoi c'était super intéressant.

J'ai seulement compris que j'avais envie de... quand les pointes de mes seins ont tendu mon soutien-gorge plus que la normale. Alors j'ai tourné ma tête et j'ai dévisagé l'autre, assis près de moi, plus attentivement. Un mètre quatre-vingts, des muscles qu'il savait visiblement mettre en valeur, une gueule d'ange ! Des cheveux noirs bouclés dont une mèche retombait sur le front, et un sourire à réchauffer l'enfer.

— Bon ! Éric, si c'est un coup que vous cherchez, alors c'est bon : ne vous fatiguez pas plus que cela, je vais vous donner l'occasion de me faire grimper aux rideaux. On va chez moi et vous déballez votre marchandise, celle que vous essayez de placer depuis que vous êtes venu vous installer à côté de moi. Ce n'est pas le mec que je veux : c'est juste son envie pour partager la mienne. Compris ?

— Euh... C'est dit d'une façon abrupte, mais ça représente à peu près mes attentes. C'est loin ?

— Quoi, loin ?

— Ben, chez vous...

— Ah non : cent mètres à pied.

— Parfait, alors allons-y ! Patron, ça fait combien ?

Il règle les consommations et nous quittons le comptoir. Je sens peser sur moi le regard désapprobateur du serveur. Qu'est-ce qu'il

lui prend à celui-là aussi, ce soir ? L'alcool qui continue de passer dans mon sang me le remue plus que je ne l'aurais cru. L'autre me cramponne par le bras ; je chamboule ou pas ? Je ne crois pas, mais... ne suis sûre de rien. L'air frais du soir qui tombe ne me ramène pas à une réalité plus terre-à-terre.

Voilà, nous sommes dans mon « chez-moi ». Un trois-pièces tristement vide depuis cinq ans, date de ma séparation. Mon mari – ex maintenant – est parti depuis soixante-douze mois, et j'ai dû faire l'amour au moins... quatre fois depuis mon célibat forcé. Ce soir, je me sens un peu molle... chaude, on dira. J'entre dans mon antre. C'est frais et c'est bien rangé. Il faut dire aussi que, seule, je n'ai pas trop de soucis à entretenir. La pièce qui me sert de salon est là, accueillante, et l'autre pose ses fesses, à ma demande, sur le canapé.

— Vous voulez boire un verre ?

— Ça dépend de ce que vous avez à m'offrir.

— Pas grand-chose, j'en ai peur ! Bière, Martini blanc ou rouge ; éventuellement un Pastis.

— Et si je buvais... à vos lèvres ?

— Tiens, c'est une idée, ça ! Pourquoi pas ?

Je n'en reviens pas. C'est moi toute seule, comme une grande, qui me mets à califourchon sur le grand garçon avachi sur mon sofa. Il ne bronche pas quand des deux mains j'ouvre sa chemise. J'ai cette fichue envie qui me titille le bas du ventre et je me frotte comme une grosse cochonne sur la braguette du monsieur. Mais je crois que le truc dur qui s'y trouve y était avant que je me vautre sur lui. Il se laisse faire. Ben, tiens ! Il aurait bien tort de se gêner !

Mon pouls doit bien arriver aux cent pulsations minute ; je sens presque monter l'adrénaline en moi ! Je ne le viole pas, il est consentant, mais ce serait pareil s'il ne voulait pas. Maintenant je suis une furie déchaînée. Cette incroyable envie me prend à la gorge et puis... ailleurs. Elle se traduit par des mouvements

désordonnés de mon entrejambe qui se meut sur le bonhomme. Il a l'air d'apprécier, de toute façon.

Oublié, le boss qui me casse les pieds ; envolée, la mauvaise semaine avec mes lessives à la main ! Je ne suis plus rien d'autre que cette harpie qui se livre à des mouvements d'avant en arrière sur la gravure de mode que j'ai prise dans mes filets. La chaleur entre mes cuisses me rend toute chose, me laisse entrevoir un bon moment à voler au destin. Pourquoi est-ce qu'il n'y aurait que les mecs qui auraient besoin de faire l'amour ? Allez, on s'en moque de toutes ces considérations qui n'apportent rien ! Mes mains ont fait du bon boulot. Je suis sur la poitrine imberbe du type qui n'en revient sans doute pas de sa bonne fortune. Il n'a pas fait un seul geste, se contentant de me laisser le désaper. Évidemment, mes doigts fourragent sur ce torse bronzé et j'entreprends les deux tétons du gaillard qui soupire. Dans un premier temps, je les pince un peu, les fais rouler entre mon pouce et mon index. Il soupire, il souffle, mais il ne m'arrête pas !

Il avance la tête pour chercher mes lèvres mais je la repousse sur le côté : je ne veux pas de sa langue sur la mienne, non ! Juste coller ma bouche sur le premier téton que je peux attraper, le mordiller d'abord doucement, puis plus fermement. Il respire de plus en plus fort, notre Éric. Il se retient de gémir sous la morsure de plus en plus appuyée. Je sens ses mains qui se crispent sur mes cuisses encore habillées, alors que je sais, moi, qu'il doit avoir un peu mal.

Je n'en ai cure ; je ne veux que mon plaisir. Le sien n'est qu'accessoire. Il paie pour l'autre mâle, celui qui m'a quittée. Je sais, c'est un peu dégueulasse, mais... mon désir passe par cette méchanceté pure. Il m'a voulue ? Eh bien il m'aura, sans doute, mais sans cette formalité : pour avoir mes formes alitées, il peut s'en aller de suite. Alors que je lui astique les seins, mes doigts se sont enfin posés sur la ceinture de son jean. J'entrouvre celui-ci ; il n'en peut plus de soupirer, de gémir : une vraie gonzesse !

— Je te fais mal, mon petit Éric ?

— Ben, disons que j'aimerais un peu plus de douceur. Tu vois de quoi je veux parler ?

— Moi, c'est l'amour vache qui me branche ! Alors c'est à prendre ou à laisser. Tu piges ?

— Oui, oui, continue. Je prends ou je prendrai tout à l'heure, on verra bien ; mais bon, un peu, je veux bien, mais ne m'arrache pas non plus les nichons !

— Mais c'est qu'il est doudouille, le vilain garçon... Attends que je m'occupe de ce que je sens, là, sous mes pattes !

— Hé ! Vas-y mollo quand même, ça peut et ça doit encore servir longtemps ce truc, ma belle !

— Ne t'inquiète donc pas pour ton service trois-pièces : je te le laisserai en état de marche, mais permets-moi d'en faire ce que je veux, juste un moment.

— Ne t'en prive pas ; si tu es trop brutale, je saurai te le dire.

Je lui délaisse la poitrine, me redresse sur mes pieds, et je me déshabille toute seule. C'est ultrarapide ; je suis maintenant en soutien-gorge et en culotte. L'autre, là, a un large sourire et un petit sifflement.

— Ah, mais c'est que t'es mignonne ! Je m'en doutais bien un peu, mais te voir comme ça... Wouah !

— Allez, arrête de dire des âneries. On continue ou ta peur te dicte de t'en aller ? Je veux rester sur le registre que j'ai entrepris.

— Je veux bien tenter le coup. Ce n'est pas que je sois un grand fan de ces pratiques, mais bon, c'est toi la maîtresse du jeu.

— Parfait ! Donne-moi juste une seconde. Tu es sûr que tu ne veux rien boire ? Après, il sera trop tard, tu sais...

— C'est bon, donne-moi juste un verre ; je me servirai un Martini.

— D'accord. Tiens ! C'est dans le bahut, là, que se trouve mon bar perso.

Je lui tends le verre vide et me précipite dans la chambre. Le tiroir de ma table de chevet ouvert, je récupère mon gode. Puis dans mon dressing, je prends un de mes longs foulards et file au cellier pour y récupérer deux ou trois pinces à linge. De retour au salon, je trouve Éric qui boit son drink sans glace. Il me regarde venir vers lui sans sourciller.

— On y va ?

— D'accord, mais tu ne dépasses pas les limites ; et si je dis « stop », tu arrêtes ! Promis ?

— Croix de bois, croix de fer !

— Ouais... L'enfer, c'est surtout pour moi, et c'est maintenant !

Il a dit cela avec un sourire, jaune, mais un sourire tout de même. Il avance son buste et je lui serre sur les yeux le foulard en guise de bandeau. Le nœud que je ferme sur l'arrière de son crâne le fait quelque peu grimacer. Ensuite j'ouvre un tiroir du bahut où se trouve le bar et j'en extrais une paire de lacets que je range là pour parfois remplacer ceux de mes chaussures d'hiver. Quelques secondes plus tard, mon gaillard se trouve les mains ligotées dans son dos et il ne dit pas un mot. Et maintenant, je suis comme une cruche devant cet homme attaché et aveugle.

L'envie de lui faire mal, de jouer avec ce corps sans qu'il puisse se défendre, se perd dans les méandres de mon esprit, dans des restes d'une éducation trop stricte, trop policée. Je pense que si j'étais un mec, je débanderais sans aucun doute. La situation qui avant m'excitait me semble aberrante et me refroidit presque totalement. Je ne suis pas faite pour cela : le SM n'est pas pour moi. Alors, presque par dépit, j'arrache le foulard et détache les poignets. Éric ne semble pas comprendre, mais à quoi bon lui expliquer ce qui ne peut l'être ?

Un court instant il reste en attente, comme se demandant ce qui se passe, puis ses mains libres viennent se poser sur ma cuisse nue. Sa bouche s'avance alors que de son autre main il essaie de décrocher le mécanisme de ces deux bonnets qui cachent encore

mes seins. L'envie qui était retombée remonte en force au fond de moi. Finalement, pour ne pas avoir l'air bête sans doute, il doit se servir de sa seconde main pour venir à bout de mon soutien-gorge récalcitrant. Faire passer les bretelles le long de mes bras n'est ensuite qu'un jeu d'enfant, une simple formalité.

Les lèvres gourmandes qui s'approchent de mes tétons me donnent la chair de poule. Je recule un peu, mais Éric me retient et il arrive finalement à frôler ces pointes turgescentes de mes nénés qui me font souffler plus fort. Et puisqu'il est en si bon chemin, de deux doigts experts, il tire sur l'élastique de ma culotte. Elle s'écarte de la peau de mon ventre et commence une dégringolade retenue, sans à-coups. Son objectif non dissimulé est de me mettre aussi nue qu'il l'est lui. Je ne sais pas comment, mais je suis à poil, sans trop m'effaroucher d'être, ensuite sur ses genoux, à califourchon.

— Alors la vilaine dame a changé d'avis ? Elle en veut plus attacher le méchant garçon ? Dommage, mais elle aussi maintenant mérite une punition !

— Quoi ? Tu ne vas pas...

— Je vais me gêner, tiens ! Mais je saurai aussi m'arrêter quand tu me le diras.

Et alors que je recule pour le regarder, ses bras solides me retournent comme une crêpe et je me retrouve bien à plat, en travers de ses genoux. Mes fesses sont sous ses mains et il débute une caresse sur ma croupe saillante que la position rend encore plus rebondie. Il me caresse, lentement, laissant passer et repasser ses paumes sur les deux demi-globes qui frémissent sous ces allers et retours. Je commence à apprécier ces attouchements sublimes lorsque la première claque m'atteint alors que rien ne laissait présager son arrivée.

Je fais un bond sur ses genoux mais je suis fermement maintenue, et la seconde tapette me rougit l'autre fesse. Ensuite c'est une avalanche de petites gifles, plus sonnantes que cinglantes qui font de mon postérieur un tambour. Ma frimousse enfouie dans

un oreiller, je supporte ces marques d'intérêt pour mon derrière sans trop ruer dans les brancards. Finalement, le feu se rallume à grande vitesse dans ce ventre qui y trouve son compte. Je me traite de folle, me dis que c'est moi qui aurais dû être à la place de cet Éric, et que c'est lui qui devrait subir.

Comme quoi toutes les occasions perdues ne se rattrapent jamais. Finalement, la correction n'est que le prélude à des jeux plus subtils, plus savants, qui vont faire de nous (peut-être) des amants. Cependant, quelques minutes plus tard les mains voyagent sur un autre chemin ! Elles ont suivi la ligne de séparation de mes fesses, les écartant l'une de l'autre, tout en douceur. Puis un élément de l'une d'elles s'est tendu, juste assez pour être l'unique visiteur d'un antre que se niche au fond de cette vallée, invisible en temps normal. Oh, bien sûr, il n'entre pas dans la caverne close, mais il sait si bien venir titiller et provoquer que le courant qui me parcourt me fait de nouveau bondir sur ses genoux.

Mon souffle aussi s'est raccourci. Ma respiration entravée par ma position, mes poumons comprimés, je suis tétanisée par les attouchements sur ce lieu jusque-là vierge de toute intrusion. Ce n'est ni agréable ni désagréable ; c'est juste étrange. J'attends je ne sais quoi, mais l'index ne fait que tourner sur la place, ne cherche nullement à forcer un passage que mes muscles contractent au maximum. Ma poitrine est de plus en plus comprimée par quelque chose de rigide, de chaud, de dur qui me coupe la respiration. Je remue plus que de raison, cherchant de l'air alors que le doigt chatouilleur se met à nouveau en route. Il ne fait que continuer dans le sillon, et bien sûr, il parvient sans aucun obstacle à la naissance de ce que les hommes désirent le plus chez nous.

Je sursaute encore une fois, mais Éric me garde prisonnière sous sa poigne de fer. Il est à la commissure des lèvres, se rendant compte sans doute que je ne suis pas indifférente à toutes ses attentions. La position n'est plus favorable pour qu'il aille plus avant dans son exploration de ma petite personne, et surtout de

toutes mes faces cachées. Alors je suis retournée délicatement et allongée sur le divan que nous occupons depuis un long moment déjà. Cette fois mon dos est au contact de toute la banquette. Lui se met à genoux sur la moquette.

Je ferme les yeux, me laissant faire, sans ne laisser filtrer d'autre que mes soupirs... d'aise. Il en profite, le gaillard, pour reprendre un de mes seins entre ses petites dents et il mordille, juste retour des choses, agaçant au possible ce téton qui réagit en relevant la tête. Sa main galope sur mon ventre, s'arrête au nombril, remonte, repart, revient, va, remue un peu dans tous les sens comme pour se rendre compte que la texture de ma peau est la même partout. Lui comme moi, nous respirons fort, mais j'aime ce qu'il me fait ! Il semble aussi que mon corps lui convienne, et délicatement il m'empoigne le poignet, celui qui se trouve de son côté.

D'un geste calculé, simple et doux de sa main, il dirige la mienne vers ce centre de lui qui est tendu comme une flèche. C'est bien agréable de le laisser guider ainsi ma menotte et il l'approche sans rien dire de cette excroissance qui bat la mesure contre son bas-ventre. Le toucher est doux, juste un effleurement, simplement un frôlement. La caresse qui débute est, semble-t-il, bénéfique pour ce grand garçon qui souffle plus fort. Sa bouche se penche de nouveau au-dessus de mon corps qu'il peut admirer dans sa totalité. Je n'ai aucune raison d'avoir peur, aucune crainte, et je suis relâchée au possible.

La tendresse de ces lèvres qui parcourent les deux collines roses aux pics sombres puis glissent vers le cratère du nombril me fait frissonner. Il ne dit pas un mot, tout occupé à lisser du bout de sa langue son chemin vers la minuscule touffe de poils de mon pubis. Il met un temps interminable pour y parvenir et je tressaille, toute attente, tout heureuse de sentir cette chose étrangère venir entrouvrir lentement les bords humides de ma conque. Lui n'est pas en reste, et mes doigts se serrent sur l'objet qu'ils cramponnent de

plus en plus tout en imprimant, quand je le peux, un mouvement d'avant en arrière.

Je laisse aussi traîner par inadvertance un index mutin sur cette calotte lisse, qui n'a pas le grain de la partie basse de cet engin qui me chauffe la paume de la main. Nos soupirs se confondent, nos soupirs se marient, et déjà je sens que la bête a des soubresauts qui me font ralentir mon action. Alors Éric se soulève, simplement pour venir se poster à califourchon sur moi, son bassin au niveau de mon visage. Sa tête plonge littéralement entre mes deux cuisses largement écartées, et son ventre descend au niveau de ma figure. Ce qui, bien sûr, amène à mes lèvres la queue palpitante, et je n'ai aucun effort à fournir pour lui faire la place qu'il espérait.

Je débute une fellation qui le ravit alors que lui ne se prive pas pour explorer ma grotte en long, en large et en travers. Ses doigts sont aussi de la fête et je suis sur le point de ne plus pouvoir endiguer l'orgasme qui me met en feu. C'est à ce moment-là que la bite que je tète tranquillement se secoue ; j'ai beau essayer de ne plus bouger, mais rien n'y fait. Elle se cabre seule, dans ma bouche. Pas moyen de l'en sortir alors que je la sens qui tremble et que le cri que pousse l'homme me fait penser à un pauvre agonisant. La coulée de laitance qui gicle dans mon gosier manque de m'étouffer. Il se secoue, remue, et c'est jusqu'à la lie que je dois boire au calice improvisé.

Bien entendu, je ne peux pas recracher, ses cuisses bloquant mes tempes. Il reste ainsi de longues secondes, savourant cette éjaculation dans cette partie de moi qu'il n'osait espérer sans doute. Je suis bien forcée d'avaler cette liqueur un peu écœurante, je l'avoue, et qui me donne des haut-le-cœur dont notre gaillard n'a cure. Mais c'est aussi un coup d'arrêt à ses léchouilles et il se redresse, presque fier de lui.

— Humm, tu suces comme une reine... Bon sang, que j'ai aimé ça ! Wouah ! Tu m'as bien fait jouir. J'ai soif ; tu aurais quelque chose à boire ?

— Oui, évidemment. Tu veux quoi ?

— De l'eau, ma belle, seulement de l'eau bien fraîche : je conduis tout à l'heure.

Je me suis levée pour servir le seigneur. Il boit d'un trait et j'en profite aussi pour en faire autant, ce qui fait passer le goût âcre de son sperme.

— Tu n'étais pas obligé de me cracher dans la bouche, si ?

— Non, bien sûr ; mais ça a été tellement inattendu et tellement bon ! Tu n'as pas aimé ?

— Tu n'en as jamais goûté du sperme toi, ça se voit !

— Si tu es fâchée, je m'en vais immédiatement.

— Et moi, alors ? Tu me laisses en plan, comme cela ? Tu ne t'es pas dit une seule seconde que je pouvais aussi avoir envie de jouir ? Vous n'êtes pas vrais, vous les mecs !

— Cool... reste zen. Je me suis vidé les couilles, alors il me faut du temps pour rebander. Et puis zut ! Tu ne vas pas me faire une scène, non plus : nous ne sommes pas mariés, et tu me sembles quand même être une sacrée salope pour te laisser baiser par un mec dès le premier soir.

— C'est comme ça que tu vois les choses ? Fiche le camp de chez moi ! Vite, tire-toi !

— Ça va, ça va, la cochonne... Je me rhabille et je file.

— Tu quoi ? Rien du tout : tu déguerpis, et vite ! Allez, ouste, dehors !

Folle de rage, j'ai ouvert la fenêtre, empoigné les fringues du zigoto et je jette tout dans la rue. Il me regarde avec un air bête. Mais comment ai-je pu me laisser entraîner à ramener chez moi un pareil ostrogoth ? Ensuite, d'un bond, je suis à la porte que j'ouvre en grand et je pousse le type dans le couloir avec presque de la violence.

— Tire-toi, sale con ! Dégage, pauvre type ! Allez, barre-toi, abruti !

Je suis hors de moi, hurlant et vociférant alors que l'autre, nu comme un ver, ramasse sur le trottoir ses hardes sur lesquelles la pluie tombe. Belle vengeance que celle-là, qui me laisse un bouquet amer au fond de la gorge. Et pas seulement pour ce que j'ai avalé du triste sire.

De nouveau seule avec la haine de ce gars qui se calme après un long moment. Je reste à poil et je cherche dans mon bar un réconfort précieux. Il a la couleur de l'ambre et le goût du scotch. Je ne me souviens plus quand la bouteille est tombée sur le tapis, pratiquement vide.

⋆

Ma tête ! Oh, ma tête ce matin, mes amis... une vraie citrouille ! Cette gueule de bois que je tiens ! J'ai bien du mal à émerger de mon salon où l'ampleur des dégâts me saute aux yeux. Encore un samedi qui débute bien, tiens ! Nue sur mon canapé où mes espoirs ont fondu, où mes rêves se sont évaporés à la vitesse du flacon que je vidais. Bon, allez, ma vieille : il faut te secouer ! Je tente de remettre mes idées en place. Ah oui. L'autre, là, cet Éric que j'ai mis à la porte dans la nuit, c'est lui la cause de cette bouteille qui traîne vide au sol. Salaud, va ! Pas même capable de me donner du plaisir. Je lui en veux en ramassant le cadavre que je vais mettre au verre perdu. Non, mais quel saligaud ! Et j'ai toujours envie de faire l'amour, malgré mes maux de tête.

Je range un peu mes vêtements qui jonchent le sol. Tiens, ce slip noir, là, n'a rien de féminin ! J'imagine la bouille du crétin que j'ai flanqué dehors : il a dû le chercher, son calbute, dans la rue ! Ce n'est rien du tout, mais je savoure l'idée qu'il est reparti sans cela. Voilà, c'est fini. Hygiénique, cette partie de jambes en l'air ? Pas vraiment, puisque ce corniaud ne m'a pas baisée, juste allumée. Et j'ai mal aux tripes autant que dans ma boîte à idées. Pour la caboche, un comprimé à dissoudre dans de l'eau et tout ira pour le mieux ; pour le reste, c'est plus délicat.

L'ordre est remis dans ce fichu appartement, et le tocsin qui sonne le glas dans mon cerveau commence à s'estomper. Je me couche sur le sofa alors que mes idées s'éclaircissent. J'ai besoin d'amour, physique naturellement, mais aussi d'amour tout court. Une épaule pour y poser mon front, un bras pour me soutenir. Personne ne peut imaginer à quel point j'ai besoin d'un vrai soutien, et je n'ai pas la plus petite lueur d'espoir d'en trouver quelque part. Mes idées en sont là quand mes yeux papillonnent et se ferment pour un somme que je n'ai pas prémédité.

Le réveil est douloureux ! Bien, il est temps d'aller faire quelques courses, de bouger. Et mon ventre qui réclame encore et encore de la visite... Il grouillotte, mais c'est aussi peut-être dû à l'alcool que j'ai bu en trop grande quantité. Après la douche sommairement prise, je file dans les rues du bourg, anonyme parmi les anonymes. Je n'ose pas regarder la tronche des gens que je croise, de peur d'y lire le dégoût de la mienne. Trente-cinq piges et déjà presque vieille. Ce leitmotiv tourne en boucle dans ma caboche au bord de l'ébullition. Bien, voilà du pain, un morceau de viande, des pommes de terre, des pâtes, de quoi me remettre l'estomac d'aplomb.

La rue est courte, mais bien longue de solitude. Devant *Chez Kiki*, je sens peser un regard sur moi. Ce genre de truc, je le perçois ; une étrange manie que de se sentir toujours épiée. Pourquoi est-ce que je lève les yeux ? C'est seulement Francis, le patron et barman du bistrot. Comme un appel, une incitation à faire une halte, le tabouret haut d'hier n'a pas changé de place et m'y voici de nouveau, les fesses collées. Il ne dit rien, se contentant de me regarder. Pourquoi est-ce que je le ressens comme un reproche, son regard ?

— Alors, Sylvie ? Tu n'as pas l'air en grande forme aujourd'hui.

— ...

— Tu as sûrement passé une bonne nuit, non, avec le Roméo que tu as ramassé ici hier soir ?

— Tu comptes me faire la morale ou me servir un café bien noir ? Et ma vie ne te concerne pas que je sache !

— Toujours l'humour caustique à ce que je vois... Tu ne vois pas dans quel état tu te mets, ma pauvre Sylvie !

— C'est ça, papa. Un grand noir, et merci de me dispenser de tes commentaires. Sache que je suis une grande fille, qu'à mon âge on gère très bien sa vie toute seule et les nuits qui vont avec.

— Tu devrais sans doute te trouver un gentil mec pour tenter de revivre, non ? Tu ne crois pas que tu t'apitoies un peu trop sur ton sort ? Oublie ton ex qui t'a fait du mal et recommence autre chose.

— Ah oui, j'avais oublié que lui et toi vous étiez des grands potes. De quel côté es-tu ? Ta morale et tes leçons, garde-les donc pour lui ! Comme cela, quand tu le reverras, tu pourras lui casser les pieds, mais lâche-moi s'il te plaît.

Il ne dit plus rien, mais la grande tasse d'un café noir fumant atterrit devant moi, sur le comptoir.

— Tu n'as pas un truc à grignoter ?

— Tu veux un casse-croûte ? Jambon-beurre, ça colle ?

— C'est parfait. Et si tu avais aussi de l'aspirine, ce serait le paradis.

— Voilà ce que c'est de faire la bombe et de s'envoyer en l'air avec n'importe qui !

— Mais enfin, Francis, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Ma parole, si je ne te connaissais pas, je pourrais penser que tu es... jaloux.

— Et alors ? On ne peut plus s'inquiéter pour les gens qui nous sont sympathiques ?

— Refais-la-moi, celle-là ! Et en couleurs, s'il te plaît ! Je te suis sympathique, moi ? Non ! Mais je rêve, ma parole... Tu étais le meilleur ami de Nicolas, et quand il a commencé à déconner tu l'as couvert.

— Oui, tu as raison, mais j'ai toujours gardé des sentiments pour toi, et lui n'est plus dans ma vie non plus. Alors ça te parle mieux maintenant, cela ?

Francis a posé sa main sur la mienne, que je retire presque comme s'il venait de me brûler. Mes regards sont sur ce type-là. Le meilleur ami de mon ex-mari qui me suit lui aussi des yeux. Je passe devant son café depuis des mois, voire des années, et jamais un mot, jamais quelque chose qui puisse me laisser penser que... merde, ce n'est pas vrai ! Il a quel âge déjà ? Ah oui, un an de plus que Nicolas. Ça doit approcher des trente-sept ans, alors. Brun, les cheveux bien taillés, toujours rasé de frais, tout le contraire de son ami, quoi ! Mes yeux plongent soudain dans les deux noisettes qui me regardent.

Incroyable ! C'est la première fois que je le vois comme... un homme. Pour moi, il a toujours été l'ami de Nicolas. Celui qui mentait si souvent pour que je ne sache pas ce qu'il faisait. Mais je me dis que cela pouvait aussi avoir une autre signification. Peut-être voulait-il me préserver d'avoir mal. Bon, je bois mon jus et je m'en vais, sinon... c'est moi qui vais délirer. Quelles drôles d'idées que je suis en train de me fourrer dans le crâne ! Un reste de ma cuite qui passe mal ? Zut ! Arrête de cogiter comme ça, ma belle, tu vas devenir cinglée si tu continues.

Les cent mètres qui me séparent de mon domicile ne sont que tourments et bizarres pensées. Enfin mon havre de paix, avec mes affaires qui sont immuablement à leur place, me rassure. Des bouffées de tristesse, des images floues qui remontent, lambeaux d'une vie passée que je veux oublier. Maintenant que ces flashs me reviennent, je revois Francis, toujours derrière mon mari, toujours là pour me le ramener. Il me le déposait si souvent dans des états lamentables que j'ai fini par lui en vouloir à lui aussi.

Je n'ai jamais prêté aucune attention à ces yeux que je viens de découvrir. Noisette, une couleur que je n'ai jamais remarquée ; alors pourquoi est-ce que ceux-là restent accrochés à mon esprit

ce matin ? Et puis cette sorte de jalousie, l'impression de veiller sur moi, est-ce que je me fais un film ? La poêle où ma viande cuit, l'eau des pâtes qui bout, tout me détache de mes pensées saugrenues. Mais cette pointe de feu qui couve au fond de mes tripes est-elle bien normale ? Je déjeune. Curieux tête-à-tête entre un steak et ma solitude.

Mon repas est des plus sommaires. Rapidement expédié, comme d'habitude, mais cette fois il est pourtant bien différent. Des scènes de mon passé – des moments douloureux, d'autres tendres – défilent dans ma tête et je me traite de folle, me secouant pour enfin bouger et tenter d'échapper à la léthargie qui m'envahit. Rien ne sert de ressasser les vieilles idées. Je finis par me dire que la douche devrait me permettre de ne plus songer à tous ces instants bons ou mauvais. J'ai les lendemains d'ivresse trop tristes, alors je me fais le serment de ne plus boire.

La douche, un vrai bonheur que je m'offre sans arrière-pensées. L'eau coule en cascade sur ma peau, dégouline sur tous mes pores et efface les souvenirs, du moins pour un temps. Après le séchage à l'aide d'un immense drap de bain, je m'installe confortablement devant ma coiffeuse. Le miroir me renvoie une image de moi assez effrayante. Ma mine déconfite me semble celle d'une étrangère. Où est la jeune femme, la Sylvie souriante et attirante devant laquelle les hommes se retournaient ?

Une crème par-ci, un baume par-là et mon visage reprend presque un peu de vie. Le fond de teint masque les rides, cache les imperfections, me rend quelques couleurs. Le bleu des yeux rehausse celui de mes iris pailletés de jaune, et quand la brosse a démêlé et arrangé mes cheveux bruns mi-longs, je ressemble vaguement à cette jeune fille que j'ai bien connue il y a longtemps, il y a plus de cinq ans. J'en suis à la touche finale de ce tableau vivant quand d'une main qui ne tremble pas je couche sur mes lèvres le bâton de gloss rouge. L'effet est spectaculaire.

Le flacon de parfum inutilisé depuis bien trop de temps m'asperge d'un voile de senteurs agréables. Je finis tout juste quand la sonnette de la porte dirdingue et me fait sursauter. Je n'attends aucune visite pourtant, et la surprise passée j'empoigne la robe de chambre de mousseline qui est accrochée à la patère de la salle de bain. Juste le temps de l'enfiler que la sonnette recommence à me résonner dans les oreilles.

— Voilà, voilà, j'arrive ! Un peu de patience, j'arrive.

Je n'ai aucun judas, et j'ouvre sans me soucier de qui se trouve derrière l'huis.

— Ah, Sylvie, je te dérange peut-être ? Tu sais, tu m'as fait peur avec ta tête de déterrée ce matin.

— Francis ! C'est toi qui fais ce boucan ? Bon sang, tu ne pouvais pas prévenir ?

— Ben, je voulais juste m'assurer que tout allait bien pour toi. Je t'ai amené une part de gâteau. Tu m'offres un café ?

— Oh, pardon ! Oui, vas-y, entre : on ne va pas se parler sur le palier. Viens, je ne suis pas présentable, je sors juste de... ma douche.

— Tu es mieux que dans mon bistrot ; je t'assure que je me suis posé des questions.

— Quelle idée de te préoccuper de moi, surtout après tout ce temps...

— Tu sais, Sylvie, je ne me suis jamais vraiment éloigné ; j'ai toujours gardé un œil sur toi.

— Ah bon ? C'est pour LUI rendre compte de mes faits et gestes ?

— Ne sois pas acerbe ni méchante ; c'est que même si tu ne l'as jamais vu ou su, tu as toujours tellement compté pour moi...

— Dis donc, c'est une vraie déclaration d'amour, ça ! Venant d'un grand menteur comme toi, elle me surprend et je n'y crois guère.

— Bon, d'accord. Nico était mon ami d'enfance ; nous avons passé une grande partie de notre jeunesse à faire les quatre cents coups, mais j'ai toujours trouvé malsain ce qu'il t'a fait subir, et notre amitié s'est arrêtée après que tu l'aies quitté.

— Tu n'es quand même pas venu pour me parler de ton amitié avec mon ex-mari ?

— Non, je me suis vraiment inquiété après ta venue et au vu de ta mine déconfite ce matin.

— Tu peux constater que je me suis remise rapidement. Rassure-toi, je ne vais sûrement pas mourir aujourd'hui ; enfin, je l'espère !

Notre conversation se poursuit dans le salon où il a pris place. Le café laisse flotter son arôme particulier et je m'assois face à cet homme que je suis du regard. Les gens sont étranges, parfois. Il était « cul et chemise » avec Nicolas et le voilà seul dans mon appartement. Je ne l'avais jamais vu autrement que comme un ami, chien fidèle de celui qui m'a fait tant de plaies au cœur. Et il est là à deviser gentiment, à m'offrir une part de tarte aux pommes, comme si le temps n'avait rien changé, comme si nous nous étions quittés hier après un bisou amical.

— Tu prends du sucre ?

— Pardon ?

— Oui. Avec le café, tu veux un sucre ou non ?

— Ah, le café ? Non, sans : je ne veux pas grossir.

— C'est réussi, jusque-là ! Mais tu vois, moi non plus. J'ai pris un coup de vieux, mais pas de poids.

Il pose ses yeux sur moi et je sens bien qu'il a du mal de les détacher de ce peignoir qui ferme mal. De là où je suis, les deux pans un peu lâches laissent deviner la naissance de mes seins. C'est presque chaud, ces coups d'œil qui plongent dans cette échancrure involontaire... Et comme je me baisse pour prendre ma tasse, je suis presque certaine qu'il n'a rien perdu du spectacle. Mais je ne suis pas prude au point de tirer sur le haut de mon vêtement ; il peut bien imaginer ce qu'il veut ! Cette situation m'émoustille

même un peu trop. En avançant mon buste pour attraper la part de tarte, mes jambes avancent elles aussi.

Elles s'entrouvrent légèrement, et immédiatement les deux quinquets qui restaient obstinément rivés sur ma poitrine lorgnent sans vergogne sur mes longs fuseaux, dans l'espoir de... deviner. Il n'y a rien d'autre que de la peau à voir. Je croise les jambes, et je sais qu'il soupire. C'est qu'il me donnerait chaud partout, l'animal ! Il faut bien que le corps exulte de temps à autre, mais je prends garde de ne pas attiser le feu en lui. Méfiance reste mère de sûreté.

— Tu es toujours aussi belle. Quand je pense à ce... con qui n'a pas su...

— Il n'a pas su quoi ? Tu parles de qui, de quoi ? Tu ne sais donc pas finir tes phrases ?

— Si, mais je ne voudrais pas te paraître trop entreprenant après ce que tu penses de moi.

— Ah, tiens donc ! Et je pense quoi de toi, Francis ?

— Ben, je crois que tu m'en veux d'avoir épaulé Nico trop souvent. Mais bon, quand il finissait ses nuits dans un fossé, ivre-mort d'avoir tellement picolé, je ne pouvais pas le laisser, sincèrement !

— Ce n'est pas pour cela que je t'en ai longtemps voulu : c'est d'avoir trop souvent trouvé des alibis, menti pour camoufler les frasques de mon mari. Tu savais fort bien quand il s'envoyait en l'air avec la petite garce du cinéma ou l'autre dinde d'institutrice du village d'à côté. Tu as couvert cela par tes mensonges, me faisant croire qu'il jouait aux cartes dans ton bistrot des nuits entières.

— Je reconnais que c'est moche ce que je t'ai fait, mais Nico et moi, c'était toute une jeunesse, et j'ai toujours pensé qu'il t'aimait malgré tout.

— Sûrement qu'il murmurait mon prénom quand il tringlait son institutrice... Sans doute que c'était mon visage qu'il embrassait en roulant des pelles à l'ouvreuse du Vox ! Mais tu me prends encore pour une andouille ?

— Non ! Je t'assure que quand j'ai réalisé tout le mal que nous te faisions, j'ai tenté de l'arrêter ; mais il buvait trop, et c'est à ce moment-là que tu l'as quitté. Depuis, Nicolas et moi ne nous sommes plus jamais revus. Par contre, toi, combien de fois t'ai-je regardée traversant la grande rue, rentrant le soir chez toi, lasse de ta journée de boulot...

Il parle, parle de choses passées, et curieusement, l'entendre me fait un bien fou. Comment n'ai-je jamais remarqué ce grand gaillard derrière les vitres de son bar ? M'a-t-il vraiment observée ou me ment-il encore pour m'attirer vers lui ? Je n'en sais rien. Je n'arrive pas à discerner dans sa voix une quelconque intonation qui me confirmerait la vérité. En reposant l'assiette en carton qui contenait le gâteau, mon peignoir de nouveau me trahit. La mousseline est une matière douce, mais terriblement glissante ; et dans le mouvement que je fais pour reposer l'assiette sur la table de mon salon, une de mes épaules se dénude presque complètement.

Mon sein gauche est en partie à l'air, et malgré ma rapidité pour remonter l'aérien tissu je sais que les yeux de Francis viennent de se remplir de la vision furtive de ce nichon dénudé. Le pantalon de toile bleu pétrole qu'il porte vient de se déformer, juste à un endroit que les hommes ne peuvent guère cacher. Visiblement, sa main qui porte sa tasse à ses lèvres s'est mise à trembler imperceptiblement. Il a un mal de chien à camoufler ce trouble qui l'envahit, et celui-là fait grandir encore un peu plus le mien. Je sens que le diable s'agite en moi, comme hier soir !

Mais c'est encore plus puissant parce que contenu depuis trop longtemps. Mes cuisses, je les balance doucement l'une contre l'autre, ce qui – loin d'apaiser l'envie – aurait tendance à en accentuer les effets. Je tente de calmer cette impétueuse dérive de mes sens aux abois. Et dans le mouvement que je fais pour me lever et desservir la table basse, ma main frôle celle de Francis qui, lui, me tend la sienne.

— Excuse-moi, je suis un peu étourdie aujourd'hui. J'ai un peu trop bu cette nuit !

— Ben oui. Quand on a des invités, ce sont des choses qui arrivent, non ?

— Je peux t'affirmer que tu te trompes : il ne s'est, enfin presque, rien passé entre l'homme que j'ai rencontré dans ton bar et moi, si ça peut te rassurer. Il m'a à peine donné un baiser.

— Je ne veux rien savoir de tout cela ; je n'aime pas me faire mal.

— Alors, qu'est-ce que tu veux au juste ?

— Je te veux, toi, telle que tu es. C'est la femme que j'ai sous les yeux que je voudrais. Pas pour un moment, pas pour une aventure, pas pour un soir.

— Rien que ça ! Et tu ferais comme Nicolas : tu irais aussi courir la gueuse ou te noyer dans des litres d'alcool alors que je serais là à attendre, me demandant où tu es passé ?

— Crois-tu que tous les mecs sont pareils ? À tes yeux, il n'y en a donc plus qui peuvent trouver grâce ? Enfin, Sylvie, crois-tu que je viendrais ramper à tes pieds pour te refaire subir tout ce que tu as déjà connu ?

— Et comment veux-tu que j'en sois certaine ? Avec vos beaux mots, je n'ai eu que des maux ! Je ne veux plus jamais être prise pour une dinde, et c'est pourquoi je me méfie et la vie de célibataire si elle ne m'offre pas tous les avantages, me préserve des turpitudes, et des mensonges dont vous, les hommes, avez un si profond secret.

— Je ne veux pas que tu en sois certaine ; je veux seulement que tu le constates, et pour cela j'ai besoin que tu me donnes ma chance.

— Et d'après toi, je devrais te la donner, bien sûr, cette opportunité ?

— Je ne veux rien te dire d'autre que ce que tu vas entendre maintenant, compris ?

— Quoi ? Qu'as-tu à me dire de si important ?

— Tu t'es quand même aperçu que je ne sors avec personne, que je suis resté dans l'ombre de ton mari durant des années. Et puisque ce soir j'en ai la possibilité, je peux enfin te le dire, te l'avouer sans doute : je t'aime, Sylvie, et je t'ai aimé des années en silence ! Un lourd secret qui me pèse et qui me fait t'ouvrir mon cœur ; au moins je ne mourrai pas un beau matin avec cela sur la conscience.

— ... !

— Oui, peut-être que cela t'étonne, mais tant que Nicolas vivait près de toi, je me suis tu. J'ai passé des nuits, des jours à l'envier, à me dire qu'il avait une chance que peu de personnes pouvaient se vanter d'avoir ; et quand vous vous êtes séparés, je me suis repris à espérer. Mais comme je n'avais pas été toujours très clean dans mon amitié et que parfois la balance avait trop pesé en faveur de cette amitié, je me suis longtemps dit que je n'avais pas le droit de t'aimer. Mais hier soir, devant ce type qui roucoulait et qui t'envoûtait, je me suis senti... comme repris par cette envie de... te hurler ces mots qui franchissent enfin mes lèvres.

— Tu... dis que tu... m'aimes ? J'ai bien compris ça ?

— Oui ! Tu as bien compris. Mais rassure-toi : c'est dit, et j'en resterai là sauf si tu en décides autrement. Te voir, te savoir dans les bras de ce gars, ce... ce je-ne-sais-quoi, sorti de nulle part ! Ça m'a mis hors de moi ; et imaginer sa peau contre la tienne... un calvaire ! Quant à ta frimousse ce matin, grise, presque sale et moche, un crève-cœur, c'était plus que je n'en pouvais supporter. Alors tu en fais ce que tu veux : je t'aime et veux le hurler au monde entier, te le crier, mais aussi te le dire dans des murmures, juste au creux de ton oreille, mais je sais aussi que c'est à toi seule de décider, de vivre cet amour-là ou de me rejeter pour toujours.

— Mais... mais... Ce n'est pas possible ! Pourquoi aujourd'hui, pourquoi après tout ce temps ?

— Parce que c'est le bon moment : ton guignol de cette nuit m'a fait réagir, et je crois que je devais venir te le dire, que cela

ne pouvait plus attendre. Le temps nous file entre les doigts ; tu es encore tellement belle, et nous avons tellement de choses à partager... Mais si tu me disais que tu ne m'aimes pas, alors je vendrai le bar et je partirai pour ne plus te voir passer, pour ne plus souffrir de te regarder, étrangère qui me vole mes espoirs et mes illusions.

Pourquoi au fond de mes yeux je sens la brûlure de ces larmes qui commencent à affluer vers le coin de mes paupières ? Il est là, maintenant debout, le dos curieusement voûté, avec un air de chien battu, attendant sans doute un oui ou un non, attendant une réponse que je ne suis pas capable d'articuler. Mes mâchoires sont serrées à m'en faire mal. Nous avons un air bizarre, lui et moi, et je viens d'en prendre plein la figure avec cette déclaration à laquelle je ne m'attendais absolument pas. Il n'a plus de sourire, seulement un regard qui cherche à savoir, à deviner de quel côté penche la balance.

— Écoute, Francis, je te remercie pour ta franchise. J'ai besoin d'un peu de temps pour réaliser ce que tu viens de me dire. Du temps aussi pour que cette idée fasse son chemin dans ma tête, dans mon cerveau. Je veux réfléchir en toute quiétude à cette requête qui me surprend. Je ne veux pas hâter les choses, simplement voir au fond de moi. Comprends-tu ?

— Oh, bien sûr, Sylvie ; je ne te demande pas de te jeter dans mes bras là, maintenant. J'ai attendu presque six ans, alors une journée de plus ou de moins... Mais je veux te dire « Je t'aime. » Tu es ma vie ; celle d'aujourd'hui, pas celle du passé. Et je ne suis pas comme Nicolas.

— Je sais, je sais, mais donne-moi un peu de temps, veux-tu ?

— Je peux t'embrasser ?

— Tu veux dire... comme des amoureux ?

— Non, juste sur la joue. Ta peau est si douce et tu sens si bon...

— Ben, viens. Ne crains rien, je ne mords pas. Enfin, pas encore !

Il s'est approché de moi et je suis dans ses bras. Comme c'est doux, cette poitrine forte qui se colle à la mienne ! Sa tête se penche vers ma joue, et le bout de ses lèvres qui effleure ma joue me fait frissonner. Un coup à droite, un coup à gauche et il s'écarte de moi, de peur que je le repousse sans doute. Mais est-ce bien ce que je veux ? Je ne sais pas ce que je désire, mais cet amour qu'il vient de me lancer à la figure comme un SOS reste accroché à mes pensées alors qu'il se dirige lentement vers la porte. Cette sensation de bien-être, depuis combien de temps ne l'ai-je pas ressentie ?

Le battant de bois qui se referme sans bruit, les pas qui déclinent dans les escaliers... sont-ce mes espoirs qui s'envolent ou la promesse d'un nouvel avenir ? Je ne sais plus où je suis ni où j'habite ; mon esprit est tellement envahi par ces sensations nouvelles qui le submergent que je dois me remettre assise sur le canapé pour ne pas tomber. Est-ce que tout cela est bien réel ? Mon esprit n'est-il pas encore embrumé par les vapeurs de cet alcool pris en trop grande quantité dans la nuit ?

Pourtant sur la table, les cuillères avec lesquelles nous avons pris nos parts de tarte sont toujours bien là. Je ne suis pas en train de rêver, donc. Francis est bel et bien venu, et ses paroles sont, elles aussi, bien sorties de sa bouche. Mon envie de sexe est repartie aussi vite qu'elle était apparue. Bizarre comme la vie peut s'avérer bête ! J'aurais fait l'amour avec lui avant qu'il ne me parle, et maintenant je ne sais plus si ce sera encore possible désormais. Mais ce que je peux affirmer, c'est que cette déclaration pour le moins enflammée m'a secouée plus que je ne l'aurais cru.

Augmentation patronale

Le bureau me paraît étouffant ce lundi. Cravaté et sur son trente-et-un, comme à son habitude, Armand Cotillon arrive ; les murmures des autres employées annoncent sa venue. Les têtes se penchent vers les pupitres, vers les claviers d'ordinateurs, puis toutes respirent mieux dès qu'il est passé. Le tyran dans toute sa splendeur, le big boss est là. Planté devant mon bureau, la main qu'il me tend est longue, et la chevalière qui barre d'un cercle sombre l'annulaire a l'air de me faire un pied de nez. Les autres, de leur place, suivent bien sûr les événements, attendant, espérant qu'il va les oublier ; mais c'est normal : c'est chaque jour au tour de l'une d'entre nous d'être sous les feux de la rampe.

Je dois avouer que j'aurais aimé qu'il s'arrête vers n'importe laquelle, sauf moi. Il est là, et je serre la paluche moite qu'il me tend.

— Sylvie, nous devons discuter d'un problème avec le dossier Estéban. Vous serez assez aimable pour venir dans mon bureau en fin de matinée ; nous devons relire quelques points qui me semblent obscurs.

— Bien, Monsieur.

— C'est bien, mon petit, vous pouvez reprendre votre ouvrage.

Ouf ! Je respire mieux soudain. J'ai cru un instant que j'allais encore en prendre plein la tête... C'est si souvent qu'il nous couvre de reproches, en bon patron qu'il est. La pendule n'avance pas ce matin, ou bien est-ce le fait de cette... invitation ? Je n'aime pas

le bureau du patron. Je n'aime pas le patron, surtout ; mais c'est dommage : le job en lui-même serait sympa si celui qui me paie l'était plus.

La petite lampe sur mon bureau vient de s'allumer, signe qu'il m'appelle. *« Allons, un peu de courage, ma petite Sylvie... »* Mon bloc de sténo, mon stylo, et me voici l'index en crochet qui frappe à la porte. Ce n'est pas long. Il est là avec un sourire. Bizarre, ça... La pièce est agréable ; aérée, spacieuse, un bureau en chêne verni trône en son milieu. Un siège confortable où le boss m'invite à m'asseoir alors que lui prend place dans celui qui se trouve de l'autre côté du bureau.

— Alors, Sylvie, ça fait déjà un bout de temps que vous travaillez chez nous.

— Oui Monsieur : cinq ans, pour être exacte.

— Déjà ? Mon Dieu, que le temps passe ! Je dois vous donner à toutes l'impression que je suis toujours là, à suivre vos moindres faits et gestes... mais j'ai bien compris que vous faites bien votre métier.

— Merci.

— Nous n'avons pas eu souvent l'occasion de nous parler vraiment durant tous ces mois, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, Monsieur.

— Je vous trouve bien cérémonieuse avec moi aujourd'hui, Sylvie.

Il me jette de drôles de regards ; je me sens presque mal à l'aise. Des compliments, des mots presque gentils, ça doit cacher une embrouille quelque part. Je me contente de ne pas bouger, mes deux jambes bien serrées l'un contre l'autre afin que ma robe ne dévoile rien de compromettant, on ne sait jamais... Mais il est droit comme un I, appuyé contre le dossier de son siège, et pourquoi me dis-je que moi, je suis peut-être sur un siège éjectable ? L'autre en face dans son costume, sa chemise blanche et sa cravate, il a de l'allure, tout de même. Je garde le souvenir de mon ex-mari : lui

aussi s'habillait de la même manière, et je me demande pourquoi je suis là.

— Vous m'avez parlé du dossier Estéban, Monsieur ; aurais-je commis une erreur dans celui-ci ?

— Pas du tout : notre client n'a qu'à se féliciter du bon boulot que vous avez fait, et notre entreprise par la même occasion. Mais je voulais vous voir en dehors de votre bureau et de vos collègues. Je pense pouvoir compter sur votre discrétion...

— Ma discrétion, Monsieur ?

— Oui ; et vous pouvez m'appelez Gilles. Le « Monsieur » me rappelle trop que je vieillis chaque jour. Je compte vous augmenter : vous êtes la dernière arrivée, mais vous bossez plus que les autres... alors toute peine mérite salaire.

— Merci... Monsieur.

Il sourit à mon « Monsieur ». Je ne veux pas de problèmes, et comme je ne saisis pas vraiment le but de cette... invitation, je reste très prudente. Lui a joint ses deux mains, fines, blanches, manucurées. Pas de bagues, pas d'alliance, rien. Mais sur son poignet, une *Cartier* pour me rappeler qu'il a plus de cinquante ans et qu'il a lui... réussi dans la vie. Il se lève et vient tranquillement poser une fesse sur le coin du bureau, tout près de moi. *« Qu'est-ce qu'il lui prend aujourd'hui ? »* Je baisse les yeux. Ses pompes brillent ; elles doivent bien représenter un demi-mois de mon salaire. Il ne parle plus, se contentant de me chouffer de ses yeux ronds.

Je suis plus mal à l'aise, et il doit le savoir. J'attendais une engueulade, et c'est tout autre chose qui se prépare. Oui, mais quoi ? Je ne sais plus trop où me mettre, ni surtout quoi dire ou faire. Il a tendu sa main ; c'est mon bloc de sténo qui l'intéresse donc ? Mais non, il prend la mienne, presque paternel.

— Vous savez, de toutes mes employées, vous êtes celle qui a le plus de compétences, sans doute. Et en plus de cela, vous êtes... jolie. Nos clients apprécient vraiment l'un et l'autre.

— Monsieur...

— Chut ! Laissez-moi parler. Ensuite vous pourrez présenter vos arguments. Je dois me jeter à l'eau maintenant, sinon je ne trouverai jamais plus le courage de vous le dire.

— Me le dire... Mais me dire quoi, Monsieur ?

— Oh, s'il vous plaît, Sylvie, ne me mettez pas plus dans l'embarras. Je le suis déjà passablement, il me semble.

— ... ?

— À force d'entendre des éloges sur vous de la part de mes clients, j'ai ouvert les yeux. Vous avez remarqué que je ne porte ni chevalière ni alliance, et aucun bijou. Mais je vous ai observée plus qu'attentivement. Vous êtes sobre, pondérée ; vous avez l'air pourtant si seule... Alors, petit à petit, durant ces années à mon service, je suis doucement tombé amoureux de vous. En silence, bien entendu, mais ce n'est plus possible, je ne peux plus garder cela pour moi.

— Mais... mais...

Je chevrote ces deux mots sans y trouver de suite. Ce type, patron de son état, me fait une vraie déclaration et je réalise soudain qu'il a gardé ma patte dans la sienne. Je n'ose plus la retirer, sidérée par cette incroyable déclaration. Je n'y comprends rien : en deux jours, tous les gens que je côtoie sont amoureux de moi ! Qu'est-ce qu'il se passe ? J'en suis toute chamboulée. Il s'est relevé et ne dit plus un mot, épiant seulement mes réactions. Je crois que le papier que j'ai posé sur mes genoux tremble tout comme moi. Il est plus proche, guettant un geste, attendant sans doute une réponse.

Je voudrais être une souris, trouver une cachette, et contrairement à ce que je pense, mes yeux se lèvent sur le type. Il n'a plus rien de ce patron qui harcèle à longueur de journée ses employées, dont je fais partie. Je ne sais pas quoi répondre. L'envoyer balader équivaut à m'ouvrir une belle porte sur un chômage plus ou moins long. Ce travail, il me permet de vivre normalement. Mais lui laisser quelques espoirs serait dégueulasse de ma part. Il ne me

branche pas du tout, mais comment le lui dire sans... être virée ? Et il se méprend sur ce visage que je lève vers le sien.

— Vous êtes belle ! Je suis seul, vous aussi. Alors pourquoi ne pas essayer d'unir nos solitudes ?

— Mais... Monsieur...

— Plus de « Monsieur » entre nous : c'est Gilles, s'il vous plaît.

— J'ai juste... besoin de réfléchir, Gilles ; votre... demande, c'est si soudain... Laissez-moi le temps de digérer. Je suis toute abasourdie par...

— Mais prenez votre temps, tout celui dont vous avez besoin. Je ne veux pas brusquer les choses. Vous... enfin, nous pourrions aller dîner ensemble ce soir si vous voulez. Je vous invite volontiers ; nous pourrons ainsi apprendre à nous connaître... ailleurs qu'ici. Et puis si vous avez une demande à formuler...

— Ben... si vous pouviez ne plus suivre chaque mouvement de mes coll... enfin, de vos employées, je crois qu'elles travailleraient encore plus et sûrement mieux.

— Vous croyez ? Je vais faire comme vous le dites. Mais, pour ce diner... ce soir si vous le permettez, je passe vous prendre vers les vingt heures.

—... Euh, je ne sais pas trop.

— Un dîner n'engage à rien, vous savez... et il ne vous arrivera rien.

— Bon. Alors, si j'ai votre parole... d'accord pour ce soir vingt heures.

— Devant chez vous, alors ? J'ai votre adresse.

Il sourit, et je le sens qui respire mieux. Moi aussi du reste, et ça va me laisser du temps pour trouver les mots pour l'éconduire sans heurts.

Les dix têtes féminines des bureaux sont toutes tournées vers la porte du cabinet patronal pour ma sortie. Les visages sont interrogateurs : nous savons toutes que d'ordinaire, celle qui sort de ce lieu a une mine déconfite. J'essaie d'adopter une attitude

analogue, mais je ne sais pas faire la trogne à la demande et j'ai la curieuse impression qu'elles me jugent, qu'elles me jaugent. Ce n'est pas long avant que la première fille, Annabelle, des ressources humaines, vienne aux nouvelles.

— Alors, cette entrevue ? Chaude et difficile comme d'habitude ? Il a été un fois encore odieux ?

Je hausse les épaules, ne sachant pas trop comment faire. Surtout, je n'ai pas envie de parler du sujet de la conversation entre lui et moi à la direction. Puis je regrette déjà d'avoir accédé à la demande de mon boss. Mais je ne peux décemment plus aller le retrouver pour lui dire que j'ai changé d'avis. De plus, il a bien pris soin de ne pas mentionner de combien serait mon salaire. Alors je la regarde et la laisse penser ce qu'elle veut. Annabelle est à cent mille lieues d'imaginer que ce qui intéresse notre dab, c'est juste... moi. Mais je ne l'aurais jamais cru s'il ne l'avait pas dit ; alors les autres... *« À moins que... » et cette idée me traverse l'esprit, à moins qu'il ait déjà fait le coup à d'autres.*

Dès la sortie je file, autant pour ne pas avoir à parler de l'entrevue aux collègues de l'établissement que pour mettre de la distance entre ce Gilles et moi. Je baisse aussi la tête en passant devant le bar où je sais que Francis guette mon passage. Je n'en reviens toujours pas. Durant des mois – pour ne pas dire des années – pas un type dans ma vie, et en deux jours j'ai un choix à faire. Enfin, rien ne m'oblige à en faire un, après tout. C'est à cela que je songe alors que je me douche. Il me faut honorer ma parole, et je m'aperçois, devant mon misérable dressing, que... ma vie est bien pâle. Après moult hésitations, je dégote tout de même une jupe et un chemisier encore portables.

Un petit coup de fer pour faire s'envoler les faux-plis et me voici à poil devant la glace à me ravaler le portrait. Je juge le résultat décevant, mais après tout, mon bon monsieur Gilles devra se contenter de ce que me montre le miroir. À la dernière seconde je passe les vêtements sur des sous-vêtements les moins affriolants

possible. Je ne pense pas qu'il verra mon cul, alors à quoi bon me mettre sur mon trente-et-unième dessous ?

Si on donnait une couronne aux personnes pour leur exactitude, je crois qu'il en porterait une en or massif. L'église sonne vingt heures quand sa berline stoppe sous mes fenêtres.

Galant, il est sorti dès mon arrivée pour m'ouvrir la portière. Je suppose aussi que c'est une manière déguisée de me reluquer les gambettes. Évidemment que pour m'asseoir dans cette voiture relativement basse, je dois un peu en découvrir une partie ; pas moyen de faire autrement. À peine s'est-il remis au volant que nous partons ; mais rien de sportif. Non, c'est seulement une conduite douce, sans agressivité. Il me jette de fréquents coups d'œil. Je tire sur le tissu de ma jupe, mais il ne s'allonge pas davantage.

— J'aime les gens à l'heure.

— Moi aussi, merci. Je peux savoir où vous... où nous allons ?

— Vous connaissez *Le Moulin de la colline* ?

— Oui, mais... je n'ai jamais eu les moyens de fréquenter ce genre d'endroit.

— Allons, ne vous en faites pas. Je vous trouve, très... enfin, encore plus belle que d'ordinaire.

J'ai envie de lui répondre qu'avec son management à la noix, personne ne doit paraître à son avantage, mais je m'abstiens. Il s'avère du reste être un compagnon de soirée des plus charmants. Il se plie en quatre pour m'épater ou me faire plaisir, ce qui somme toute revient au même. Le dîner est un régal, mets délicats et nourriture exquise, c'est tout simplement divin. Il a choisi le vin, et ma tête tourne un peu bien avant le dessert. Je me demande si j'ai bien éliminé tout l'alcool de la nuit précédente, finalement. La machinerie s'est remise en route, ou n'est-ce qu'une griserie passagère ?

Il me parle d'un tas de trucs auxquels je suis totalement étrangère. Quand le café arrive, je sais presque tout de la vie de mon patron. Pour un peu ça me flatterait, cette confiance qu'il m'accorde.

Alors que nous sirotons dans une tasse en porcelaine grosse comme un verre à gnôle un espresso serré et savoureux, je sens une pression inattendue sur mes chaussures. Je cherche à retirer mes pieds de sous la table, mais je comprends que c'est intentionnel quand le frôlement revient quelques centimètres plus en arrière.

Je me mets à avoir des sueurs... mais elles ne sont pas forcément froides. L'électricité qui s'empare de moi me surprend. L'envie pas complètement assouvie engendrée par le gaillard du bar me remonte en boule au fond de la gorge et puis, soyons honnête, ailleurs aussi. Mais je me vois mal... je n'arrive pas à me projeter dans des images lascives avec mon boss. Je n'arrive pas à imprimer le fait que ce type devant moi a aussi une bite, et que comme tous les mecs il a besoin de lui faire prendre l'air de temps en temps. Un peu grise, mes pensées me font sourire. Je rigole de penser que lui en costard et moi à poil avec aux bords des lèvres sa... non !

— Je suis heureux de vous voir sourire. Le dîner vous a plu ?

— Ah oui, tout à fait. C'était un vrai bonheur !

— Vous avez envie d'autre chose ? D'aller danser, d'aller en boîte ? Que sais-je ? Dites-moi et je vous exaucerai.

— Vous savez... avec nos salaires de mis... avec nos petits salaires, pardon, nous n'avons pas trop les moyens de nous offrir de belles sorties les soirs où nous ne travaillons pas.

— J'adore votre franchise ! Si, si, c'est une qualité. Je comprends de plus en plus pourquoi vous m'attirez. D'abord je suis un esclavagiste qui persécute ses employées, et maintenant je les paie avec un lance-pierre. Eh bien, elles ont de la chance d'avoir une pareille amie dans ma boîte ! Et moi encore plus que vous ne soyez pas déléguée syndicale : je serais en faillite !

— Je n'ai pas dit cela...

— Vous l'avez pensé si fortement que je l'ai ressenti. Elles pourront toutes vous remercier demain.

— Ah bon ? Pourquoi devraient-elles le faire ?

— Je ferai l'annonce demain : je vais dispatcher la moitié des bénéfices de notre entreprise de ces trois dernières années entre vous toutes... et vous augmenter substantiellement, comme promis.

Comme ses quinquets sont accrochés aux miens, je suis certaine qu'il n'a pas manqué d'apercevoir ce voile d'incompréhension qui glisse sur mes iris. Il continue de me sourire ; ça lui donne un air plus jeune. C'est le vin ou c'est vrai ? Je n'en sais plus rien.

— Alors, une idée de ce que nous faisons de notre soirée ? Vous n'allez pas déjà rentrer pour aller vous coucher... Je n'aimerais pas que vous soyez seule, et nous avons cette augmentation à fêter. Qu'en dites-vous, Sylvie ?

— Je ne sais pas vraiment si ce serait raisonnable. Et vous savez, je ne connais pas d'endroits... dignes d'un patron.

— Alors une fois encore, laissez-vous guider.

— Et, bien entendu, le guide, ce serait... vous ?

— Vous en voudriez un autre peut-être ?

— Non, non, mais ça me gêne de sortir avec mon bo... mon patron. Pas vous, de le faire avec une de vos employées ?

— Vous êtes avant tout une très belle femme, je vous l'assure, et je suis fier de me montrer en votre compagnie, à votre bras.

Ce salaud vient de marquer un point, un ace dans ce jeu où la balle va de l'un à l'autre. Je la boucle un petit moment, et il prend cela pour une acceptation pure et simple. Il a réglé la note sans que je sache à combien elle se montait. Gentleman ; je le vois soudain différemment. Mais peut-être aussi est-ce mon ventre qui dicte plus que mon esprit dans cette affaire ? La voiture, le même cérémonial qui renaît de ses cendres, bien que cette fois je n'ai cure de ce qu'il aperçoit. La portière claque, et nous filons vers... je m'en fiche éperdument. Mes sens ont pris le pas sur mes scrupules. Il est sympa, et c'est bien cela qui compte.

⋆

À aucun moment il n'a tenté une approche plus directe. Nous roulons vers je ne sais où, et je n'ai qu'une idée : chanter.

— Il n'y a pas de musique dans votre carrosse ?

— Oui, oui, bien sûr !

— Je peux vous poser une question ?

— Je vous en prie, Sylvie, faites donc.

— Pourquoi toute cette... opulence pour une petite employée de rien ? Vous pouvez avoir les plus belles femmes du monde, non ? C'est juste une promotion canapé pour vous ? Du marketing pour vous attirer les bonnes grâces de vos employées ?

— Et si, comme je vous l'ai avoué dans mon bureau, si c'était tout simplement que je suis amoureux de vous ? Ça vous semble si inconcevable que vous puissiez me plaire et que depuis votre arrivée chez nous, je me sois fait violence et que j'ai lutté contre ces sentiments ? Si je vous disais que j'en crève de vous aimer ?

Un ange passant sur un fond de musique n'aurait pas pris une plus grande gifle. Je me suis tue, et je scrute le ruban d'asphalte qui défile devant le capot du monstre à quatre roues. Une incroyable sensation de tendresse vient de s'installer en moi pour ce type qui a dix ou douze piges de plus que moi, mais ce n'est sûrement pas de l'amour. Une langueur étrange qui m'entoure d'une auréole de chaleur, mais je ne peux pas dire que mon cœur bondit dans ma poitrine. Non, je suis seulement bien près de lui ; une autre forme de bien-être. Les néons d'un lieu que je ne connais pas apparaissent dans le faisceau des phares de la berline.

Je ne cherche pas à déchiffrer les lettres rouges de l'enseigne qui clignote. Je le suis sans animosité et sans penser à mal. L'intérieur est sombre, et sur une piste grosse comme un confetti deux ou trois couples dansent sur un slow entraînant. Nous nous dirigeons vers un bar où apparemment il est connu. Le barman lui prépare deux verres, et le cocktail qui coule dans ceux-ci a les couleurs changeantes projetées par une boule à facettes. Gilles prend les deux boissons et nous allons au fond de la salle pour nous asseoir

sur un fauteuil qui me semble en cuir rouge. La musique, pourtant en sourdine, ne nous permet pas de grandes phrases. Alors, pour que je l'entende, il s'approche et il me chuchote à l'oreille :

— Vous voulez danser, Sylvie ?

— Pourquoi pas ?

Sur la mini-piste, il me serre contre lui et nous tournons au rythme d'une mélopée qui se prête aux jeux des ombres et des lumières. Bien entendu, j'ai bien compris qu'il veut me chauffer, alors je me laisse aller contre lui. Je m'abandonne sans pour autant oublier mes dernières craintes. Il sait danser, et après les slows viennent d'autres valses et polkas. Au bout de longues minutes, épuisée mais bien dans ma peau, nous revenons à notre place. La lumière s'est un peu plus tamisée, et des tas de gens dans de petits coins s'embrassent ou font des choses que je ne saisis pas toutes, encore que...

— C'est quoi, cet endroit ?

— Oh, les gens viennent ici pour s'amuser. Il y a une piscine au sous-sol, un hammam et un sauna. Et puis de petites alcôves secrètes. Vous voyez, ces deux-là par exemple qui s'embrassent ? Eh bien, s'ils veulent, ils peuvent trouver un petit loft pour... finir ce qu'ils ont commencé.

— Mais les autres ne vont pas regarder ?

— Certaines de ces mini-chambres se prêtent à ce genre de fantaisie, mais d'autre se ferment aussi de l'intérieur.

— Vous aimez cela, vous ?

— Quoi donc ?

— Le sauna, ou faire des cochonneries sous le regard d'autres gens ?

— Ce ne sont pas forcément ce que vous appelez « des cochonneries » ; et pour le sauna, oui, j'adore ça.

— C'est comment, au juste ?

— Un bain de vapeur qui détend les muscles et fait du bien à la peau. Vous voulez essayer ?

— Je n'ai pas de maillot de bain.

— Oh, pas de souci. Venez, je vous montre, et vous jugerez par vous-même. Mais avant... finissez votre verre : je ne voudrais pas qu'un grand méchant loup vous mette une drogue quelconque dans la vodka-orange.

— Ça peut arriver, ça ?

— Sans doute que oui.

J'ai donc sifflé le reste de ma boisson et je l'ai suivi. D'abord des douches où deux couples étaient sous les jets, séparés des autres par une cloison transparente.

— Ils se douchent nus devant tout le monde...

— C'est la règle dans ce genre de... boîte ; et le sauna, c'est aussi entièrement dévêtu, sinon les vêtements colleraient à la peau. Et le but...

— Oui, je vois : vous m'avez donc amenée dans une boîte de cul ?

— On peut dire cela comme ça. Mais avec le corps que vous avez, pourquoi auriez-vous des complexes ?

— Mais vous dites m'aimer, et ça ne vous dérangerait pas de me partager des yeux avec tous ceux-là ?

— Dans un musée, j'aime les peintures, et je les partage avec tout le monde aussi. Et puis rien ne vous oblige à entrer au sauna ; nous pouvons très bien aller bavarder au bar ou danser si cela vous convient.

Ce con a réussi à me foutre le feu. Mon ventre bout, et je suis avec gourmandise les deux types avec leur femme, amie ou compagne qui entrent maintenant dans une cabine assez grande. Un véritable brouillard m'empêche de voir à l'ouverture de la porte ce qui se cache dans l'espèce de débarras. Les quatre personnes nues sont avalées par la vapeur.

— Et puis vous savez, Sylvie, on ne voit pas grand-chose à l'intérieur, avec la vapeur... Vous voulez essayer ?

— Je ne sais pas. Vous... je vais devoir me mettre à poil devant vous ?

— Pas du tout : il y a des vestiaires, et vous pourrez porter jusqu'à la porte une serviette sur vous. Mais la douche est obligatoire. Ça vous tente, on dirait...

— Euh... je ne sais pas si...

— Allez, pour un soir, soyez folle ! Laissez-vous emporter par toutes ces nouveautés ; c'est très agréable, vous savez.

— Il ne va rien m'arriver ?

— Mais non, sauf si c'est vous qui le demandez.

Je suis un peu cinglée. Mon patron ne manque pas d'audace non plus pour m'amener dans ce genre de lieu ! Et c'est l'alcool – je voudrais que ce soit lui – qui m'aiguise un appétit que je n'avais plus depuis longtemps... depuis hier, quoi. Les trois types avec qui j'ai passé un peu de temps depuis hier m'ont ramené à une réalité des sens que j'avais perdue de vue. Mais cet éveil se fait d'une manière peu rationnelle, et mes envies sont en train de prendre le pas sur mon esprit. Le fait d'avoir aperçu deux queues qui ballottaient à découvert m'a remis le feu aux tripes. Je ne me reconnais plus tout à fait.

Et le pire, c'est que j'accepte déjà l'idée que je vais me mettre à poil dans un espace où des yeux pourront voir toutes mes parties intimes. Les regards des étrangers, passe encore ; mais ceux plus incisifs de Gilles, mon boss ? Comment demain vais-je gérer cette situation au bureau ? C'est fou comme même ce genre de question, aucune considération de raison n'arrive plus à franchir les limites de mon bon sens. Rien n'y fait : je suis en chaleur, en rut ! Une pute qui a vu des bites, et me voilà émoustillée comme une collégienne à son premier attouchement. Ce qui se bouscule dans ma caboche n'a plus rien à voir avec une quelconque morale. Ce sont seulement de vieux fantômes qui décident de revenir me hanter.

Dans le vestiaire des dames, j'ai un casier où je dépose toutes mes affaires : sac à main, vêtements, et j'en retire un drap de

bain et une paire de mules. Je noue cette serviette au-dessus de mes seins et pars rejoindre Gilles. Il est dans le couloir qui sépare les garde-robes féminines et masculines. Torse nu, les reins ceints d'une éponge identique à celle que je porte, nous allons l'un à côté de l'autre d'abord vers les douches. Deux cabines sont libres ; je m'engouffre dans la première. Lui entre dans celle attenante. Les isoloirs sont en verre, et je peux donc tout à loisir détailler sa musculature. Il n'est pas pourri du tout, et la chose qui bat entre ses cuisses n'est pas aussi petite que... que quoi, du reste ? Elle a approximativement les mêmes proportions que celle qui n'a pas su se retenir cette nuit dans ma bouche.

Si je le vois, il est bien certain que lui doit en faire autant. Pour une raison qui m'échappe, je n'ai pas le réflexe de me tourner vers le mur. Au moins n'aurait-il pas les yeux braqués sur ma toison mouillée par la pomme de douche, mais pas que, je l'avoue. Après cela, aucun séchage. Nous avançons directement vers la capsule qui va nous engloutir. C'est une étuve, mais c'est le but de la chose, alors j'y entre et cherche dans cette nébulosité une place pour m'asseoir. Je suis face à Gilles, encadrée par les deux types parfaitement inconnus qui sont entrés avec leurs copines quand il me faisait la visite.

Les deux nanas se parlent, et je comprends de suite que ce qu'elles racontent n'est pas en français. Des Allemandes ; ces deux-là sont d'outre-Rhin. Elles rient sans se préoccuper de notre arrivée, et avec un peu plus de visibilité après un moment d'adaptation, je crois qu'elles se tripotent. Je ne vois plus que cela ; du coup, ma fièvre ne tombe plus. Je me surprends dans un monde irréel où des mains féminines se frôlent, se touchent à la vue de tous sans que personne ne s'en offusque. Un monde de libertins dont je n'avais jamais soupçonné l'existence jusqu'à maintenant. Et je ne me sens pas offensée ni déplacée dans ce sanctuaire du sexe à l'état brut. Les deux Teutonnes se roulent une pelle sous

les yeux de leurs amis qui n'ont les prunelles dirigées que sur moi. C'est hallucinant.

Je ne peux détacher mes quinquets de la scène fascinante dont je suis la spectatrice involontaire. Les mains se joignent, se lâchent pour mieux se rejoindre à nouveau. Deux déesses se caressent au milieu d'une bonne dizaine de types qui ne font aucun geste et suivent pour la plupart les ébats aryens qui s'annoncent aussi chauds que la vapeur. Par contre, Gilles et les deux maris des Walkyries gardent leurs iris positionnés sur mes courbes, mes pleins et mes déliés. Eux trois se moquent éperdument de ces ballets érotiques chorégraphiés par les blondes pulpeuses. C'est si violent que je me sens plus dénudée que nue. Les chailles qui me dévisagent sont vicieuses, sont perverses, et me donnent autant que le spectacle de délicieux chatouillis au creux des reins.

Lequel pousse sa jambe à venir à la rencontre de la mienne ? Je n'en sais rien, mais je devine plus que je ne le vois, ce sourire sur les lèvres de mon patron. Il semble m'encourager à faire un effort et à oublier tout le reste. Il se dandine, et j'aperçois entre ses cuisses ce truc qui de mou, passe dans le dur. Pas moyen pour lui de camoufler cette transformation rapide, et si j'en juge par les gesticulations des deux femmes, elles ne simulent pas du tout. Elles refont là, dans un brouillard qui me fait transpirer, une danse du ventre d'un genre nouveau. Des mains qui se coulent sur la chair, des visages qui s'approchent l'un de l'autre, des baisers qui s'échangent en toute impudeur.

Lorsque c'est un bout de doigt étranger qui se frotte « par inadvertance » à ma peau, le long de la partie de ma cuisse qui est à l'horizontale de par ma position assise, je tente de me pousser sur le côté. Ce simple déplacement, minime en soi, me renvoie vers l'autre acolyte du gaillard, toujours sous les feux des regards de Gilles. C'est moi qui me suis quasiment jetée sur le type. Je n'ai pas cherché cela, mais seulement à échapper à son ami. Alors je me

lève et me dirige vers la sortie. Bien sûr, mon accompagnateur fait de même et nous nous retrouvons à l'extérieur, près des douches.

Je suis dégoulinante de cette sueur créée artificiellement. Après de rapides ablutions, je me retrouve à me sécher avec un drap de bain alors qu'à moins d'un mètre le mec qui se frictionne également était dans la matinée en costume et cravate, et que c'est celui qui me paie. Oui, le mot « paie » résonne en moi comme une insulte. Finalement, pour le salaire de misère que ce gars-là me verse mensuellement, j'ai aussi le droit de me foutre à poil devant lui. Il a donc – ou se permet de le prendre – un droit de cuissage ? Finalement, d'ouvrière à pute, le fossé n'est donc pas si large... Mais ne l'étais-je pas déjà un peu avec mon ex-mari ? Toutes ces foutues idées roulent sous mon crâne, là, dans un endroit bizarre.

Cependant l'envie de baiser ne m'a toujours pas abandonnée ; pas totalement, du moins. Ce picotement sournois au fond de mes reins, il me vole une partie de mes réflexions, de mon discernement.

— Je suppose que vous n'avez pas aimé. Mais si vous aviez dit stop, il ne vous aurait plus... effleurée.

— Ah oui ? Et je devais le dire en quoi ? En allemand, en russe ou en irlandais ?

— Oh, simplement. Le non est international, je vous l'assure. En tout cas, vous êtes encore plus belle que dans mes rêves. J'en ai passé, des nuits à vous imaginer dans le plus simple appareil, à songer que vous et moi... et mon Dieu, ce que j'ai vu de vous dépasse de loin tous mes fantasmes. Je vous aime davantage encore en cet instant. Et pourrions-nous cesser ces « vous » rébarbatifs qui nous confèrent un statut d'étrangers ?

— Vous avez... tu as... C'est difficile pour moi de vo... de te dire « tu ». Il y a cette barrière de patron à employée, vous saisissez ?

— Non. Je ne vois que cette petite femme qui me fait vibrer, qui me donne des envies, qui peuple mon temps et qui me fait dérailler souvent. Tu comprends, je ne suis qu'un homme comme tout le monde. Avant d'être chef d'entreprise, je fais des choses

ordinaires. Je vais aux toilettes, me douche et parfois me masturbe aussi en imaginant le corps de ma plus jolie secrétaire. Est-ce un crime ? Je n'ai donc pas droit comme tout un chacun à ce bonheur auquel vous aspirez toutes ?

Ces mots me laissent comme deux ronds de flan. Il me scotche par son raisonnement implacable. Et puis il a bien utilisé le verbe « masturbe » ? Il se branle en rêvant de moi ? C'est aberrant, c'est... je ne sais plus, mais ce que je saisis, c'est que mon ventre, lui, s'est mis très rapidement au diapason de ses paroles et qu'il en pleure. Il est à dix centimètres de moi ; je sens son eau de toilette que le jet de la douche n'a pas réussi à supprimer complètement. J'ai envie non pas de cet homme, j'ai envie de sa queue ! De cela, mon corps en est bien certain. Donc on peut avoir envie de faire l'amour... sans amour ? Je ne me contrôle plus tout à fait. En fait, c'est comme si la partie cerveau me disait « C'est con, ce que tu penses... » et que mon corps, lui, se propulsait vers une attente sauvage.

Gilles a son bras au-dessus de sa tête. Il a arrêté de se frictionner ; pourquoi n'ose-t-il pas ce geste que je laisserais faire ? Je ne veux pas me montrer encore plus salope que je ne le suis déjà. Faire un pas en avant pour l'attirer contre moi serait aisé, mais il le croirait fait par amour alors que ce ne serait qu'une pulsion physique, une inclination à m'en remettre à lui pour une partie de jambes en l'air libératrice en ce qui me concerne. S'il vient, il n'aura aucune difficulté pour me baiser ; mais qu'il ne compte pas sur un élan dans sa direction. Je n'irai jamais jusque-là. Il faut que ça vienne de lui. Mais, bon sang, que c'est humiliant cette situation !

Une tête de pioche, voilà ce que je suis ! Je me considère comme une pute mais ne veux pas en assumer la charge. Lui dit m'aimer, et pourtant il reste à bonne distance. Pas trop loin, mais pas assez proche pour... Et je suis là comme une crétine à ne savoir que faire de mon foutu grand corps et de mes bras. Instinctivement,

je noue la serviette au-dessus de ma poitrine. Gilles s'efface pour céder la place aux touristes étrangers qui arrivent aux douches. Les blondasses se tiennent par la main et elles me sourient, montrant leur denture bien rangée et d'une blancheur éclatante. Deux louves, quoi ! À trop tergiverser, on en perd parfois la partie.

⋆

J'ai retrouvé sans plaisir le vestiaire et repassé mes fringues. Je suppose que de l'autre côté du couloir mon boss en fait autant. Mais, bon Dieu, cette d'envie qui me taraude depuis... trop longtemps, et ce cerveau qui me torture ne pourraient-ils pas enfin accorder leurs violons ?

Nous sommes à nouveau au bord de la piste de danse, et d'autres sont venus se trémousser au rythme de la musique. Il est assis juste assez loin pour ne pas me toucher. Dire qu'il aurait suffi de trois fois rien... La seconde vodka-orange me chauffe encore plus les sens. Et les deux Allemands du sauna qui dansent avec leurs copines en leur collant les mains aux fesses, ça fait mauvais genre ; mais nous sommes dans une boîte échangiste, après tout. Ils rient aux éclats et sont suivis dans leurs facéties par d'autres mecs qui dansent en solo.

Quand les deux couples filent vers une petite porte dérobée, c'est une véritable meute de mecs seuls qui suit le mouvement. Les louves en rut attirent les mâles solitaires, c'est immuable. Mon partenaire potentiel me demande si je veux faire quelques valses en sa compagnie. Maintenant que le parquet confetti est presque totalement déserté, je ne vois pas pourquoi je dirais non. Il reste à tout casser cinq ou six corps qui se dandinent en cadence. La valse, ce n'est pas collé-serré, loin de là. Je donnerais combien pour qu'il reprenne l'initiative ? Mais sous la lumière bleutée des spots, je devine ici ou là des sous-vêtements qui attirent son attention, et ce ne sont pas forcément les miens.

Dans mon dos, je sens comme une présence. Un type danse là, comme un forcené. Je fais un effort, et dans un mouvement de la musique j'arrive à voir le gars qui semble s'intéresser à ce couple que nous formons. Il est grand, vêtu de clair. Il est à une portée de bras de nous deux. Je crois sentir un geste de recul de mon cavalier. Il s'est emparé de moi comme si la présence d'un ennemi possible l'obligeait à resserrer des liens qui se distendaient. Cette fois il est contre moi et je sens cette chose qui n'a vraisemblablement pas dégonflé, qui frotte contre mon flanc. Je ne cherche pas à lui échapper. L'autre aussi s'est singulièrement rapproché et je sens cette vie dans mon dos.

Je n'ai pas la trouille ; non, c'est tout autre chose. Je me laisse bercer dans les bras de ce Gilles qui a fait le premier des avances. Mais lui ne me paraît pas gêné plus que cela par l'intrus qui est si proche que son souffle me court sur la nuque. Et quand avec un rire bien audible il se resserre contre mon dos, je suis femme-sandwich. Mais ni l'un ni l'autre ne me mettent leurs pattes à des endroits inappropriés. Ils se contentent de se frotter d'un côté contre mon ventre et de l'autre sur mes fesses. Je ne peux ignorer que ce que je sens de temps en temps c'est... leur sexe. Et cette fameuse culotte, celle que j'ai mise en pensant que personne ne la verrait, elle risque bien de me faire... honte. À quoi on peut penser parfois dans de pareils instants !

Gilles a un concurrent sérieux ; il s'oblige à réagir. Il me tient les mains, et sa tête s'incline assez pour toucher la mienne. La musique et son rythme n'ont plus aucune importance : il est passé à la vitesse supérieure. Mais notre larron qui s'est introduit dans notre danse, lui, ne lâche pas l'affaire. C'est dans mon cou qu'il colle ses lèvres. J'en frissonne délicieusement sans tenter de m'évader de la cage de muscles qui m'étreint. *« Cette fois, ma vieille, tu vas être servie ! »* Le petit démon qui se bat depuis un bon moment déjà avec un archange zélé sous ma tignasse brune sourit d'aise. Je

fonds lorsque Gilles, pour ne pas se laisser dépasser par son rival, me roule une pelle ; ma bouche s'entrouvre sans hésitation.

C'est tout d'abord comme une décharge électrique qui me descend de la bouche aux reins. Puis j'adore cette manière de m'embrasser. La langue qui s'approprie mon palais est comme magique. Et quand deux mains s'enroulent autour de mes seins, je ne cherche pas à savoir si elles sont à Gilles ou à... l'autre. Je m'en fiche, je ne suis plus qu'un pantin en mal de bite. Là, ce soir, je veux être prise, et peu importe par qui ; cette fois, c'est trop fort, ce qui monte en moi. Je me sens totalement inondée de l'entrecuisse, et l'expérience de la nuit précédente, ratée, ne doit pas se renouveler.

— Viens ! Viens vite... Allons dans une chambre, tu veux ?

Mon boss a dit cela avec une voix éraillée, inhabituelle et chevrotante. Il est prêt pour l'hallali ? Mais moi ? Je me laisse entraîner par la main. Je suis le mouvement, et le deuxième mec aussi est à deux pas. Je n'ai pas le temps de voir où nous sommes. La carrée est minuscule, seulement occupée par un lit sans fossé de chaque côté. Juste la place pour y entrer et se jeter dessus. J'y suis emportée par deux bras costauds, et la bouche goulue qui ventouse la mienne ne me laisse pas indifférente. Je n'ai pas eu le temps de me rendre compte si le loustic qui m'embrassait dans le cou était là lui aussi, mais je le sais quand des mains filent sur mes pieds, me retirant mes chaussures.

Puis c'est ma jupe qui me quitte sans que j'y trouve à redire, et Gilles parachève l'effeuillage en déboutonnant précipitamment mon chemisier. Restent les horribles sous-vêtements que je porte. Mais apparemment ils n'intéressent pas ces deux-là. Je suis nue, et des doigts parcourent tout mon corps. Une bouche m'embrasse, mais ce n'est plus celle de mon patron. Et mes lèvres n'y trouvent aucune différence. Mes seins sont pris d'assaut par des dents qui mordillent, tirent dessus alors que d'autorité mes jambes sont ouvertes. Une bouche qui m'a embrassée quelques instants auparavant s'aventure dans un autre baiser, osé celui-ci.

Tétanisée, je le suis dès que les lèvres entrouvrent la fente que je sais gluante de cette bave que mon ventre a sécrétée toute la soirée. Et celui des deux qui me maintient et me lèche les nichons se redresse un instant. Quand il retombe sur le lit, il est dans le même état que moi : archi à poil ! Je ferme les yeux ; je me contrebalance de savoir désormais qui fait quoi. Je veux une saillie, peut-être deux. Et la main qui guide la mienne vers la queue chaude et raide sait ce qu'elle veut. Mes doigts se referment, gardant dans la paume serrée cette trique fringante. Mais le lécheur aussi se relève en un rien de temps. Il s'est sans doute défringué quand il est retourné à son coin délaissé.

Je vais y passer ; c'est sûr, maintenant, et dans mon esprit le petit gnome à la queue fourchue se délecte de voir mon Saint-Michel se renfrogner dans son petit recoin. Il n'y a pas de morale, et le plaisir n'en demande pas plus. Mon ventre se creuse sous des va-et-vient continuels d'une langue habile à laquelle quelques doigts viennent de s'allier. Et c'est à cet instant que ce qui frappe à l'entrée de ma bouche me fait me souvenir du ratage nocturne précédent. Alors dans un souffle j'ose murmurer :

— Je veux bien sucer, mais tu ne viens pas dans ma bouche, tu ne me craches pas dans le gosier.

Pour toute réponse, je n'ai que deux mains qui poussent le zob vers mes lèvres. C'est doux, chaud à souhait ; un sucre d'orge qui ne fond pas. Je lèche d'abord lentement cette tige qui s'introduit délicatement entre mes mâchoires, prenant la mesure de ce vagin improvisé. Puis mes mains se collent aux bourses qui terminent le sexe. Et je presse aussi doucement sur le sac de peau dans lequel roulent deux petites boules. Le gars, Gilles ou l'autre, se laisse aller à gémir. Je me moque bien de lui faire mal ou pas. Deux doigts sont en moi, et alors que je suce avec de plus en plus de plaisir, la langue qui me passe sur le clitoris me fait piaffer d'aise, sauter en l'air.

Tout le bas de mon corps se soulève sous cette vague de plaisir qui me secoue. Je sais, je sens que ma mouille coule en abondance et que mon lécheur la voit couler. Ça ne l'empêche nullement de revenir au bénitier et d'en suivre les lèvres aux bords largement écartés par les phalanges qui l'occupent. Puis mes jambes sont relevées, et je sais que cette fois, celui qui se positionne entre elles, va me prendre. J'ouvre donc les yeux. Je veux le voir, savoir lequel va s'offrir mon corps. Gilles est le cavalier ; je respire presque mieux. Mais l'intromission me propulse sur la queue qui flirte toujours avec ma bouche.

Je l'avais délaissée, celle-là, et le type me le rappelle en la ramenant au fond de mon gosier. Mais en moi commence un autre voyage, celui d'un bâton qui sait ce qu'il faut faire, et qui le fait plutôt bien. Je ne suis plus capable de sucer la deuxième quille correctement tellement le bien-être procuré par ce qui m'habite est intense. Elle vit sa vie, sort, entre, chez elle en quelque sorte. Et je ne m'aperçois même pas du départ de l'autre complice. Gilles s'est étendu sur moi, pesant de tout son poids, et j'en perds le souffle. Alors il se jette sur le côté, entraînant avec lui dans son élan mon propre corps sans jamais laisser son sexe me quitter. C'est donc désormais à moi de le chevaucher.

Je débute des mouvements maladroits alors que lui, à grand renfort de coups de reins, me laboure la chatte. C'est cet instant que choisit le second partenaire pour ouvrir mes fesses. Sa tête se niche entre elles et la langue démarre un ballet des plus subtils. Elle va et vient alors que des contractions impossibles à réprimer me font de vagues dans le ventre. La pointe de cette chercheuse s'est installée sur un endroit destiné d'ordinaire à tout autre chose. Et j'ose me dire dans un moment de lucidité vite oublié que c'est trop bon. Le petit manège de l'un et de l'autre dure assez longtemps pour que je jouisse vraiment. Et Gilles est un bon amant. Il sait se retenir. Quand il veut faire une pause, je suis saillie par son acolyte.

Même position, mêmes effets. C'est moi qui monte et qui descends sur ce vit dont je ne connais pas le propriétaire. Cette réflexion saugrenue me fait sourire. Elle secoue l'ange qui fait front au diablotin. Mais dès que je ferme les yeux pour me laisser guider et que je sens entre mes fesses une poussée significative, la colère de ce lutin en blanc s'éteint pour laisser place au sourire du succube miniature. Je n'ai aucune réaction quand je comprends que la queue qui s'appuie sur mon œillet veut sa part du festin. Je me demande si c'est possible d'en avoir une devant et qu'une autre se faufile ainsi par l'issue de secours. Mais voilà, le gland est dirigé par une main ferme.

Celle-ci le fait se frotter contre cette porte puis elle le fait dériver plus bas, là où la place est déjà prise. Sous moi, le gaillard a aussi perçu le désir de son comparse. Il stoppe tout mouvement et permet ainsi à Gilles de s'approcher de mon intimité pourtant largement pourvue. De ses deux mains sur les hanches, le type couché sous moi me soulève un peu, et ce simple geste fait reculer sa queue. D'un coup, je sens se dilater ma chatte alors que le loustic me laisse retomber sur lui. Je suis empalée sur deux bites qui jouent en cadence dans mon vagin. Je remercie l'élasticité des lieux. J'ai la sensation d'un truc énorme qui écarte mes lèvres, et je l'avoue : c'est atrocement... bon !

Combien de temps a duré cette prise de possession par mes deux amants ? Aucun souvenir du temps qui passe. Juste le sentiment que je revis. Et chacun leur tour ou ensemble, je les ai caressés, touchés, tripotés, sucés. J'ai refait dans la chambre cent fois ces gestes qui m'ont tant manqués. Il arrive cependant un moment où ce n'est plus, pour un homme, tenable comme position ; et c'est ensemble que d'une main tremblante pour la bonne cause ils ont fini leur œuvre dans une masturbation plaisante, s'éparpillant en myriades de gouttelettes d'une laitance blanchâtre que mes menottes ont, avec délectation, étalée sur ma poitrine.

Comme il était apparu, l'inconnu est ressorti de la chambre. Les traces laissées ne peuvent que me prouver que je ne rêve pas. Gilles, couché près de moi, m'attire contre lui et m'embrasse sur le visage. Il me murmure des mots que je ne veux pas écouter, des choses que je ne veux pas retenir. Je sais que ce que nous venons de faire n'était que purement sexuel, que je ne suis pas amoureuse de lui. Reste donc à le lui faire savoir, mais avec ménagement, sans crise. Il me faut peser chaque mot, les choisir le mieux possible et ne pas lui faire plus mal qu'il ne se doit. Il m'aura aidée à reprendre pied dans le monde des vivants ; et ça... ça n'a pas de prix.

Que la montagne est belle !

Les filles des bureaux et moi sommes toutes rassemblées. Sur une table servant de desserte, des verres sont alignés, quelques bouteilles de *Mumm Cordon Rouge* et deux ou trois jus de fruits pour l'image de marque ou les inconditionnelles du « sans alcool ». Devant la nappe blanche qui recouvre l'autel des boissons, le patron, costume bleu pétrole et cravate assortie, se tient avec un large sourire. Toutes se regardent sans savoir ce que tout ceci signifie. Je me suis bien gardée d'intervenir et de leur expliquer. Rien ne doit transpirer de ce qui s'est dit dans le bureau de la direction, pas plus que la soirée suivant notre entrevue. Mais au vu du sourire du bonhomme, les employées n'ont pas peur.

— Mesdames, tout d'abord un grand merci pour votre travail à toutes. Et un *mea culpa* aussi. Je dois reconnaître – et quelqu'une d'entre vous s'est chargée de me le rappeler – que je ne suis pas ce que vous auriez souhaité ; enfin, ce que vous appelleriez un bon patron. Je reconnais mes erreurs et vous prie toutes de bien vouloir m'excuser. Mais on apprend souvent justement de ses errements, et je peux vous assurer qu'à compter de ce jour vous ne me verrez plus guetter par-dessus vos épaules ; vous valez mieux que cela. Ça, c'est pour la bonne bouche ; mais voici le pourquoi de ce champagne qui vous attend : ces trois dernières années, vous avez fait un excellent boulot pour notre entreprise, et je me suis dit... enfin, je crois que pour être honnête on me l'a chuchoté, vous êtes les artisanes de cette réussite exemplaire. Alors

j'ai décidé de partager avec vous les bénéfices de ce labeur. Donc, Mesdames, avec votre salaire mensuel légèrement augmenté, vous trouverez également un chèque représentant votre participation. Et maintenant, prenons tous ensemble le verre de l'amitié ! Allez-y, ouvrez-moi ces bouteilles ; regardez-les tendre leurs cols dorés vers nos gosiers qu'elles attendent... À vous toutes, Mesdames, avec mes plus vifs remerciements.

Quelques-unes, plus hardies que leurs consœurs, se mettent en devoir de démuseler les goulots, et certains bouchons sautent en l'air. Les coupes se remplissent pour mieux se vider, et c'est un immense bourdonnement autour de l'étal improvisé. Personne n'a posé de questions, tout interloquées qu'elles sont par l'annonce faite, et surtout par le chèque qui les interpelle. Elles doivent se demander de quel montant il sera. Du reste, je me demande un peu la même chose, sans vouloir le reconnaître. Les employées sont toutes ravies et la bonne humeur et de mise. Gilles s'est discrètement éclipsé vers les toilettes. Mais j'ai vu son regard, ses beaux yeux bleus qui me suppliaient muettement.

Une autre présence à mes côtés me fait sursauter.

— Tu sais à qui on doit ce retour de flamme ? Je suppose que tu connais celle dont le dabe a parlé ; tu me donnes son nom, que je la remercie ? On va passer de bonnes vacances si je comprends bien, et l'une d'entre nous a mis le grappin sur le boss. Finalement, c'est une aubaine, mais je suis curieuse de savoir laquelle lui a parue assez bonne pour qu'il s'y intéresse autrement que pour des bilans financiers.

— Pourquoi devrais-je savoir qui c'est ? Il suffisait de lui demander... il t'aurait répondu.

— Bon, je mènerai donc mon enquête toute seule. Je pensais que tu serais aussi intéressée ; la dernière convoquée dans le bureau avant ce revirement de situation, après tout, c'était toi, Sylvie. Et tu ne nous as guère donné de détails de cette... de votre conciliabule.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Ce que tu as entendu, mot pour mot, rien de plus.

Elle a un sourire qui décrit l'inverse de ce qu'elle déclame. J'en étais sûre. Ça ne peut que m'attirer des ennuis, une liaison avec mon patron ; et pire si jamais ça venait à se savoir, ce que nous avons fait. Annabelle, puisque c'est elle qui vient de m'apostropher de la sorte, est déjà retournée vers ses amies. Je devrais dire « nos » ; jusque-là, elles nous sont communes. J'enrage de ne pas savoir quoi faire, et quand je reviens vers la table, il est aussi revenu. C'est bizarre, ce type en costume entouré d'une nuée de drôlesses qui pépient en sirotant un bon champagne. Mon amie se lance dans une discussion animée avec Gilles, et moi j'en profite pour filer à l'anglaise. Les bulles ne passent pas.

J'ai repris mon sac, mes affaires sur mon bureau et je me dirige vers le bistrot de Francis. Au moins l'amertume d'une bière s'accommodera-telle de celle que me laisse la conversation entre Annabelle et moi.

— Alors, Sylvie ? Tu n'es pas à la fiesta organisée par ton patron ? Pas invitée, ou tu t'es exclue toute seule ?

— La fiesta ? Comment tu sais cela, toi ?

— Nous avons le même détaillant pour la boisson, et apparemment Gallois a acheté beaucoup de champagne ; et pas de la merde, si j'ai compris. Comme tout a été livré à vos bureaux, je me dis qu'il fait la nouba avec ses filles. Tu n'aimes pas le champagne, ou c'est ton boss que tu n'aimes pas ?

— Bon, tu me sers une bibine ou je dois aller la boire chez moi ?

— Hé ! De mauvais poil, on dirait. Tu te souviens que j'attends toujours une réponse de ta part.

— Ma Kro ou je me tire dare-dare !

— Cool, ma belle ; je ne suis pas un ennemi, d'accord ?

Il a tapé le cul de la fiole de concentré de houblon sur le comptoir, et une mousse blanche s'en échappe de suite.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous dans le ventre en ce moment ? Pendant des mois j'ai tiré le diable par la queue, sans personne pour venir me tendre la main, et d'un coup vous voudriez tous me coller dans vos plumards !

— Allons, ne le prends pas mal, Sylvie ; je suis du genre jaloux, et le type de l'autre soir a été le déclencheur. Mais tu gardes le libre-arbitre de ta vie. Je ne veux que te dire « Je t'aime. » J'ai trop longtemps fermé ma gueule pour te regarder couler sans rien dire.

— Oui, ça va, excuse-moi ; je suis un peu à cran en ce moment. Et le champagne ne me réussit pas.

— Fait gaffe : la bibine n'est guère meilleure à la santé. Je te trouve changée, pour ne pas dire hargneuse, depuis que j'ai parlé avec toi. C'est ton bonheur que je souhaite, et quel qu'en soit le prix, je suis disposé à payer.

— C'est difficile à dire. Je ne sais pas ce que je veux ; d'une part parce que tu étais un ami de mon... de Nicolas, et puis parce que par un temps, tu tenais bon avec lui.

— Je t'ai déjà expliqué, alors ne pense pas à mal.

— Je crois que j'aurais trop l'impression de revivre des moments déjà passés. Ton image et celle de Nicolas sont indissociables dans ma caboche. Je le revois, lui, à travers toi, et ça me fout en l'air.

— Je ne serai jamais comme ça. Pas plus que je ne serai comme l'autre guignol !

— Qui c'est, l'autre guignol ? De qui tu parles ?

— Le type avec qui tu as...

— Quoi ? Mais ce ne sont pas tes oignons, ça, et je fais ce que je veux de mon cul. Tu ne vas pas me refaire une scène ; j'ai donné dans le genre, tu ne t'en souviens donc pas ? Et pour quel résultat ? Celui de le voir se tailler avec la première chienne de passage qui ôtait sa culotte plus vite que Lucky Luke ne tirait avec son pétard.

Alors tu me donnes de l'air et du temps, sinon je file rapidement d'ici sans espoir de retour.

De rage, il a jeté sa lavette dans l'évier. La tête baissée, il ne montre plus un signe de ce qu'il ressent. J'y suis sans doute allée trop fort, mais je m'en tape le coquillard. Qu'est-ce que c'est que ce gaillard qui veut diriger ma pauvre existence ? Et puis il y a Gilles, et je ne sais plus trop où j'en suis.

— Salut, la compagnie !

— Ah, salut Annabelle. Tu viens retrouver Sylvie ? Parle-lui avant qu'elle ne plonge dans l'alcool.

— Quoi ? Elle picole aussi ? Alors le sexe et le tord-boyau, tout lui est bon ? Non, je rigole, sinon elle va me faire la gueule pendant six mois.

— Alors, « Eon » ? Tu as réussi à trouver qui avait mis le Gallois dans son pieu ?

— Ben, si ce n'est pas toi, ça ne peut-être que moi.

Elle a dit cette phrase avec un sourire candide. Je suis plantée devant ma mousse, à attendre ses foudres. Mais rien de tel n'arrive.

— Oh, c'est un malin, le père Gallois ; il n'a rien voulu cracher. Un jour ou l'autre nous saurons bien, mais non ! J'ai une autre nouvelle : la prime. Si tu savais le montant... Ah, l'enfoiré ! Il s'en serait mis plein les fouilles sans celle qui...

— C'est si gros que cela ?

— Ben oui. Tu sais, j'ai couru vers toi dès que j'ai su, comme on avait toutes les deux imaginé un jour de se lancer, de monter notre propre business... je me suis dit que c'était l'occasion tant attendue.

— ...

— Je crois que c'est jouable si tu marches avec moi.

— Et grâce à son argent, on va le mettre dans la merde ? Il nous offre une autre vie, et on lui plante un poignard dans le dos ? Tu y penses à cela ?

— Hein ? Mais tu prends la défense de ce con qui nous a cassé les pieds pendant des années ? Tu ne vois donc pas que c'est la chance de notre vie ? À moins que... J'ai raison : c'était, c'est toi, celle qui... Non, j'y crois pas. Tu ne peux pas avoir fait ça.

— Fait quoi ? Elle a fait quoi encore, Sylvie ?

— Lâche-nous, Francis, c'est une histoire de gonzesses, ça. Ne t'en mêle pas, tu veux ?

— Je suis amoureux d'elle, alors si ça te défrise, je te vire. Je fais ce que je veux chez moi, Annabelle. D'accord ?

— Ah bon ! C'est donc de Francis que tu t'es... ouf ! Un moment, j'ai vraiment cru que notre Gilou t'avait mis les pattes dessus. Je respire mieux et comprends pourquoi tu as l'air si... absente depuis quelques jours.

— Laisse-nous, Francis, tu veux ?

— Bien, Sylvie. Mais si elle t'ennuie, tu me le dis et je la flanque à la porte.

— Ça va aller ; ne t'inquiète pas pour moi.

— Tu ne veux pas me dire ce qui t'arrive, ma belle ? Je ne suis que ton amie, mais bon, si tu as besoin d'une épaule un peu moins rude que celle de ce... cabaretier de Francis, tu sais que tu peux tout me dire.

— Oui, oui... Allons, raccompagne-moi chez moi.

Blême, il nous a suivies des yeux alors que nous remontions la rue vers mon palace. J'imagine qu'elle veut savoir, qu'elle va me soumettre à la question, mais je n'avais aucunement besoin que Francis se sente trahi. Les mecs sont si susceptibles trop souvent... J'éloigne donc Annabelle de celui qui me tourne autour ; et pourtant, son intervention a fait diversion. Mais je la sais fine mouche, et tôt ou tard elle va revenir sur le sujet, à l'instar des guêpes attirées par le sucre. Elle se déhanche d'une manière qui prête à sourire.

C'est seulement maintenant que je remarque les escarpins qu'elle porte. Les aiguilles sont si hautes qu'elles pourraient servir d'alène

à un cordonnier. Ces échasses ne lui permettent pas de faire de grandes enjambées, et comme sa jupe portefeuille est serrée quelques centimètres au-dessus de ses genoux, c'est un vrai spectacle que de la voir déambuler. De plus, son fessier légèrement plus large que la normale donne une allure de canard à la belle. Sinon, c'est une femme curieuse mais très enjouée. Elle a natté sa chevelure, et les deux tresses sont enroulées en chignon au-dessus de sa caboche, ce qui lui fait une sorte de casque d'un roux flamboyant.

Le poème vivant qui se déplace à mes côtés n'a jamais caché à personne ses penchants naturels vers les personnes de son sexe. Elle se dit lesbienne au dernier degré et le revendique haut et fort. Mais contrairement à ce que l'on pourrait penser, les hommes sont toujours attirés par ce popotin avantageux qu'elle tord lors de toutes ses sorties. Les quelques cent mètres qui nous séparent de mon « chez-moi » ne font pas exception à la règle : les rares types que nous croisons se retournent tous sur son derrière hors norme. Un véritable aimant à mecs, le cul d'Annabelle ! Il me tarde d'être dans mon appartement.

— Alors, tu fricote avec Francis... Chouette, on va pouvoir venir boire des coups avec toi ! C'est un type sympa ?

— Je ne fricote avec personne ; ne va pas encore raconter n'importe quoi ! Les rumeurs vont si vite en ce moment...

— Pas moyen de faire cracher sa *Valda* au Gilou. Mais c'est une sacrée... celle qui a réussi à nous obtenir et une prime, et une augmentation. Je l'embrasserais volontiers, celle-là, et peut-être pas que sur les joues.

— L'esprit toujours pratique, je vois, Annabelle !

— Tu me connais mieux que personne, Sylvie. J'ai toujours pensé qu'entre nous une porte restait ouverte. Je ne sais pas pourquoi, mais tu es et tu seras toujours mon type de femme. C'est une maîtresse comme toi que j'aurais aimée, mais surtout que j'ai cherchée tout au long de mon existence. Être homo n'est pas une

maladie ; c'est dans mes gènes, et je fais avec cela depuis que je suis en âge d'aimer.

— Eh ben, en voilà une déclaration !

— Oui, je crois que depuis que tu es arrivée dans notre boîte, je suis tombée amoureuse de toi. Oh, je n'ai rien fait, ni montré quoi que ce soit. Tu sortais d'un divorce et tu étais si imprégnée de l'odeur des hommes... Mais quelque part je crois que je me suis surprise à espérer.

— Attends, Annabelle ; là, tout me flanque la trouille. Tu es bien en train de me dire que...

— Oui : je t'aime depuis si longtemps... Je suis amoureuse de toi, vivant sans doute pour toujours dans l'ombre de cet amour qui restera à sens unique.

— C'est fou, ça...

— Peut-être, mais rien ici-bas ne se commande, vois-tu. Je sais aussi que les hommes seront toujours ta raison d'être. Qu'il s'appelle Gallois, Francis ou un autre prénom, c'est toujours vers un mec que toi tu iras. J'en suis certaine, mais ne pas t'avouer que tu es la femme de ma vie pourrait me faire passer à côté d'un vrai bonheur. Même si la chance est minime.

— Je n'y comprends plus rien du tout. Tu... enfin, je ne suis pas attirée par les autres femmes.

— Tu veux seulement dire que tu n'as jamais rien fait avec une de tes semblables. Moi, je peux confesser sans risque de mentir qu'aucun type ne m'a jamais touchée, ni même embrassée. Jamais je n'ai rêvé d'une bite : je trouve ça laid et inutile.

— Mais... ce n'est pas possible ! Qu'est ce qu'il se passe donc ? Tu t'entends parler ? C'est une farce, allons, avoue que tu te moques de moi !

— Pas du tout. Je suis née avec d'autres hormones, avec un cerveau différent qui fait de moi ce que tous appellent « une gouine ».

Soudain, une sorte de fureur s'empare de moi et mon sang se met à bouillir. Qu'est-ce qu'ils ont tous à venir me raconter

depuis quelques jours qu'ils sont amoureux de moi ? Quelque chose aurait-il changé en moi ? Combien vont défiler dans ma petite vie bien rangée pour venir me dire des salades de cet acabit ? Le long désert affectif que je viens de traverser ne peut en aucun cas se remplir de toutes les amours miséreuses de ce monde dans lequel je vis. Francis, Gilles, Annabelle... Qui d'autre après eux va venir frapper à ma porte avec une bouche en cul de poule pour se mettre à genoux et me jurer un amour éternel ? J'en suis malade ; elle est pathétique mais tellement sincère que j'en ai mal pour elle.

— Écoute, Annabelle ; tu es mon amie, ma collègue, et je ne veux pas te faire de peine. Je ne suis amoureuse de personne. Pas plus de Francis que du patron et, excuse ma rudesse, mais sûrement pas non plus d'une autre femme.

— Je ne te demande pas de l'être. Je veux seulement que tu saches que pour moi... la femme idéale te ressemble. Et rassure-toi, je ne vais pas te sauter dessus ou te violer.

— Il ne manquerait plus que ça, que tu sois méchante en plus... que tu mordes peut-être !

Ma boutade vient de la faire rire. Mais je lis une détresse insoupçonnée qui déborde de ses prunelles d'un vert émeraude. Ses attentes sont déçues, mais je ne suis pas et ne pourrai jamais devenir une femme à femmes. Mais je n'en sais rien ; je n'ai jamais vraiment réfléchi à la question. Pour moi, jusqu'à cet instant ça coulait de source. Ma collègue me pose carrément un problème. Comment faire pour l'éconduire poliment, sans la vexer ? Elle me regarde depuis quelques minutes, avec comme des paillettes d'or dans ses mirettes embuées. Pour un peu, j'aurais envie... de la serrer contre moi, de la choyer.

Assise sur le fauteuil, sa poitrine monte et descend. Elle semble avoir un mal de chien à retenir ce foutu sanglot qui lui monte à la gorge. Et c'est moi qui craque, c'est moi qui me trouve idiote.

— Oh, Annabelle, ne pleure pas. Tu mérites mieux que moi. Tu vas trouver cet amour qui te convient ; il est là, tapi dans l'ombre, mais tu vas le rencontrer, j'en suis certaine.

— Mais... je ne le cherche pas puisque je sais où il se trouve. Tu es celle que j'aime. Ce n'est pas pour cela que je vais te harceler ou en faire toute une histoire. J'ai vécu quarante ans sans toi et cinq très proche de la plus belle femme du monde à mes yeux. Je continuerai à le faire, mais au moins tu sauras, toi, que j'existe. Et pas seulement comme collègue.

Je ne bouge pas quand elle s'empare de ma main, qu'elle en caresse le dos avec une infinie douceur. Elle lisse mes doigts un à un et je suis là, béatement muette. Elle avance ses lèvres vers les miennes. Pas de réaction de ma part alors que ses lippes cherchent ma bouche. Et le baiser qu'elle me donne est bien aussi doux que ceux des deux mecs qui m'ont embrassée les jours précédents. Elle me pousse sur le canapé sans que je fasse un mouvement pour me dégager. Je sais bien que je ne devrais pas lui donner de faux espoirs, que d'une seule parole je peux arrêter tout ceci. Mais alors pourquoi est-ce que je la boucle obstinément ?

Elle s'est agenouillée devant le lit de fortune sur lequel elle m'a allongée. Ses petites menottes vont de mes orteils à mes chevilles, puis elle se tourne vers ma face, et d'un index tendre elle suit les contours de mon visage, partant de la racine de mes cheveux. Le doigt trace une ligne qui longe mon front, court sur le faîte de mon nez, en découvre le dessous pour ensuite franchir la couture de mes lèvres et finir son périple sur la pointe de mon menton. Elle ne dit rien, se contente de respirer fort, et son souffle s'éclate sur mon cou en un alizé torride. Cette caresse, ce massage sibyllin me donnent de véritables frissons, m'hypnotisent un peu aussi, et je suis amorphe, sans signe apparent de refus.

Cette main à l'index tendu file de mon visage au premier bouton de mon chemisier. Elle est toujours les yeux plongés dans les miens et je ne sais pas si je dois interrompre sa caresse ou si,

finalement, je l'aime. Lentement, comme de peur de m'effaroucher, elle entreprend d'ouvrir ce qui l'attire. Quand elle a tout ouvert, mon soutien-gorge est là, comme une injure à mes seins. Sans le détacher, elle le soulève délicieusement et sa bouche coule sur les fraises qu'elle titille. De son autre main, elle a simplement remonté ma jupe en la passant dessous. Elle relève la tête et murmure des mots que je n'aurais jamais crus possibles :

— Laisse-moi au moins une fois dans ta vie te montrer que nous les femmes, nous savons aimer aussi bien que les hommes. C'est juste... différent.

Je ne maîtrise rien. Elle seule sait où elle va. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle connaît les chemins de ce corps si pareil au sien. Quand elle me fait comprendre que je dois soulever mes fesses, c'est sans hésitation que je le fais. Ma jupe me quitte pour être rejointe quelques secondes plus tard sur la moquette par mon chemisier. Culotte et cache-nénés sont aussi de sortie rapidement. Par des gestes doux, elle me fait me tourner sur le ventre. Une folle sarabande s'ensuit, qui fait danser sur ma peau nue la paume de ses paluches délicates. Je maudis pourtant cette chair qui me trahit.

Elle me masse avec une infinie patience, revenant sur les endroits qui me font sursauter. Ce petit jeu persiste un long moment. Je me sens bien, complètement détendue, comme détachée de tout ce qui m'entoure. Je dois aussi reconnaître qu'au fond de moi, l'envie de sexe refait surface gentiment. Sous ses doigts experts, elle me diffuse un bien-être qui me fait ronronner. À plusieurs reprises, elle s'est arrêtée au bas de mon dos, ignorant toute la partie qui va de celui-ci à la jointure de mes jambes. Maintenant elle s'attelle à mes pieds. Et c'est bon. Encore un mouvement de son buste et elle extirpe d'une main sans de l'autre quitter sa friction une fiole de son sac. Ce qui coule sur ma cuisse sent bon.

Les battoirs de la donzelle ont repris leur travail, inlassables, doucereux, avec cette nouvelle sensation de fraîcheur engendrée

par l'huile essentielle qui lubrifie mon épiderme. Sur mes jambes, dix doigts se resserrent, se lovent, se recroquevillent dans un ballet absolument magique. Tout mon être s'ouvre à ce moment de rêve. Pour rien au monde je ne voudrais interrompre la fête qu'Annabelle prépare. Encore quelques centimètres et... mais non : comme tout à l'heure, elle oublie cette frange de moi qui relie les reins aux membres inférieurs. Le flacon odorant laisse à nouveau échapper un peu de sa substance plus haut que la naissance de mes fesses.

Apaisée et languissante, je voudrais que ça ne s'arrête jamais. C'est énervant, enivrant, merveilleux, et je conçois que seule une femme puisse faire autant de bien juste en caressant quelqu'un. Et après de multiples atermoiements, les deux paumes sont finalement sur l'unique endroit qu'elles n'ont pas encore visité. Ce sont d'abord de simples frôlements qui glissent sur mes deux demi-globes bien en vue. Et en remontant, les deux pouces de ses mimines entrouvrent précautionneusement le sillon. Et chaque passage devient une attente insupportable. Les doigts s'enfoncent davantage dans les profondeurs d'une raie qui me laissent frémissante.

Les voyages sont nombreux, de plus en plus poussés également. Et quand enfin les mains rencontrent l'ourlet couvert d'un duvet soyeux, c'est une délivrance. Tous mes sens en alerte sont en mouvement depuis trop longtemps. Lorsque je m'attends à ce que l'incursion prévue mette fin à mon tourment, Annabelle me tape sur une fesse avec un grand rire.

— Allez, la miss ! On oublie le côté pile pour s'occuper du côté face ? Tourne-toi, tu veux.

Son visage est lumineux. Elle doit aimer ce qu'elle fait, c'est certain. Et me voici sur le dos, détendue et calme, prête à subir de nouveaux sévices aussi raffinés. Les mains se remettent en action, mais cette fois je suis les circonvolutions de ces pattes qui m'auscultent sous toutes les coutures. Elle me jette de fréquents coups d'œil et son sourire en dit long sur ce qu'elle vit. C'est déroutant de

sentir que chaque repli est l'objet de ses manipulations avisées. Et le manège qui se renouvelle m'apporte les mêmes sensations. Mais cette fois, elle a en lieu et place des fesses mon pubis surmonté d'une toison désordonnée. Ses doigts un instant cessent de défriser ma peau pour étirer ces cheveux fins et frisottés. Elle rompt notre silence :

— Tu n'as jamais pensé à... domestiquer tout ça ?

— Domestiquer ? Comment ça ?

— Tu veux que je te montre ? Tu as de la cire, des ciseaux, un rasoir ? Enfin, ce qu'il faut pour te faire belle ?

— Ben, dans la salle de bain.

— C'est par là ?

— Oui.

Elle s'est prestement relevée, et sans nervosité se rend là où elle pense trouver ce qu'elle veut. Je l'entends bricoler dans les tiroirs, et puis comme un cri de victoire :

— Ah ! Ça y est, j'ai trouvé ce qu'il me faut. Je peux prendre aussi une serviette et un gant de toilette ?

Elle revient sans avoir obtenu de réponse de ma part. En avait-elle vraiment besoin ? Pas si sûr. Elle a tout un tas de choses dans les mains. Sa position agenouillée reprise, elle commence par mouiller à l'aide du gant le triangle qu'elle veut ciseler. Et amusée, je regarde cette femme qui officie sur mon corps. Une noix de savon vient ensuite mousser et blanchir ces poils pubiens que je ne saurais cacher. Le rasoir après cette cérémonie vient lui aussi participer à la fête et tranche dans le vif. Les résidus collés entre eux finissent tous essuyés sur un coin de la serviette éponge. La barbière poursuit son œuvre. Elle me tapote les cuisses pour me les faire ouvrir davantage, et la toison s'envole. Le résultat est saisissant, je l'avoue.

Mon bas-ventre est aussi glabre que le derrière d'un nouveau-né. Je conçois facilement que c'est bien à une renaissance qu'elle vient de m'obliger. La paume d'une main féminine se promène sur

cet espace nu et s'attarde plus que de raison sur le début de cette faille que masquait le buisson. Des doigts bienveillants tracent la route sur le pourtour des lèvres découvertes, et en remontant les écartent l'une de l'autre. Arrivé au sommet de cet ourlet maintenant décousu, un doigt se met en devoir d'en trouver le phare. Quand il y parvient, qu'il en découvre le bouton, c'est mon corps tout entier qui se fait allumer.

Je tressaille à cette découverte de mon clitoris. Je vois la main revenir vers ma bouche et se promener dessus comme pour me demander d'ouvrir les mâchoires. Je le fais, et cet index s'enfonce de toute sa longueur dans mon palais. C'est instinctif, je lèche ce pernicieux pistil. Je crois que c'est justement ce qu'elle veut. Et le visiteur refait le chemin inverse, chargé cette fois de ma bave. Il retourne sur le chapeau rouge de cette excroissance sensible et se met à danser en rond sur le casque en érection. Mon bassin ne sait plus à quel saint se vouer. Je me tortille sous cette présence qui agace pour mieux me faire vibrer.

C'est si violent que j'ai saisi le poignet de la belle. Je plaque plus encore cette main qui tripote ma chatte désormais en feu. Et les deux ennemis jurés qui sommeillaient sous mon crâne reprennent leur épique tournoi. Le bien, le mal se battent au fond d'un cerveau ivre d'envie et de caresses. Tout est sens dessus-dessous en moi, et depuis quelques jours, chaque personne qui m'approche devient un amant potentiel alors que pourtant je voudrais rester réservée. Mais la chair prend le pas sur la raison, et mon corps est une vraie pile électrique. Les doigts qui sont en moi depuis quelques secondes me font crier, mais pas vraiment de douleur.

Elle sait y faire, je dois bien l'admettre. Surtout que maintenant sa langue vient de remplacer son index sur le cabochon qui me transporte de frissons. Rien ne peut plus me faire plaisir que cette chose humide qui s'enroule sur ce pic très sensible, et mes reins se mettent en mesure avec le tempo qu'elle insuffle à mon

clitoris. De caresse en caresse, de léchouille en léchouille, j'en arrive à oublier jusqu'à mon nom. Qu'elle soit de mon sexe n'offre plus qu'une importance relative pour une morale dont je me fiche éperdument. Elle me fait du bien, et je désire seulement qu'elle aille jusqu'au terme de cette guerre des sens qu'elle a déclarée.

C'est tellement érotique et enivrant que je n'ai pas vu quand elle s'est mise à l'aise. Je ne le sais que lorsqu'elle s'allonge sur moi pour frotter son ventre au mien. Et celui-ci est aussi déplumé que l'est désormais mon minou. Elle entrouvre mes cuisses pour y loger une des siennes et elle reprend des déhanchements qui forcent nos deux sexes à se coller l'un à l'autre. Merde ! C'est... encore meilleur que ce que je croyais ou attendais. Mes cris ne sont plus que des gémissements de plaisir, et j'ai sa bouche qui ventouse mes lèvres. Elle souffle et me baise autant la bouche que la chatte. Je ne trouve plus les mots pour dire ce que je ressens, mais c'est... divin.

Sur la moquette, nous sommes serrées, joue contre joue. La partie de cul a pris fin depuis quelques minutes déjà. Annabelle a fourragé dans son sac, y a dégotté un paquet de clopes et me le tend.

— Tu en veux une ?

— Non, je ne fume pas.

— Moi non plus. Sauf une, après l'amour. Il y a six mois que j'ai acheté celles-ci. Alors compte, vois par toi-même...

Surprise, je saisis l'étui où les cylindres de papier et de tabac sont alignés, sagement rangés. Il n'en manque que deux. Elle sourit aux anges, soufflant de jolis ronds de fumée parfaitement réussis.

— Alors tu vois : tu n'es pas la seule à galérer pour satisfaire des besoins... parfois urgents. J'ai bien du mal à trouver des amantes.

— Ah...

— Ben oui, ma vieille ! Ce n'est pas parce qu'on est amoureuse de Pierre, Paul ou Jacques, ou plutôt Sylvie ou Marie que l'on n'a pas de temps en temps des montées d'adrénaline.

Je suis stupéfaite à plus d'un titre. Le premier, c'est la délicatesse et la douceur dont elle a fait preuve pour... m'emmener là où elle le voulait. Le second, c'est que je viens de vérifier le proverbe qui dit « Ne jamais dire jamais. » Et pour finir, j'ai été comblée par les manœuvres amoureuses de cette femme qui revendique sans crainte son droit à la différence. Annabelle n'a pas cherché à ce que je lui rende la pareille ; non, elle s'est contentée de prendre son plaisir en m'en donnant. Bien des mecs auraient donc de sérieuses leçons à tirer de cette façon de voir. Je suis repue et alanguie, collée à son flanc. Je ne lui ai prodigué aucune caresse, ne lui a rien donné d'autre que mon corps pour jouer, et pourtant elle ne réclame rien.

Quand sa cigarette commence à avoir une cendre longue comme mon petit doigt, elle se lève et va la flanquer dans les toilettes.

— Bon, rangeons notre mort en barre ! Je ne sais pas quand elle reviendra sur le tapis, mais au rythme où je les consume je ne risque guère de mourir d'un cancer du fumeur...

Elle rit de sa blague, et pour ne pas être en reste je l'accompagne volontiers. Elle veut ensuite prendre une douche mais refuse que j'y participe.

— Tu pourrais y prendre goût et tu ne te laverais plus sans moi... tu piges le tableau ?

— Mais non !

— Tu sais, Sylvie, je ne suis dupe de rien. Je ne sais pas ce que tu trafiques avec Gallois ou avec Francis ; je ne sais pas non plus si ça faisait longtemps que tu ne t'étais pas envoyée en l'air, mais je suis certaine que tu ne seras jamais une femme qui aime les femmes. Tu pourrais à la limite les tolérer, être plus ou moins « bi », mais une queue de mâle te manquera toujours. Alors je te conseille d'en trouver une bien à toi. Ne papillonne pas sur l'une ou l'autre ici ou là : c'est galère, et pas du tout bon pour la santé.

— En tout cas, tu m'as surprise pour de bon. Je n'aurais jamais cru que ce serait... ainsi.

— En bien ou en mal ?

— Mais... comment ne l'as-tu pas senti ? C'était, juste... trop bien !

— Merci ! Et à ta disposition quand tu le voudras ; je suis toujours amoureuse. Mais je n'ai aucune chance face à ces bourrins porteurs de couilles qui te tournent autour. Il me manquera toujours les quinze ou vingt centimètres qui font la différence entre une nana et un mec. Bon, je file. Allez, ma belle, tu peux m'appeler quand tu le désires : je serai toujours prête à accourir à ta moindre sollicitation. Et tu ne veux toujours pas me raconter ?

— Raconter quoi, Annabelle ?

— Comment tu as fait avec Gilou.

— Idiote, va ! Allez ouste, file que je me couche maintenant.

⋆

Le popotin d'enfer de mon amie à peine parti que je suis dans mon lit sans remords ni regret. Une fin de nuit sans rêve, un sommeil réparateur pour les deux elfes, le blanc et le noir de cette partie d'échecs qui se joue parfois dans mon caberlot. Mais c'est une sirène qui s'invite, qui persiste, vrillant mes tympans. Engourdie, flemmarde, sans envie d'ouvrir les stores de ces yeux qui sont creux, je triche et me pelotonne sous l'oreiller placé en boule sur mes oreilles. Pourtant rien n'y fait. Le bruit strident persiste et devient enragé.

— Oh ! Voilà, voilà, j'arrive. Ce n'est pas des heures pour déranger les gens.

La lourde s'ouvre sur le gaillard, patron du bar. Francis est là, et sans gêne entre dans la pièce. Il regarde partout et va s'asseoir sur le canapé.

— Tu n'ouvres jamais les fenêtres chez toi ? Ça pue le cadavre là-dedans.

— C'est pour me dire des conneries pareilles que tu me réveilles aux aurores ? Tu n'es pas bien, toi !

— Mais, il est quinze heures ; alors tes aurores sont sûrement boréales... faites de lueurs vertes ou rouges. Qu'est-ce que vous avez foutu ? Ça renifle carrément le cul chez toi, je ne rigole pas.

— Ça va ! Je fais ce que je veux ici. Bon, qu'est-ce que tu veux ? Ouvre la fenêtre derrière toi si tu trouves que ça pue tant que ça.

— J'avais envie de te voir, et puis... tu me dois une réponse.

— Mais je dois... pas mal de choses à tout le monde depuis quelque temps. Si je savais quoi... Je me fais un caoua et on discute après.

— Parfait, ma belle. Annabelle est partie tard hier soir ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu es jaloux d'une autre femme ? Peut-être que c'est elle qui a raison, après tout : les hommes et les femmes sont si différents, et pas faits pour vivre ensemble. T'en veux un ?

— Quoi ? Je veux quoi ?

— Ben... un café. C'est bien ce que je te demande : tu veux un café ?

— Oui, oui, excuse-moi, j'étais ailleurs.

— Ouais, dans la lune. Enfin, une lune, mais laquelle ? La mienne ou celle d'Annabelle ? Si c'est la sienne, autant te prévenir de suite que l'alunissage est impossible : elle est totalement réfractaire à la queue de mâle.

Il rigole, mais il n'en demeure pas moins perplexe.

— Je me suis toujours douté qu'elle n'était pas franche du collier, ta copine. Alors elle est « broute-minou » ? Et elle a réussi à te convertir ?

— Mais je t'en pose des questions idiotes, moi ? Surtout au saut du lit ! Est-ce que je me préoccupe de tes mœurs, moi ?

— Si tu veux dire par là que je pourrais être pédé, tu peux être certaine que jamais...

— Arrête avec tes jamais ! On n'est jamais sûr de rien.

— Ben si ! C'est sûr, ça.

— Pff ! Et si le deal pour m'avoir c'était que tu couches avec un autre ? Tu ne le ferais pas ?

— Tu n'es pas sérieuse, là ?

Il a des télescopes dans les orbites, des zooms qui me fixent avec insistance. Pourquoi est-ce que j'ai eu cette réplique crétine ? Francis se demande si c'est du lard ou du cochon. Il se tait mais ne me lâche plus du regard. Serait-ce la partie de ma phrase « pour m'avoir » qui le perturbe à ce point ? À moins que l'idée de... faire avec un autre pour que je sois sienne fasse son petit bonhomme de chemin dans son esprit. Il est vraiment scotché.

— Tu vois que ce n'est pas si simple, mon petit gars !

— Je suis capable de bien des choses pour toi, mais... celle-là, je n'aurais jamais cru que tu puisses la demander.

— Eh bien, c'est l'une pour lune. Et on n'est pas forcément homosexuel en jouant avec une personne de son sexe. Mais vous, les types, en faites tout un micmac. Et je crois que je touche le nœud du problème ; nous sommes tellement éloignés les uns des autres, mon pauvre Francis...

— Pas tellement, finalement.

— Oh, que si ! Si je t'avouais que j'ai déjà fait l'amour avec deux hommes en même temps, qu'en penserais-tu ?

— Qu'ils avaient bon goût.

— Au-delà de ta plaisanterie, qu'en dirais-tu ?

Il hausse les épaules et baisse enfin les quinquets. Le diable vient de décocher une flèche empoisonnée, et elle a fait mouche. Un voile couvre son visage, un masque qui tombe sur ses traits pourtant bien dessinés. Il n'est pas mal du tout et doit plaire aux femmes.

— Écoute, Sylvie, pour que tu sois « ma » Sylvie, je suis prêt à tout, et même à ce que tu réclames, même si c'est contre nature pour moi.

— Je n'ai rien demandé : j'ai seulement posé une question, et je vois qu'elle t'a déstabilisé. Et puis rassure toi, le libertinage

n'est pas une tare ; c'est juste un jeu entre des adultes qui sont consentants et se respectent sans doute plus que bien d'autres.

— Ce genre de jeu aussi, je voudrais bien le partager en ta compagnie...

— On verra, on n'est pas pressés, et je n'ai pas vraiment réfléchi à ta question. Ah oui, tu ne parles pas en mal de ma copine Annabelle parce qu'il t'en coûterait, je te l'assure.

— Les cancans, les ragots ne sont pas ma tasse de thé. Pour qui me prends- tu ?

— Jusque-là, pour un type bien. Veille à ce que ça ne change pas. Allez, file ! Tes clients vont faire la queue devant ton estaminet...

Je n'y crois pas. Ma vie bascule dans le ridicule. Ils vont tous venir me prendre la tête avec le mot que tous galvaudent sans jamais vraiment en connaître la réelle signification : l'amour. Des « Je t'aime » à la pelle, par fournées entières qui m'assaillent... Trop d'amour va finir par tuer l'amour. Je ne veux plus rien entendre. Je me suis recouchée, et la fin de ce samedi après-midi se doit d'être calme. Pour ce faire, la sonnette débranchée, mon téléphone éteint, je me veux sur une île déserte. De toute manière j'ai eu ma dose de sexe pour le moment. Et je tente désespérément de replonger dans le néant du sommeil. Mais personne ne fait comme il veut.

Comment peut-il s'imaginer que j'aime sur commande ? Baiser, c'est autre chose, et je commence à comprendre que je suis capable du meilleur comme du pire. L'âme d'une pute ? Pourquoi pas ? C'est si facile de basculer dans l'abject... En sortir ensuite doit s'avérer moins aisé. Je me tourne et me retourne sur ma couche ; Francis a définitivement réveillé mes fantômes. Pas sûr que notre « mini-Gabriel » sorte vainqueur de cette lutte qui se dispute dans mon crâne. Je fais contre mauvaise fortune bon cœur, et ma douche me retrouve plus tôt que prévu. Mais que vais-je faire de cette soirée qui s'annonce ? Aller au restaurant, rappeler Annabelle ?

Sûrement pas ! Même si j'aimerais sortir en sa compagnie, je ne veux pas qu'elle imagine que je suis... à elle.

Me rendre au bar de celui que j'ai éjecté rapidement ? Pas question non plus, pour les mêmes raisons que celles invoquées pour Annabelle. Resterait bien... Gilles. Mais là, c'est moi qui n'ose pas. Il sait des coins sympathiques, et puis je ferais bien d'autres folies de mon corps, juste pour retrouver le goût d'une queue. C'est du reste la seule chose qui manque à la miss avec qui j'ai passé une partie de ma courte nuit. Une autre idée me vient : et si j'allais seule à cet établissement où il m'a emmenée ? Je cours quel risque ? Celui sans doute d'avoir une meute à mes trousses à l'intérieur ! Oui, la perspective de ne pouvoir échapper à tous m'inquiète tout de même.

Tant pis ; un restaurant et un cinéma, alors ? Oui, mais en solo ça n'offre qu'un intérêt relatif. Dire que durant des mois je ne suis jamais soucié de ce genre de détail : c'est à cela que je mesure le désert affectif de ma pauvre petite vie. Tant pis, j'irai me balader dans les rues au hasard. Ou me promener en voiture et marcher ; tiens : ça, c'est un truc génial à faire ! Allez, ma vieille, il est temps de te bouger les fesses. Il me faut encore trouver de quoi me saper pour n'être ni trop camouflée, mais pas non plus offerte à la concupiscence des mecs.

⋆

Le lac et ses sapins qui se reflètent dans ses eaux d'un bleu dépendant du ciel, c'est comme une carte postale. Au dos de ce décor idyllique j'aimerais déposer un baiser en rouge à lèvres. Une brise des plus légères souffle sur la nappe frémissante, mais aussi un peu sur mes années de galère. Les pensées qui se bousculent au front de ce portillon d'os et de chair sont plus optimistes que jamais. Je n'ai donc plus que l'embarras du choix. De Francis à Gilles en passant par Annabelle, pourquoi serais-je obligée de choisir ? Et si je les gardais tous les trois, si je les voyais à tour de rôle, c'est une

possibilité à envisager ; et elle ne serait pas pour me déplaire. Mais pour l'heure, je ne veux voir aucun des trois. Non, je suis là pour me vider la tête et oublier un peu ce dilemme curieux. Le tour de cette eau magnifique s'y prête à merveille.

Tout au long des premiers hectomètres, je rencontre un nombre impressionnant de promeneurs ; c'est si fréquenté que je dois changer légèrement mon itinéraire. Alors je bifurque au détour d'un sentier qui me paraît grimper vers cette montagne seulement boisée de majestueux sapins. Bien sûr, par endroits la pente se fait plus raide, la montée plus rude, mais bon, j'arrive à m'en sortir et je prends des chemins de plus en plus petits, perdus dans une végétation que je n'aurais jamais imaginée aussi dense, vue du fond de la vallée. Ma sente minuscule suit un torrent, et de loin en loin j'aperçois dans les eaux vives une robe tachetée qui à mon approche se réfugie sous une pierre. Là-haut, Ra cogne fort et je suis en sueur. L'eau attire bien entendu quelques bestioles déplaisantes, et nombre de moustiques se fichent pas mal de ma peau sensible. Ce qui les intéresse, c'est ce sang qui sous elle circule, et je dois les chasser régulièrement.

Je fatigue de plus en plus, et c'est assise sous un arbre énorme que je vois au-dessus de moi les prémices peu encourageantes d'un nuage annonciateur d'un de ces orages que l'été nous réserve. Que faire ? Filer en courant vers la vallée ? Mais je ne veux en aucun cas me casser une jambe ou je ne sais quoi d'autre. Alors je me dis qu'en insistant un peu, la pluie changera de versant ou ne tombera tout simplement pas. Je m'obstine donc à grimper vers un sommet dont je ne sais rien. Bingo ! Les gouttes se mettent à dégouliner d'un plafond si bas que la nuit semble être là. Ces gouttes maintenant se transforment en déluge. Sur mon chemisier, c'est rapide, et l'eau me coule sur la peau, s'insinue entre la ceinture de mon short et ma culotte, puis tout est trempé.

Cette flotte me coupe le souffle. Je me réfugie sous un sapin de bonne taille, mais l'eau du ciel me poursuit en dégringolant des

branches ; et puis j'ai une sainte trouille des éclairs. Plus un poil de sec ! Enfin, façon de parler : ils n'ont toujours pas repoussé. Mes cheveux doivent me donner l'air d'avoir une serpillère sur la tête. Les craquements sinistres me glacent le sang, alors je me mets à courir en remontant la pente à la recherche d'un abri moins précaire. Mon maigre vêtement est collé à moi et me cisaille les cuisses là où les jambes en sortent. Quant à mon chemisier, il laisse entrapercevoir par transparence le soutien-gorge que j'ai passé.

Cette sortie s'annonce comme une parfaite réussite. J'ai un mal fou à respirer, haletante et angoissée par ce qui m'arrive sur le coin du nez. Et pour rire, histoire de parachever le tableau, le sentier sous l'avalanche et les trombes d'eau se transforme en un véritable ru qui dévale la pente. Ce ruisseau est d'une couleur jaune-brunâtre, et mes baskets sont remplies de cette boue crasseuse. Je manque à chaque enjambée de chuter, mais dans une trouée d'arbres je vois enfin un toit qui me ravit. Une maison en pleine nature ? Non, un simple chalet de chasseurs, un abri pour les jours d'automne où les adeptes de Saint Hubert se réunissent ; mais qu'importe, et je prie déjà le bon Dieu pour que la porte ne soit pas close.

Je pousse le lourd battant unique fait de planches de sapin et me voici dans un endroit moins exposé. Ouf ! C'est presque mieux, mais je suis ruinée de partout. Et c'est bien foutu, ce genre de petit havre de paix. Une espèce de chambrette dans laquelle je me faufile pour y retourner mes fringues qui sont bonnes à tordre. Mes godasses délacées sont difficiles à retirer, et quand enfin je quitte mon short, ma culotte glisse aussi avec lui. C'est au tour de mon chemisier qui bave également de partout. Ah, elle est jolie, la Sylvie des bois ! Cette balade vire au cauchemar. Mes frusques sont essorées du mieux possible et je les étends un peu pour que les résidus de pluie coulent le plus possible. Je suis donc entièrement dénudée en pleine forêt.

Loin de tout, je me résigne à attendre que l'orage se calme, et comme une sorte de bat-flanc est à mon entière disposition, je m'y attarde un peu. Il n'y a pas de matelas, seulement un mauvais sommier fait de planches alignées les unes aux autres. Et les éclairs, loin de quitter le coin, redoublent d'intensité. Il fait de plus en plus sombre et ça tape toujours aussi violemment. Mes paupières se ferment, et je finis par m'endormir. C'est un étrange ronronnement qui m'éveille en sursaut. Toujours aussi nue, mais un peu rafraîchie par mon somme impromptu, je tends l'oreille. Ce sont bien de voix que je perçois, des voix qui viennent... de la pièce d'à côté !

Ils sont au moins deux à rire dans l'autre pièce, et je suis certaine qu'un homme et une femme sont là, tout proches, pris eux aussi dans cette tourmente. Alors je tente dans la semi-obscurité de rassembler mes hardes pas très reluisantes. Je le fais bien évidemment le plus discrètement du monde : je n'ai aucune envie qu'ils me trouvent dans le plus simple appareil, à demi-endormie. Les premiers soupirs m'alertent sur le genre de jeu auquel les visiteurs se livrent. Par un interstice entre deux planches de la cloison, je comprends qu'un des deux a fait du feu. Les flammes s'élèvent dans une cheminée en pierre de taille. Un homme plutôt jeune embrasse une femme sans doute plus âgée de quelques années. Ce baiser n'a rien de chaste, et il a les pattes sous le tee-shirt qu'elle a passé. Pas besoin de dessin pour comprendre qu'il lui tripote les seins, et elle a rejeté sa tête en arrière avec un rire de gorge qui s'apparente à un gloussement de dinde.

Sans savoir que j'observe avec attention cette parade amoureuse, le gaillard a entrepris de dévêtir la dame. Elle ne fait aucune difficulté pour se laisser mettre à l'aise, et le type, dès qu'elle est nue, se met en devoir de faire de même. Il appuie ensuite sur les épaules de cette créature dont les traits ne sont pas très distincts. Lui reste debout alors qu'elle est en position de prière. Et le dieu qu'elle envisage d'honorer n'a rien du messie ! La bouche avale littéralement la queue que l'autre agite avec sa main devant

les lèvres gourmandes. À grand renfort de coups de reins le mec lime consciencieusement la femme. Les bruits de succion sont audibles jusque dans mon réduit. Pourtant elle manque de s'étouffer à plusieurs reprises alors que lui ne s'en préoccupe pas.

Il reste longtemps à la fourrager de la sorte tandis que la bave de la femelle qui taille la pipe coule vers le sol en longs filets transparents. Au bout de minutes qui me semblent interminables, il la fait se relever, et sur la table taillée dans la masse le garçon couche sa conquête ou compagne. Les jambes de celle-ci sont sur les épaules du monsieur qui fait une minette à la fille braillarde au possible. Elle n'a pas l'amour très sobre, et l'autre bien campé au centre de l'anatomie de la dame se pourlèche les babines de sa chatte. De mon poste, à demi de travers, je vois les couilles de l'homme et sa bite qui battent entre ses cuisses alors qu'il insiste et qu'elle braille comme une chienne en chaleur. Mais il se redresse d'un coup et se met debout, gardant la position entre les deux jambes, et sous mes yeux la queue disparaît en elle, aspirée par son vagin que j'imagine ruisselant.

C'est qu'ils me donneraient envie, ces deux loustics-là, à s'envoyer en l'air sans se préoccuper du reste du monde... J'admets qu'ils ont bien raison, mais mon ventre, lui, et surtout mon diablotin qui ressurgit de sa boîte me lancent des impulsions sans nom. J'ai une envie analogue à celle de cette femme qui brame de l'autre côté de la paroi si mince. Je dois pincer mes lèvres, me mordre pour ne pas faire écho à ses cris qui me parviennent de plus en plus saccadés. Lui souffle aussi, et je vois de temps à autre cette tringle raide qui apparaît et se cache au fond du ventre au rythme des coups qu'il donne avec son bassin. Et il se met à vociférer également des mots... des mots...

— Tiens, salope ! Ton mari ne t'en donnera jamais autant. Dis-moi que tu aimes quand je te baise, salope. Allez, ma pute, vas-y, dis-le-moi !

— Oh oui, j'aime ta grosse queue... Vas-y, bourre-moi ! Oui, c'est trop bon... Allez, n'arrête pas, crache-moi ton foutre dans la chatte !

— Attends, ma pute ; retourne-toi, je veux t'enfiler par derrière. Mets-toi debout, là, c'est bien ! Écarte tes fesses en te baissant un peu. Attends, tu es trop haut. Descends. Allons, descends que je t'encule ! Tu veux bien que je te prenne par le petit ? Dis-le-moi.

— Oui, reste bien dur et enfile-moi par le trou de derrière. Oui, c'est vrai que c'est bon... Je te veux, petit con ! Je veux que tu me baises comme tu l'entends. J'en veux pour mon argent ! Tu as bien compris ? Je ne te paierai que si tu me fais jouir.

— Ne t'inquiète pas, je vais t'en donner tellement que tu crieras grâce ! Ça, je peux te le jurer. Et pas question de te gicler mon foutre ni dans le cul ni dans ta chatte de vieille pute. Compris ?

— Tais-toi et baise-moi ! Mais vas-y plus fort !

Moi, je me sens à nouveau humide. Mais cette fois c'est de l'intérieur que vient la pluie qui rend terriblement suintante cette conque que mes mains serrent pour la calmer. Les deux autres sont toujours en chantier et la femme rue comme une diablesse, lui se contentant sans doute de gérer la montée de sa précieuse substance. Je jouis en silence, les dents serrées alors qu'eux n'ont même pas fini. Je voudrais qu'ils aillent plus vite, qu'ils en terminent au plus tôt, mais il se passe de longues minutes avant qu'enfin rassasiés, ils quittent avec encore une foule de bécots, le gîte où je me terre de peur d'être cataloguée comme une voyeuse.

La nuit est déjà bien tombée quand je rentre chez moi. Quelle épopée que cette sortie en montagne !

Le fruit défendu

Deux hommes et une femme en rivaux insoupçonnés, un trio dont chacun tire toujours un bout de la couverture à lui. La couverture... c'est moi, Sylvie, fille perdue et sans avenir, mais qui a d'un coup trop de prétendants ! Choix cornélien que celui auquel je suis soumise. J'ai par la force des choses revu Gilles. Il est aimable avec toutes ses employées et elles lui rendent ses sourires. Cette seule avancée lui plaît. Il a aussi changé de look et s'habille plus jeune, mais je ne suis pas certaine qu'il y gagne au change. Hormis Annabelle, aucune autre fille de notre boîte ne m'a interpellée, et c'est tant mieux. Il a une classe folle, mais rien à faire, la machinerie qui me fait aller de l'avant ne se met pas en route.

Francis, lui, est plus empressé : il veut tout, tout de suite, mais je n'ai rien à donner. Mon corps ? Oui, c'est peut-être une monnaie d'échange. Mais mon angelot au fond de ma tête gagne de temps en temps, et une piqûre de rappel m'oblige à me souvenir qu'il n'était pas loin de mon ex-mari et que son comportement n'a pas toujours été exemplaire. Lui voudrait faire l'amour avec moi, mais je m'y refuse obstinément. Pour l'instant, il a dû seulement se contenter de bribes, de miettes. Annabelle aussi est à diverses reprises revenue. Ses baisers sont tout aussi passionnés que ceux du premier soir.

Je veux réapprendre à vivre au calme, à vivre sans ces grandes questions existentielles. Si j'écarte d'emblée une liaison officielle avec mon amie – je ne serai jamais une lesbienne convaincue – j'ai

longuement hésité entre mon boss et le patron du bar. Les garder séparément comme amants serait un bon compromis, mais il me faudrait alors gérer une certaine duplicité, et ça je ne sais pas si c'est dans mes cordes. Je me suis toujours dit que je ferai une tentative... un jour, un soir où l'envie serait plus forte que d'habitude. Mais c'est vrai que j'avais hautement apprécié la « sortie sauna » avec Gilles Gallois.

Parfois je songe aussi que comme la femme du chalet de la montagne, il me serait facile de donner quelques billets à un jeune pour deux ou trois heures d'extase, et que cette solution ne m'apporterait que des avantages. D'abord aucune contrainte et pas d'attaches, et puis un choix inépuisable, en fait ; mais je ne saurais pas comment m'y prendre ni vraiment où trouver ce gigolo qui, pour quatre francs six sous me rendrait heureuse une fraction d'éternité. Mais j'avoue y avoir pensé des nuits entières depuis cet orage. Il me vient des idées grotesques aussi de plus en plus souvent, des délires idiots.

Pourquoi ne pas inviter à la même table ces trois qui me courent après ? Je vois le tableau : la salope, les deux mâles en rut et la lesbienne. Est-ce que c'est une si mauvaise obsession que cela ? Cette envie me revient de plus en plus souvent, et je me souviens du deal amoral dont Francis et moi avions discuté lors de sa visite. Pour Gilles, il me semble que ce serait juste une formalité. Il aime ces situations ambiguës ; les lieux libertins qu'il fréquente sont le théâtre de ce genre de rencontre. Je souris rien qu'à l'image de la tablée hétéroclite que nous formerions ; je perçois les bouilles des trois autres.

Peut-être qu'un jour je me lancerai dans ce genre de défi. Oui, qui sait... il pourrait en surgir des trucs amusants. Et puis pourquoi suis-je en train de me demander, de me poser ce type de question ? Quelle mouche me pique pour que me monte un pareil scénario ? *« Allez, ma petite Sylvie, lève-toi et marche ! Le soleil matinal est radieux et la vie est devant toi. Oui ? Mais pour combien de temps*

encore ? Les roses aussi sont belles, mais elles fanent en l'espace d'une nuit. » Rien que de me dire cela et me voici toute crispée. C'est nul, non ! Non : c'est moi qui suis nulle !

J'expédie les courses dominicales ; plus vite la corvée est terminée, mieux c'est. Je n'aime pas les files d'attente aux caisses, et je dois toujours tomber sur la caissière la plus aimable, ou alors celle qui connaît tout le monde. Il y a toujours un truc qui empêche le rang où j'ai pris place d'avancer. Mais il est tôt et je ne risque rien du côté queue. L'image elle-même me fait sourire... La queue ? C'est bien mon seul souci en ce moment. Je fonce dans ces allées quasiment vides, mais trop vite sans doute puisque mon chariot, au détour d'une travée, heurte avec grand bruit celui d'une dame inattentive elle aussi.

Cette dame lève les yeux et mon sang ne fait qu'un tour : je suis à peu près sûre que c'est la femme de la montagne. Je l'avais jugée plus âgée qu'elle ne l'est en réalité. Disons qu'elle doit avoir une petite cinquantaine, et elle est bien conservée.

— Ça va ? Pas de dégâts apparents ?

— Non, je ne crois pas.

— Alors toutes mes excuses ; je ne regardais que le rayon du café, et...

— Oh, je n'étais guère attentive non plus. Donc torts partagés ?

— Oui.

Elle a un sourire qui lui éclaire le visage. Ses cheveux bruns coupés au carré encadrent une petite tête bien ovale. Il émane de cette dame une certaine aura indéfinissable. Elle porte une jupe relativement longue, et visiblement son chandail montre la marque du soutien-gorge qu'il recouvre. Une paire de chaussures plates finissent cet ensemble somme toute harmonieux.

— Une corvée pour vous aussi, ces courses ? Enfin, il faut bien manger tous les jours, alors...

— Oui, mais voyez-vous, le matin c'est plus calme. Enfin, sauf si on se télescope.

— Comme quoi, même par temps calme on peut avoir un accident.

Elle se marre de plus belle. Et comme elle est à quinze centimètre de moi, je peux aisément m'apercevoir qu'elle est toute petite. Je dois bien avoir – et je ne suis pas immensément grande – une tête de plus que cette nana.

— Bien. Je vais aller à la caisse, alors.

— Je m'y rendais également. Moment douloureux que celui de l'addition...

— Oh, je pense que tout devrait aller pour le mieux. Si vous avez une minute, on peut prendre un petit crème à ce nouveau bar qu'ils viennent d'ouvrir dans la galerie marchande.

— Je ne sais pas si...

— Ah oui ! Pardon ! Geneviève. Je me présente : mon prénom est Geneviève, et puis on prendra bien le temps de mourir.

— Sylvie... et enchantée de faire votre connaissance, bien que la manière n'y soit pas vraiment.

— J'en ai vu d'autres, vous savez... Alors pour ce café, laissez-vous tenter.

— Bon, allez. Je vais vous dire oui, mais c'est moi qui vous l'offre.

— À votre aise ! D'ordinaire, c'est moi qui paie... pour tout. Alors une fois n'est pas coutume.

La petite phrase me ramène là-haut, et j'ai dans l'oreille sa phrase si particulière : *« Je veux que tu me baises comme tu l'entends. J'en veux pour mon argent ! Tu as bien compris ? Je ne te paierai que si tu me fais jouir. »* D'aussi vilains mots dans une si belle bouche... Un comble, quoi ! Mais que ne dit-on pas quand on fait l'amour... Et puis si elle aime ce genre de rapport, ce n'est pas à moi de juger. Mais pour l'instant nous occupons les deux seules caisses en fonction. Nous nous retrouvons dans l'immense galerie marchande où les boutiques s'ouvrent une à un une. Une agréable odeur de viennoiseries chaudes nous titille les narines.

— Le café pour vous, alors les croissants pour moi ? Croissant, ou autre chose ?

— Non, c'est parfait... mais sans beurre, s'il vous plaît.

— Bah, ne me dites pas que vous faites partie de ces adeptes des régimes minceur si inutiles...

— Non. Faites comme bon vous semble, après tout.

— Voilà qui est plaisant... Allez, prenez une table et commandez, je vais au « point chaud ». Un café-crème pour moi... un grand !

Pas besoin de se déhancher pour prendre une table : toutes sont vides. Le garçon derrière son comptoir met un temps infini avant de daigner venir prendre ma commande. Il le fait avec un sourire et il retourne nonchalant vers son zinc. Geneviève, de retour, s'installe tranquillement.

— Ils sentent bon et me donnent faim. Vous avez vu pour nos boissons ?

— Oui. Du reste, le serveur nous les apporte.

— Ah !

Elle se tourne vers le jeune homme. En costume de service, pantalon noir, chemise blanche sous une mini-veste de satin sombre et une ceinture banane pour y mettre ouvre-bouteille et monnaie, il est fringant. La brune suit les formes du jeune homme, et je suis quasi certaine de ce qu'elle pense. Quand enfin elle se retourne vers moi, je surprends un petit morceau de langue qui humidifie ses lèvres. Gourmande ? Gourmet ? Elle ne se départit pourtant pas de sa risette.

— Bien, Sylvie, vous avez un mari ?

— Non. Je suis divorcée depuis... un moment déjà.

— Ne soyez pas triste. Il vaut mieux parfois être libre ; la vie à deux n'est pas une sinécure.

— Et le vôtre ? Il ne vous convient donc pas plus que cela, si j'en juge par vos propos.

— Mais je n'en ai pas. Je n'en aurai jamais. J'aime trop ma vie de liberté.

Je fais un effort pour me reprendre. J'ai bien failli me couper en paroles. Le gamin du chalet... ce sont ces mots qui m'ont induite en erreur : *« Tiens, salope ! Ton mari ne t'en donnera jamais autant. »* J'en ai conclu trop rapidement qu'elle était mariée. Bien sûr que lorsqu'elle se livre à ce genre de jeu avec des petits jeunots inconnus, elle ne leur raconte pas sa vie ; ça tombe sous le sens. Et moi, comme une bécasse...

— Vous m'avez l'air d'être bien songeuse, Sylvie... Un métier dans la vie ?

— Euh... oui ; je travaille dans une boîte de la ville, chez Gilles Gallois. Vous connaissez ?

— Si je le connais... Les rumeurs vont bon train sur cet homme. On le dit plus ou moins ouvert à certaines pratiques peu... orthodoxes. Enfin, loin de moi l'idée de le blâmer. Chacun voit midi à sa porte et porte le fardeau de ses petits secrets. Mais parlons de vous...

— Il y a si peu à dire. Je ne...

— Allons, pas de fausse modestie. Avec cette frimousse d'ange, vous devez en faire craquer plus d'un. À moins que ce ne soit plus d'une...

Elle me fait cette réflexion qui sonne dans mon crâne comme un réveil. Celui de cette sexualité délirante des derniers jours, cet appétit féroce pour des choses pas plus catholiques que les secrets de Gilles. Et puis je la revois dans une position qui appelait bien autre chose qu'une prière au sens convenu du terme. Le dieu qu'elle honorait s'appelait plus Priape que Jésus. C'est moi que cette image fait sourire. Et elle prend cela pour un aveu.

— Bon, chacun ses goûts... Les miens vont plus vers des gars comme notre petit serveur. Vous devriez un jour y goûter.

Cette diatribe n'appelle aucune réponse, mais elle n'en attend pas. Elle tourne son café avec insistance, et nos croissants

disparaissent entre quatre mâchoires occupées à les avaler. Au moins aucune parole ne peut plus venir perturber ce face-à-face matinal. Cette femme me fascine, pourtant. Elle a quelque part ce que l'on pourrait dénommer comme « du chien ». Elle n'est pas réellement belle. Non, le qualificatif ne colle pas ; je crois qu'elle inspire confiance et m'attire comme un aimant. Ses petites billes roulent dans les orbites, toujours en mouvement. Les petites rides aux coins de ses yeux, rançon de la sagesse qui vient en vieillissant, sont autant de traits que j'admire.

Il n'y a aucune connotation sexuelle dans mes pensées ; j'aimerais tout simplement qu'elle et moi soyons amies, et je n'en sais pas la raison. Mais je ne dis rien, me contentant seulement de suivre son index qui appuie sur les quelques miettes de pâte feuilletée qui sont restées sur le sachet. Elle les avale avec bonheur. Et lorsqu'elle s'aperçoit que je la regarde faire, son rire de gorge fait lever la tête du barman.

— Je suis incorrigible. Je garde ça de mon enfance. J'ai toujours aimé ne rien laisser perdre. Ce sont les dernières miettes qui sont finalement les meilleures. Un pur bonheur, si vous saviez !

— Je n'en doute pas...

De son sac à main plus proche de la besace que du baise-en-ville, elle sort tout un attirail des plus bizarres : mouchoirs jetables, sachets de nylon, et puis des tickets de bus, et enfin deux rectangles de cuir ressemblant à des portefeuilles. De l'un d'eux, elle extirpe une carte de visite qu'elle me tend avec grâce.

— Nous pourrions nous revoir, si vous le souhaitez. J'adore avoir de nouvelles amies et raconter tous les potins mondains de notre ville. Et puis vous pouvez aussi passer me voir à ma boutique ; je vends des parfums en franchise pour *Nocibe*. Vous voyez où mon magasin se situe ?

— Oui, très bien. Et ça marche, vos affaires ?

— Bien sûr ! Les hommes y viennent pour les anniversaires et les fêtes de leur épouse, et parfois certains reviennent pour

les mêmes raisons deux fois dans l'année... leurs maîtresses m'arrangent bien. Et puis les femmes sont toujours friandes de ces nouvelles eaux de toilette ou de parfum. Et si un jour vous aviez besoin de trouver un nouveau job, je pense bientôt passer la main.

— Vous n'avez pas l'air d'être en retraite...

— L'air, non. Mais la chanson... Si vous saviez comme les raideurs se déplacent de plus en plus, et pas toujours où nous les voudrions...

Elle part dans un fou-rire sonore. Mais je la vois, d'une main qui ne tremble pourtant pas, griffonner quelques mots sur une seconde carte de visite. Elle sort aussi d'une aumônière de daim souple un billet de banque et le glisse avec la carte sous la tasse de son café. Une fois de plus, elle lève son visage vers le mien.

— Oui, j'imagine ce que vous allez en penser. Mais vous savez, le prix de la tranquillité c'est ce genre de chose. Moi, je préfère payer les services anonymes d'un garçon comme ce serveur ; ensuite, pas de compte à rendre.

— Mais... vous n'avez jamais eu d'ennuis en procédant de la sorte ?

— Ben... non. J'appâte avec un billet, je laisse deux mots, et s'il se manifeste je lui donne un rendez-vous. Il n'est payé qu'ensuite s'il a bien fait... le boulot.

— Je vois. Je vous admire d'avoir cette audace. Je n'aurais jamais le cran de faire comme vous.

— Bof, tout s'apprend, ma chère. Mais si vous voulez essayer... je veux bien vous trouver de quoi vous satisfaire.

— Euh... non, merci.

— Ne soyez pas bête : la vie n'est pas aussi longue qu'on le pense, et les années difficiles arrivent vite ! Vous verrez, après la quarantaine : les messieurs souvent préfèrent... la chair plus fraîche. Question de goût, et je ne les blâme plus puisque j'agis comme eux. Bon, je dois y aller ; ma boutique ouvre à dix heures,

même les samedis. Passez quand vous voulez, nous pourrons bavarder.

Elle s'est levée, se penche en avant, me tend la main, puis se ravise. Elle approche sa bouche de ma joue et je me baisse légèrement pour qu'elle l'atteigne. Nous nous embrassons sous les yeux intrigués du serveur. Gageons qu'il va l'être bien davantage quand il va trouver la carte de visite ! Elle me glisse dans la main le même bristol que pour le serveur, mais sans inscription manuscrite puis elle file, accrochée à son caddie. Elle tortille son derrière avec aisance, et j'en suis presque envieuse. Une idée me trotte dans la caboche. *« Et moi ? Est-ce que je marche de cette manière inconsciemment ? C'est peut-être une démarche féline naturelle à toutes les femmes. »* C'est en songeant à ce genre de baliverne que je reprends le chemin de mon appartement.

⋆

J'ai mille trucs à faire dans la journée. C'est toujours aux abords des soirs que le bourdon remonte en force. On dirait qu'une sorcière facétieuse s'amuse à nous tourmenter dès que le noir inonde le monde. Et là, ce crépuscule n'échappe pas à cette règle si commune. Souvent l'ennui débute après la vaisselle du soir ; il s'installe en maître, un peu chez lui. Une des premières solutions serait d'allumer la télévision, mais les programmes du samedi sont d'un rasoir... Après, les mots fléchés ou croisés peuvent pallier un moment le désœuvrement nocturne. Si j'étais accompagnée, serait-ce différent ? J'en doute. Nous nous occuperions d'une autre manière ? Faire l'amour peut aussi s'avérer bénéfique. Et me voici relancée sur cette obsession absolue qui me fait penser que je deviens nymphomane.

C'est lorsque j'ai tourné deux fois et demie en rond dans mon nid que je prends la résolution d'aller boire un pot. Merde, passer la soirée seule ou en tête-à-tête avec un verre, autant que mon ventre se satisfasse d'une bonne boisson fraîche. Mais je ne suis

pas du tout certaine que ce soient bien les motivations réelles de mon diable dans son bocal. Il me transmet d'autres infos, me serine que pour baiser, il faut d'abord rencontrer, et que ce n'est pas chez moi que je vais trouver pénis pour mon vagin. La brise me souffle dans le cou et mes pas me dirigent vers le seul bar que je fréquente : celui de Francis, *Chez Kiki*, mon escale obligée.

Les quelques habitués qui sont accoudés au bar ont tous un bonsoir qui me résonne aux esgourdes. L'un deux me prend à partie avec un rire qui découvre une rangée de dents où quelques fausses notes sont visibles.

— Allez, venez avec nous ! Vous payez votre canon ? Y a combien de temps qu'une belle fille comme vous ne s'est pas avancée vers des vieux comme nous ? Hein, les gars ! Une jolie pouliche que voici.

— Calme-toi, Gégène ! Tu vois bien que ce n'est plus de ton âge.

— Dis plutôt que je marche sur tes plates-bandes. Message reçu, Francis. Ne t'inquiète pas... On ne la mangera que des yeux. Tu as bon goût, une sacrément chouette poulette. Allez ! On trinque ?

— À quoi, grands dieux ?

— Ben... à nos chevaux, à nos escaliers et à nos femmes, mais surtout à tous ceux qui les montent.

— Ah, elle est fine celle-là, Gégène... Tiens, je t'en ressers un ; c'est le mien, celui-là !

— Quelle générosité, Monseigneur ! Merci, mon prince.

Ils sont marrants, les clients de Francis. Lui, je le sens, attend son heure pour me parler. Je lui fais signe et il me coule une pression. Blonde à souhait, sans faux-col, avec ce zeste de mousse qui donne envie de la laper. Quand il pose le sous-bock, sa main dérape vers la mienne. Mais non, ce n'est pas ce que je veux. Pas maintenant, pas tout de suite ; je ne sais plus, moi. Le bonheur aussi de plonger mes lèvres dans cette liqueur à la couleur attrayante ;

j'ai du plaisir à la sentir couler dans ma gorge. La porte vient de s'ouvrir sur le goujat qui m'a remis sur les rails du sexe.

— Ah, vous êtes une habituée, à ce que je vois ! Vous vous souvenez de moi ? Éric.

Comment j'aurais pu l'oublier, ce con ! Il se colle le cul sur un siège, face à moi, et joue les gentlemen. Au coin de son bar, le patron d'ici doit serrer les poings ; je ne veux pas de cette compagnie. J'achève ma bière et sors mon porte-monnaie. Je mets le compte sur la table et me prépare à partir.

— Tu ne vas pas me planter encore cette fois. J'ai encore envie de toi, et je voudrais bien finir ce que nous avions si bien commencé.

— Foutez-moi la paix.

— Mais comment elle me parle ! Tu n'as pas aimé que je te crache dans la bouche, soit, mais tu n'as pas essayé la baise ; et là, je suis champion.

— Ça va ! Bouclez-la et lâchez-moi les baskets !

— Mais c'est qu'elle n'a pas la reconnaissance du ventre, cette salope.

— Vous avez dit ? Cette quoi ? Vous voulez me répétez à moi ce que vous avez dit à cette dame ?

— Bon, les mecs, je vous laisse entre vous ; je n'aime vraiment pas les orages. Salut, Francis, et à bientôt.

— Attends, Sylvie, je m'occupe de ce con et je suis à toi...

— Non. J'avais seulement envie d'un verre, et celui-là m'a coupé mes envies. Hé, cogne pas trop fort : c'est une doudouille... un chérubin, un fiston à sa maman.

— Si je te retrouve, toi, la salope...

L'idiotie des mecs n'est pas toujours une légende. Ah, ils peuvent bien se moquer des blondes... ils sont pires, souvent. Ce type a réussi à foutre en l'air ce que j'appréhendais déjà comme un bon moment. Sous ma mine réjouie, il y a une rogne colossale ; je suis prête à exploser de rage. Malheur à celui que se mettrait en travers

de ma route ! Et c'est seulement dans la rue que je constate que j'ai bien rangé bourse et argent, mais qu'il me reste un papier dans la paume de la main. La carte de visite de Geneviève. Après tout, il n'est pas si tard, et un coup de téléphone n'engage à rien. Sa voix me parvient dès la seconde sonnerie.

— Allô, Geneviève, c'est Sylvie. Je sais qu'il est tard, mais je suis seule et m'ennuie terriblement, alors j'ose vous déranger.

— Me déranger ? Voyons, je vous ai donné mon téléphone : c'est pour ces instants-là, et vous comprenez que j'ai bien fait. Par contre, j'attends des amis ; mais si vous n'avez pas peur de la compagnie, je peux venir vous chercher de suite.

— À votre guise, j'en serais ravie. Je suis devant le bar *Chez Kiki*. Vous voyez où ça se trouve ?

— Oui. Je serai là dans cinq à dix minutes tout au plus... Ah oui, encore une chose : mes amis sont... des hommes ; ça ne vous rebute pas ?

— Bien sûr que non. Je devrais avoir peur ?

Pas de réponse autre que son rire de gorge et elle raccroche. Quelques minutes après, au bout de la rue le bruit nerveux d'un moteur malmené, et dans un crissement de pneus une voiture qui s'arrête à ma hauteur.

— Montez. Je ne voudrais pas que mes invités trouvent porte de bois.

En deux temps et trois mouvements, mes fesses à peine installées sur le siège passager, le véhicule repart en trombe.

— Vous vous souvenez du garçon de café ? De la galerie marchande. Eh bien... il vient avec deux amis ce soir, et ma foi, si vous ça vous dit de passer une bonne soirée en notre compagnie...

— Vous... vous avez invité trois garçons ensemble pour ce soir ?

— Oui. Vous êtes choquée ? Quand on aime, on ne compte pas. Mais je suis aussi assez prêteuse, alors... Sinon, nous prendrons juste un café ou autre chose tous ensemble, et soit vous

nous quitterez, soit vous... vous ferez bien comme il vous plaira. À vous de choisir.

— Vous êtes incroyable... Je n'arrive pas encore à y croire, de toute façon.

— Nous voici arrivées. Bon, tout va bien, ils ne sont pas là. Parfait. Vous me suivez ou vous partez en courant ?

— Non, je viens ; pour l'instant, il n'y a pas péril en la demeure.

— À la bonne heure, c'est dit !

⋆

J'ai dû passer des centaines de fois devant la maison de Geneviève sans jamais savoir que c'était chez elle. Une allée bordée de peupliers traversant un parc, et nous voilà devant une façade en pierres de taille. Un perron de trois marches, un hall grand comme mon appartement, et ma nouvelle copine me débarrasse de mon sac.

— Venez, allons attendre nos amis dans le patio.

Je lui emboite le pas et, merveille des merveilles, au milieu des bâtiments construits en carré, un endroit à ciel ouvert. Une petite piscine avec un toit qui se glisse comme c'est la mode maintenant, puis une sorte de jardin aménagé. Un hamac, une table, du sable, une petite plage privée à deux pas du centre-ville, avec ce coin de paradis invisible de tous.

— Mon patio. Ça vous plaît ? Ici, on peut vivre nu pratiquement toute l'année ; et je ne m'en prive pas. Et regardez : le vrai bonheur, c'est bien ça, non ?

Elle a appuyé sur un bouton, et entre les toits des bâtiments, une toiture transparente coulisse lentement avec un ronron de moteur. Quand elle est totalement dépliée, nous sommes entièrement à couvert.

— Même la neige ou la pluie ne peuvent rien dans mon... domaine. C'est mon père qui a fait construire tout ceci, pour ma mère. C'est loin, tout cela, mais j'en profite largement. Ça coûte

cher aussi, une telle baraque à entretenir... Mais je suis certaine que vous avez déjà vu mon patio sans le savoir.

— Non, je ne le pense pas.

— Beaucoup de pubs pour certains parfums ont été tournées ici ; c'est comme un studio de cinéma, et je le loue à prix d'or. Vous voyez, ce hamac... il a connu bien des célébrités : Claudia S., madame Beckham, et tant d'autres...

— C'est vrai ?

— Bien entendu. Vous voulez vous mettre à l'aise ? Je pense que mes invités ne devraient plus tarder.

En trottinant, elle tire sur un cordon noué au cou de sa tunique et celle-ci glisse sur son corps. Elle plonge vers ses chevilles, dévoilant un corps absolument nu et bronzé uniformément. Du bout des orteils elle relève le chiffon informe de son vêtement et le jette sur un banc. Proche de ce dernier, une table haute revêtue d'une sorte de matelas épais.

— Ma table de massage... je les adore parfois spéciaux. Si vous voulez, ce soir, elle est pour vous.

— Pour moi ? Je ne comprends pas.

— Oh, cessez de faire l'autruche ou la bécasse. Je suis certaine que vous savez ce que je veux dire.

— Vraiment pas, je vous assure.

— Alors venez ici.

Surprise par ce ton, je ne bouge absolument pas, mais c'est elle qui s'avance à ma rencontre. D'un geste preste elle ouvre ma chemise et me dénude. Ma jupe aussi part sur le banc. Mes sous-vêtements sont également balancés vers ce tas de fringues qui s'amoncelle à quelques pas de nous. Je ne trouve pas de mots, scotchée par tant d'audace. Et en me prenant le poignet, elle m'attire vers sa table dite de massage.

— Vous allez voir que ce n'est pas si compliqué.

— Mais... je ne...

— Il faut savoir parfois provoquer le destin, et je sais qu'ensuite vous me direz merci.

— Je ne comprends pas... Qu'est-ce que vous faites ?

— Chut, ne dites rien et laissez-vous guider. C'est ça, allongez-vous là-dessus. Je vais vous préparer.

— Me préparer à quoi ? Vous me faites peur...

— Celle-là n'a jamais évité le danger, et il ne vous sera fait aucun mal ; juste du bien. Allons, laissez-moi faire et vous ne regretterez rien.

D'une main ferme, elle appuie sur ma poitrine et je me couche sur ce lit improvisé ; c'est doux. Elle prend dans un tiroir de cette table que je n'avais pas remarqué un loup pailleté. Mais dès qu'elle me le met sur les yeux, je saisis qu'il est fait pour ne plus rien voir de ce qui se passe autour. Ensuite, un étrange cliquetis et quelque chose de froid qui enserre un de mes poignets. Pareille manœuvre pour le second, et mes bras sont maintenus de chaque côté de l'autel où je suis étendue. Ils ne peuvent plus m'être d'un quelconque secours. Mon cœur s'affole ! Attachée, aveuglée, je sens le piège. Geneviève pourtant est toujours à mes côtés. Sa voix rassurante tente de me calmer :

— Ne craignez rien. Je vous l'ai dit, il ne vous sera fait que du bien. Vous avez un corps de rêve, ma chère. Je vais vous offrir une soirée où vous serez reine. Trois beaux jeunes hommes pour vous seule ; ils vont vous émerveiller par leurs prouesses, et vous y reviendrez, soyez-en sûre. Vous me donnez la nostalgie de mes quarante ans. Vous êtes... bougrement bien faite.

Une de ses petites pattes parcourt mon corps du cou à mon ventre. Elle s'arrête sur mes seins et pince légèrement mes tétons.

— J'en suis jalouse, de ces seins ! Vous me donnez envie de regarder ce soir...

— Détachez-moi, s'il vous plaît... je ne vais pas m'enfuir. Mais j'ai peur.

— Allons ! Je ne vais ni vous délier ni vous garder prisonnière. Je veux juste être, pour un soir, spectatrice et productrice d'un show privé. Vous êtes mon héroïne, ma star, mon joker. Calmez-vous. Ah ! Voici mes figurants...

Une musique se fait entendre. La sonnette de l'entrée ? Je rue un peu mais c'est peine perdue ; je pense qu'elle a mis des menottes à mes poignets et que je peux juste me faire mal en tirant sur mes bras. Je tente de raisonner mon souffle et je tends l'oreille. Des voix s'approchent ; celle de Geneviève, bien sûr, mais aussi celles plus mâles de ses invités.

— Regardez, les garçons, la surprise dont je viens de vous parler. Madame S. livrée pour vous ce soir. Vous devrez outre la contenter, ne pas dire de mots crus, être courtois, respectueux et ne lui faire mal sous aucun prétexte. Moyennant quoi ce corps splendide sera à vous pour une partie de la nuit. Elle ne sait pas qui vous êtes et ne vous verra pas.

— Merci, Madame. C'est vrai qu'elle est belle.

— Vous trouverez dans ces tiroirs-là des joujoux pour la rendre heureuse. Mais vous avez tous compris et entendu mes consignes ? À la moindre incartade, je flanque à la porte celui qui manque de parole. Bien entendu, les hommes ?

— Oui, Madame.

Trois oui viennent de se faire l'écho de sa demande. Et j'en ai la chair de poule. Mon ventre sursaute avant même qu'on le touche. Je suis une victime, mais consentante puisque je ne dis rien. La guerre fait rage sous mes cheveux. Des éclairs jaillissent entre le diablotin et mon angelot. Mais pas un des deux ne prend le dessus, alors ils se taisent. Qui me touche ? Un des invités de... oui ! C'est délicat pour le moment. Je sens que celui qui est tout près caresse pour sentir la texture de ma peau, et il le fait plutôt bien.

Les évènements s'accélèrent et d'autres pattes sont sur moi. Si mes bras sont fixés, mes jambes, elles, peuvent toujours bouger. Et quand je sens qu'on les entrouvre, je tente de les fermer.

Un raclement se fait entendre et des mains cramponnent mes chevilles. Je halète sans pourtant proférer le moindre cri. Et cette fois c'est bien fini : je suis immobilisée complètement. Mes tétons sont l'objet d'attentions diverses, et quand quelque chose commence à les avaler, je pousse un gémissement. Rien ne semble stopper cette succion déplaisante ; j'ai l'impression qu'une énorme pompe aspire le bout de mes seins. L'affreuse aspiration prend fin mais l'objet reste en place et maintient la pression.

Ma chatte est à son tour entrouverte ; je sens que ce que l'on recherche, c'est mon clitoris. Le même phénomène se produit, mais ce n'est pas véritablement douloureux, plutôt désagréable au possible. Une bouche s'est plaquée à la mienne, m'arrachant un baiser. Cette langue qui me fouille, inconnue, grenouillante de vie, ne me permet plus de dissuader qui que ce soit d'interrompre les attouchements bizarres qu'ils ont entrepris. L'air me manque un peu ; alors, pour abréger cette pelle, je consens à y répondre. Celui qui me la prodigue y prend goût.

S'il s'écarte un instant, c'est que pour les mêmes raisons que moi : il veut reprendre son souffle. Puis il réitère son palot. Partout sur moi, seins, ventre, cuisses, des bras m'étreignent, des doigts me tripotent. Ma poitrine bat très fort et je sens que ma chair s'éveille à ces sévices consentis. Une musique couvre mes soupirs et ceux des loustics à qui Geneviève m'a aimablement livrée. Le poids que je sens sur mon ventre, c'est l'un des garçons qui vient d'y monter ? De ses mains il masse mon ventre en restant assis sur mes cuisses. Il est nu, j'en jurerais.

Celui qui m'embrassait ne le fait plus, et je geins de plus en plus. Un autre poids sur ma poitrine ! Un second gaillard qui prend place sur moi ? Oui, et lui aussi n'a plus de fringues. Cette chose qui passe entre mes seins, les rendant douloureux par la présence de ces... trucs qui tiennent emprisonnés les bouts, c'est... c'est une queue ! Le gars s'est sûrement relevé un peu. Je ne sens plus que

ses jambes de part et d'autre de mes flancs. Il a dû placer ses mains de chaque côté de mon visage, et sa bite me frôle les lèvres.

C'est à cet instant que d'un coup sec, le « je ne sais quoi » qui suçait mon clitoris relâche sa pression. J'ouvre la bouche pour hurler, et immédiatement la queue s'introduit entre mes mâchoires ainsi desserrées. Elle remue en moi, prenant ma gorge pour un vagin. Le mec se secoue lentement et ne pèse plus sur moi. Seul son sexe reste bien au fond de ma gorge. Mais l'autre qui persiste à me presser les pores de la peau retire aussi brutalement les aspire-seins, et je voudrais hurler tant la sensation est étrange. Je ne fais que laisser le vit s'enfoncer davantage dans mon palais.

Le troisième, lui, ne semble pas s'occuper de moi, mais il est vrai que si je prête un peu l'oreille, des bruits de femme qui baise me parviennent. Sans doute que Geneviève, prise par son élan, n'a pas supporté davantage la vue des images érotiques que les deux lascars qui jouent avec moi lui transmettent. Je suis quasi certaine que pas bien loin elle fait l'amour. Et j'ai dans l'idée que son garçon de café pourrait bien être son cavalier du moment. L'homme qui me masse a finalement lâché prise, et mes chevilles sont de nouveau libres de leurs mouvements. Mais elles sont saisies et remontées sur des épaules invisibles. Je suce toujours celui qui, en travers de moi, reste le dard planté dans ce second sexe.

Je me raidis un peu à l'idée que l'autre va plonger dans ma chatte. Et quand son vit arrive, je ne sais plus comment rejeter la barre qui est coincée dans mon gosier. Celle-ci est de plus en plus agitée, et j'imagine déjà que le sperme du bonhomme va... Non, pas encore, pas dans la bouche ! Je veux lui hurler de ne pas faire cela mais le piston m'en empêche et je ne peux donc que subir. Mon ventre, lui, s'accommode de l'entrée intempestive de la canne du baiseur qui me prend. Ce type y va à l'instinct. Il avance doucement, recule tout aussi lentement. Ressortant sa trique, il la frotte sur toute la longueur de ma fente avec soin. Mais c'est toujours pour mieux replonger au cœur de son sujet.

À force de ruer entre mes jambes, le type s'essouffle un peu. Je pense qu'il va lui aussi m'éclabousser à l'intérieur. Mes mouvements désordonnés font que finalement celui qui me lime le bec se trouve désarçonné. Je crie à plein poumons :

— Non pas là, pas comme ça !

Celui qui me baise au bon endroit prend cela pour lui et sort à toute vitesse. Par contre, l'autre essaie de revenir, mais cette fois je garde la bouche close. Alors c'est un sur le ventre et l'autre sur le visage qu'ils s'épanchent de leur trop-plein. Une main me retire mon bandeau. C'est Geneviève qui me sourit en passant ses doigts dans le foutre qui me macule plusieurs endroits du corps. Elle caresse toute la surface de mon visage, revenant à plusieurs reprises sur mes paupières, puis ses doigts montent vers ses lèvres. Elle lèche chacun des cinq doigts qui dégoulinent du sperme de l'homme dont la fellation s'est interrompue.

À ma grande surprise, elle se baisse après avoir consciencieusement sucé ses phalanges, et ses lippes engluées viennent se souder aux miennes. Le baiser a un goût âcre et salé.

— Ne me dites pas que vous avez détesté... J'ai bien vu votre corps réagir favorablement aux stimuli de nos deux éphèbes. Vous êtes encore plus... femme quand vous êtes possédée. Comme j'ai adoré voir cela... Mais surtout, vous m'avez mise en transe par vos cris amoureux.

— J'aurais aimé voir aussi... C'est vrai que j'ai entendu vos gémissements et que ça m'a fait quelque chose. J'avoue avoir aimé, et l'aurais fait sans tout cet... attirail. Depuis quelques jours j'ai le feu au ventre et le diable aux trousses. Une envie de faire l'amour permanente.

— Je peux vous entraîner sur les chemins de la volupté, si vous le désirez vraiment.

— Et que faut-il donc faire de plus pour que vous en soyez convaincue ?

— Me faire une totale confiance... ce sera juste suffisant.

Le serveur reste collé à elle. Il la tient par la taille, de peur sans doute qu'elle s'envole. Je le sens fébrile alors que les deux lascars qui m'ont fouillée sont, eux, plus sereins. C'est pourtant moi qui ai toujours envie, et je voudrais bien que la partie ne se termine pas de la sorte. Je tends la main pour écarter le garçon de café et, comme une panthère, je le cherche délibérément. Il hésite un instant, trouve dans les yeux de Geneviève la réponse qu'il attendait sûrement. Elle n'ouvre pas la bouche, mais sa tête en se balançant de haut en bas donne le feu vert au type. Il se laisse attirer, et c'est reparti pour un tour, un tour de chauffe.

C'est ensuite d'abord à genoux que je le prends en bouche, puis il me lèche cet endroit déjà visité par son copain et donc pas sec du tout. Sa langue humecte davantage le calice, et ce sont des ondées qui s'échappent de ce volcan en fusion. Une eau claire pour un feu au cul. J'adore cela et ne réagis que positivement quand il se couche sur la table de massage, m'entraînant dans son sillage. C'est moi qui prends la direction des opérations. Les trois autres sont tous autour à suivre l'évolution de cet accouplement forcené. Je bouge la tête de droite et de gauche, dans un balancement qu'un des deux premiers perçoit pour une invitation.

Pas besoin de faire semblant : il n'a qu'à monter devant moi, rester debout et me présenter sa sucette. Et c'est une folle qui tire sur le sucre d'orge alors que mon ventre joue en cadence sur la queue de son pote. Lorsque deux mains m'agrippent les fesses et les écartent d'autorité, je ne réagis pas de suite. Ces pattes sont douces, et il est trop tard pour reculer. Quelque chose de dur s'est déjà appuyé sur l'œillet qui se niche au plus profond de la raie. Les mains qui retiennent ouvert mon derrière sont celles de mon amie.

— Allez, petits, chevauchez-moi cette pouliche. Prenez-la partout ! Je ne vous paie pas pour juste regarder : servez-vous, c'est le festin de Sylvie. C'est mon plaisir de la voir prise par tous les trous. Soyez doux et faites-la crier de bonheur. Qu'elle jouisse comme

jamais elle ne l'a fait, et je saurai me montrer... généreuse. Mais soyez-le également : n'économisez ni votre temps, ni votre foutre. Baisez-moi cette Amazone avec le plus grand soin.

J'entends ces mots qui me parviennent entre deux cris de folie. Je prends, je donne, oubliant parfois de sucer ou serrant trop violemment le vit qui me lime la bouche, puis le dénouement arrive dans des secousses interminables. Celles des mecs qui se vident tous en moi, là où ils sont. Mais aussi celles de ma propre jouissance qui me rend hystérique, et je hurle à la mort, louve soumise à sa meute.

⋆

Je n'ai vu partir aucun de ces jeunes qui m'ont si bien aimée. Dès qu'ils en ont eu terminé avec moi, ils sont passés avec Geneviève dans le hall d'entrée. J'ai perçu quelques murmures, puis les pas feutrés de la propriétaire des lieux. Je n'ai rien fait, juste ouvert une paupière pour voir où elle se trouvait. Assise sur un fauteuil, elle m'observait sans broncher. Mais elle avait un sourire. J'ai refermé les yeux pour me reposer, et le souffle de la dame qui vient de me rejoindre est frais sur mon dos. Elle joue avec ma chevelure, lissant mes tifs. J'ai l'impression que j'ai dix ans, que maman me passe la main sur la tête. C'est bon. Mais une mère n'embrasse pas sa fille de cette manière.

Les doigts glissent, déplaçant une chaleur qu'ils provoquent partout où ils passent. J'aime cela et n'ai aucune intention de lui dire de stopper ; je suis bien. Elle me parle, me dit que je suis belle, me flatte les reins. Elle voudrait que je me retourne, mais j'aime cette position, sur le ventre et le dos à l'air. Une fois, deux, dix fois sa main reste entre mes deux fesses, puis elle me chatouille là ou l'autre était il n'y a pas si longtemps. Comment et pourquoi se plie-t-elle de cette manière ? Je sais, bien sûr, et j'attends. J'espère même qu'elle va insister.

Ce sont ses cheveux qui me chatouillent les cuisses ? Oui, et sa main qui tient toujours cette raie ouverte. Bon sang, que c'est bon cette langue qui nettoie la semence de... de qui ? Je ne sais même pas le prénom de ces gamins qui m'ont baisée. Mais elle ? Elle, je sais, c'est mon amie, et elle veut faire de moi... C'est dangereux, c'est risqué ! Mais, bon Dieu, que c'est bon ! La bouche qui me dévore a trouvé une jointure et le début d'une autre ouverture. Elle se faufile vers ma chatte, et je n'ai qu'une idée : écarter mes jambes pour lui faciliter la tâche.

Elle a gagné ! Me voici sur le dos, et mon compas est ouvert à son plus grand angle. Elle continue sans se presser. C'est bon, c'est doux, et son visage ne me gratte pas. Oh, Geneviève ! Elle me chavire, me renverse et vient finalement se placer, allongée de tout son long sur moi. Mais ce que j'embrasse n'a rien de sa frimousse : ce qui est à hauteur de mes lèvres ressemble à ce qu'elle frictionne avec soin d'une langue gourmande. Je prends goût à cette exquise câlinerie.

Je me hasarde à sentir cette conque, et j'en trouve le parfum suave. Je veux oser et aller plus avant dans cette découverte. D'une étape à l'autre, je furète sans relâche, et je suis au cœur de cette blessure si délicate. Mon ange gardien me regarde, aussi rouge que le diable avec qui il vient de s'allier en dernier ressort. Ils ne disent plus rien, goûtant peut-être avec moi à ce fruit mûr, à ce fruit défendu, et soudain... je me dis qu'Annabelle aussi avait raison. C'est bougrement bon, cette affaire-là... mais où m'emmènera-t-elle ?

Les noces roses

J'ai revu Gilles ; Francis aussi, mais je n'ai donné à personne le privilège de me toucher. Annabelle et moi nous croisons toujours avec un grand plaisir dans les bureaux de chez Gallois. Elle aussi parfois m'envoie des e-mails torrides. Mais je ne sais que faire, et mes soirées sont souvent réquisitionnées par Geneviève. Elle me parle de ses amants, toujours jeunes, mais ne cherche plus à me faire rencontrer qui que ce soit. Un soir, lors d'une défection de dernière minute, elle a passé la moitié de la nuit dans mon salon. Et les confidences sont allées bon train.

— Je ne sais pas comment vous faites pour résister... Moi, mon ventre réclame à longueur de temps.

— Oh, je vous avoue que le mien le fait souvent, mais je n'y consacre que quelques minutes de temps à autre, pour désarmer ces envies trop fréquentes. Un jouet et c'est oublié, jusqu'à la prochaine fois.

— Vous êtes bien, vous ! Ce n'est pas à mon âge que je vais laisser passer les occasions... Je ne suis pas certaine que cela puisse encore durer des années. Vous êtes encore jeune, vous. Et si un soir vous voulez m'accompagner, pas de souci : je veux bien revivre des soirées d'ivresse, voire des journées si vous...

— Hum, je ne sais pas vraiment ce que je désire pour de bon.

— Comme vous voulez, mais mon patio est prêt à vous recevoir à nouveau... avec tout ce que cela comporte, bien entendu.

— Je vous en remercie. J'avais un jour envisagé de réunir quelques amis autour de la même table, mais vous voyez qu'ici... c'est peu possible.

— Ah oui, je vous le concède. Mais une réunion dans quel but ?

— Un dîner, et puis on verrait comment les choses se dérouleraient.

— Alors c'est faisable aussi chez moi, quand vous le voudrez ; vous m'avertissez quelques jours auparavant.

— D'accord. Pour l'instant, c'est juste une idée en l'air, une idée floue, mais... je vais y songer et vous tiens au courant.

— Encore une question : serais-je une invitée à cette, comment dire, grande bouffe ?

— Bien entendu, à plus d'un titre ! Et il y aurait aussi une autre dame et deux messieurs, mais mon projet n'est pas finalisé le moins du monde.

— À la bonne heure ! Je suis partante pour ce genre de petite... sauterie.

Un énigmatique air sur le visage simplement matérialisé par un rictus qui lui déformait à peine le coin de la bouche, suffisant cependant pour que Sylvie l'ait vu.

— J'adore les surprises et, mon Dieu, si en plus il y a des couples...

— Hum, je verrai si c'est faisable et je vous en reparle.

Geneviève lui a alors raconté par le détail moult intrigues aux déroulements savoureux, pour ne pas dire croustillants. Des histoires de fanfarons qui une fois dans son lit s'avéraient incapables de faire un geste, ou d'autres qui finissaient sans même avoir commencé quoi que ce soit, pour peu qu'elle se mette nue trop rapidement. Enfin, des aventures que l'on imagine chez les autres mais jamais pour soi. Mais elle narre si bien les bonnes comme les mauvaises tournures qui confèrent aux évènements une grâce et des souvenirs inoubliables parfois... Elle a depuis si longtemps jeté toute pudeur aux orties !

Sans qu'elle ose en parler, les mots avaient plus touché la brune qu'elle ne voulait bien le dire. À force d'écouter, d'entendre, mais surtout de voir dans sa tête des images toutes plus lubriques les unes que les autres, Sylvie a dû se faire violence pour ne pas attraper son amie par le col de son chemisier. L'idée lui a traversé l'esprit de la culbuter comme un soudard sur le canapé de son micro-salon. Quand sa Geneviève part, elle se retrouve presque déçue de n'avoir rien tenté ; sans doute que la dame n'aurait pas... Elle ne saura jamais.

Les jours qui succèdent à cette visite, elle repense à son fameux dîner. Ce qui semble simple comme un rendez-vous devient d'un compliqué puisqu'il s'agit de rassembler des gens, qui se connaissent ou non, sans pour autant les aviser de la présence des autres. Gilles est le premier à qui elle en touche deux mots. Avec son éternel sourire, lui est d'emblée d'accord. Pour Annabelle, c'est une toute autre paire de manches : elle veut savoir qui sera présent au dîner, et sa copine doit déployer des trésors de diplomatie pour lui arracher un « oui » timide.

Reste encore à en parler avec Francis, mais Sylvie a peur qu'il ne pense que c'est pour lui donner une réponse à son attente ; ou pire encore, elle craint qu'il se méprenne sur le sens de ce dîner. Elle ne veut pas lui donner de faux espoirs. Alors depuis quelques nuits, elle échafaude des plans plus ou moins idiots pour lui demander d'être présent et de faire partie de ses invités. Plus elle y songe, moins elle voit ce qui peut résulter de cette réunion. Pour elle, ils sont tous devenus des amis, mais la question « sexe » commande l'ensemble, alors...

Si réunir des mâles qui en pincent pour elle reste risqué, apporter autour de la table une touche de féminisme – voire de lesbianisme – aura-t-elle des conséquences spécifiques sur ces amateurs de sexe ? Allez savoir ! Sylvie jubile intérieurement en imaginant des scènes dignes de films pornos. Et puis elle visualise déjà la tête d'un Francis pris à son propre piège... Osera-t-il pour juste ses

beaux yeux à elle... toucher un Gilles pas plus homo que lui ? Quant à Geneviève qui n'aime que les gamins, comment se débrouillera-t-elle avec des hommes d'âge raisonnable ? Annabelle fera-t-elle des propositions à la maîtresse du patio ?

⋆

Les effluves d'épices odorantes embaument la cuisine. Depuis quatorze heures, deux femmes sont aux fourneaux. Geneviève pleure comme une madeleine ; son couteau pèle avec zèle quelques oignons qui lui dérangent les glandes lacrymales. Sylvie finit la préparation de son entrée. Ils vont tous venir pour vingt heures, alors elle est fébrile. Trois semaines, vingt-et-un jours pour tout mettre en place ! Le menu programmé avec soin, délicat mélange de sucré-salé, le tout enrobé dans un cocon d'épices plus ou moins aphrodisiaques. Au vu des plats qui seront présentés, le sommelier lui a recommandé tel ou tel vin, et c'est une bénédiction.

Tout mijote, tout cuit avec des senteurs surprenantes... Sylvie a cherché à mêler ginseng, gingembre et autres petits aliments censés émoustiller chez tous une libido fatiguée. Tout se passe comme si la soirée à venir devait se terminer en bacchanale. Elle se fait grande prêtresse de l'amour et du sexe, et son amie n'est en pas dupe. Geneviève sourit quand enfin la jeune femme brune met la dernière touche à son dessert : des bananes préparées dans un sirop dont la composition est ultra-secrète. Ensuite, le tout réfrigéré, les deux femmes décident de prendre une douche.

Dans l'esprit de la plus âgée, cette aspersion doit se faire en solitaire dans deux salles de bain différentes, mais Sylvie ne l'entend pas vraiment de cette manière : elle embarque son amie pour un moment à deux. Oh, il n'est au début pas question de sexe ; simplement de se laver le dos de façon commune, et c'est ainsi que débute vraiment la séance de toilettage. Mais très vite les mains qui officient se détournent de cet objectif premier. Ensuite c'est à l'inspiration de chacune des participantes à ce décrassage conjoint ;

ça finit par des baisers qui n'ont plus rien d'amicaux, des attouchements qui vont bien au-delà de la seule tendresse, de la simple amitié.

Ce sont donc deux sous neufs que les invités qui débarquent un à un vers dix-neuf heures chez Geneviève trouvent pour les accueillir à bras ouverts. Sylvie a mis une jupe relativement courte, un chemisier tendu par sa poitrine non bridée sous le tissu. La culotte qu'elle a passée s'apparente plus à un confetti qu'à un slip. Elle porte une paire d'escarpins vernis qui lui font de jolies jambes. Geneviève est restée plus sage et stricte dans son habillement. Un tailleur aux couleurs sombres, bien coupé, des vêtements de luxe pour une dame digne. Elle se charge de placer les invités de la brune.

Chacun trouve sa place. Francis est le dernier à arriver. Gilles est proche d'Annabelle d'un côté et de l'autre de Geneviève. Francis, lui, se trouve à la droite de Sylvie. La table ronde est au grand complet. Bien sûr, Gilles s'est senti – comme Annabelle, du reste – un peu surpris de rencontrer ici une autre de ses employées. Il tente de ne pas commettre d'impair, ce qui amuse beaucoup une Sylvie qui se veut souriante. Il ne sait plus trop qui sait quoi autour de cette table. Mais les plats présentés sont d'une grande finesse, les vins qui les accompagnent également. Un mariage heureux entre aliments et boissons. La maîtresse de maison est une experte sans contestation possible.

Chaque mets est apprécié par l'ensemble de la tablée, et petit à petit les langues se délient. Les uns et les autres se trouvent des affinités insoupçonnées. Lentement l'euphorie gagne les invités, et les rires fusent sur de bons mots de celui-ci ou de celle-là. Quand arrive le dessert, tous sont émerveillés par cette banane suggestive à souhait. Annabelle y va de son petit commentaire ; Gilles lui trouve un esprit et un charme fou. Francis, lui, a tenté à plusieurs reprises d'effleurer la menotte de Sylvie, sans trop de succès, il faut bien l'avouer. Quant à Geneviève, elle compte les points

mentalement. Pourtant elle constate que ce dîner est excellent, et qu'en elle aussi un autre appétit s'est ouvert.

Tous ont plus ou moins le sang qui bout. Des idées qui, de derrière la tête, ont insensiblement migré vers les bas-fonds de chacun. Geneviève s'amuse de voir que son amie Sylvie s'empêtre dans le déroulement de sa soirée. Si elle n'en saisit pas la finalité, elle en aperçoit cependant le but. Elle décide soudain de jeter un pavé dans la mare ; alors, s'adressant à Annabelle, elle fait monter d'un cran la température :

— Dites-moi, jeune dame... Annabelle, je crois...

— Oui, je vous écoute, Geneviève.

— Vous êtes exclusivement lesbienne ou vous aimez aussi les hommes ? Vous êtes bi, je veux dire ?

— ...

Tous s'interrompent et attendent avec intérêt la réponse qu'ils espèrent aussi cinglante que la question. Mais avec un flegme, un calme qui secoue les autres, en plongeant ses yeux dans ceux de Geneviève, Annabelle sourit.

— Je peux vous le montrer, si c'est ce que vous voulez. Mais vous et moi seulement. Ces messieurs n'auront que le droit de... voir, d'entendre, et pas de gestes déplacés de l'un ou l'autre ; à vous de voir.

— Mais avec un plaisir réel. Même si j'aime aussi les petits jeunes hommes, je ne déteste pas les pâturages plus lisses des dames.

— Alors, qu'attendons-nous pour nous faire plaisir ? Regardez ces hommes affamés qui n'en demandent pas plus pour... s'occuper de notre hôtesse d'un soir. Si ces messieurs et Sylvie sont partants, nous le serons aussi toutes deux, non ?

— Je pense que notre amie commune avait une idée derrière la tête ; un choix à faire peut-être également.

— Qu'en dis-tu, Sylvie ?

— Si vous y tenez, si vous le dites... le salon est par là. Mais ces messieurs ont leur mot à dire. N'est-ce pas, Gilles ? Et toi, Francis ? Tu es prêt à partager ?

Gilles se met à sourire. Il vient de comprendre, et il pense qu'enfin un peu de piment ne peut en aucun cas faire de mal à cette soirée qui s'avérait belle en bouche, mais trop policée. Le reste s'annonce presque logiquement meilleur encore. Il en salive déjà. La moue de Francis laisse à croire un instant qu'il est sur le qui-vive et que pour un peu il va s'enfuir. Pourtant, si au fond de lui il n'en mène pas large, il se souvient d'un autre moment où Sylvie faisait des allusions plus ou moins claires... Il ne sait pas trop s'il est censé aller jusqu'à ce sacrifice suprême pour la belle qu'il convoite toujours.

Il se décide à ouvrir la bouche pour parler, mais sa voix est comme étranglée. Appréhension ou émotion, n'est-ce pas pareil, de toute manière ? Puis il songe soudain *« Qui vivra verra. »* et il se lance :

— Ben... pourquoi pas, si l'enjeu en vaut la chandelle ? J'ai si longtemps tu mes espoirs que si j'ai un jour une chance de te garder, ma belle... je veux bien la saisir.

Gilles, lui, ne bronche pas. Le sexe est un vice, un luxe qu'il aime à s'offrir encore et encore. Alors ici ou dans un bordel quelconque, ça revient au même, et le repas – excellent au demeurant – l'a mis dans de bonnes dispositions. De toute façon, les deux femelles ont déjà entamé le chant du cygne. Elles dansent en se serrant l'une contre l'autre ; elles se frottent sur un slow langoureux, et trois paires d'yeux suivent les circonvolutions érotiques qui s'enchaînent sur des notes égrenées par une platine.

Quatre mains revisitent des paradis perdus, deux bouches s'entrelacent dans des arabesques qui ne peuvent que donner envie. Puis viennent des soupirs qui se font plus présents, qui montent de gorges à chaque relâche d'un baiser avant d'en commencer un autre. Laquelle des deux dégrafe le chemisier de l'autre ? Pas

besoin de chercher à le savoir : il suffit d'être simplement attentif aux débordements féminins qui s'annoncent. L'une et l'autre ont vite le buste à l'air, cible de bouches avides et de dents pointues, de quenottes acérées qui font faire enfler des tétons impatients. Elles sont belles !

Les deux oréades se pavanent sous les regards envieux de mâles au sexe bandé par les images reçues. Sylvie, elle, est seule, debout dans un encadrement de porte alors qu'un couple de femmes se livre à une danse de plus en plus débridée. Après les seins, ce sont deux croupes offertes à la vue des personnages qui n'en perdent pas une miette. Gilles est aux anges. Son employée se trouve dans une posture sans équivoque, caressant et tripotant une autre dame d'un âge certain. Les baisers échangés sont de moins en moins innocents, et la bite du patron est tendue comme un arc. Elle déforme son pantalon.

Francis, quant à lui, s'est relevé du fauteuil d'où il visionnait en live une scène d'amour de plus en plus hard. Sa main a saisi celle de l'hôtesse, la tirant vers le milieu de la pièce où le canapé est le centre de toutes les attractions. Elle est coincée entre deux gouines qui se roulent dans le stupre, un homme qui la serre fort contre lui et un autre qui ne fait que toucher... des yeux pour l'instant. D'autres soupirs s'ajoutent à ceux des deux elfes qui sont désormais tête-bêche et qui s'ouvrent à de nouveaux horizons. D'autres baisers aussi se trament sur un divan qui ensorcelle tout le monde. Il est des nombres qui sont de pures bénédictions, et le soixante-neuf, ce soir, est à l'honneur.

Il s'invite entre deux jolies pouliches qui râlent sous les langues qui roulent sur des plaies béantes, des failles entrouvertes et couvertes de ce mucus amoureux si abondement distillé par ces passionnées d'un autre plaisir. Alors Gilles aussi veut s'intégrer au festin de Sylvie ! Il en a assez de ne faire que le voyeur. Il s'est calé dans le dos de la belle qui est ainsi enfermée entre deux mâles aux queues bandantes. Elle ne peut ignorer celle qui bat entre les

cuisses de son cavalier, mais ne peut pas non plus faire abstraction de celle qui s'insinue contre ses fesses alors que les deux loustics l'entraînent dans une ronde saccadée.

Des doigts ont investi les deux chattes qui se battent contre des bouches avides. Pareilles à des sexes miniatures, les phalanges plongent dans des conques qui ne demandent que cela. Gluantes et suintantes, elles pleurent ces envies provoquées, réclamant sans doute plus encore que ces facétieux index ou majeurs qui ne sont plus assez conséquents pour les contenter. À cet instant, l'une et l'autre recevraient sans façon un joujou dont personne ne dispose. Et sous les yeux des trois danseurs fous, des images accompagnent des cris et des odeurs qui montent dans la pièce. Elles sont belles dans cette équipée sauvage qu'elles déroulent sous le ciel de cette maison habituellement calme...

Les deux hommes qui se partagent le banquet de Sylvie ne sont pas longs à trouver des chemins différents pour aller à la rencontre de cette féminité qui se cache toujours sous une jupe et un bustier affriolants. Les doigts frôlent la lisière d'une culotte en frou-frou ; côté pile comme verso, les places les plus délicates sont investies sans qu'elle n'y trouve à redire. Elle sait bien qu'au fond de sa culotte, la rosée de son sexe a commencé à auréoler le tissu. Elle frémit sans relâche sous les caresses de doigts dont elle ne veut plus savoir s'ils sont à Gilles ou à Francis. Elle halète sous ces merveilleux chatouillis qui la surprennent malgré son attente.

Maintenant les deux femmes se frottent, pubis contre pubis, dans un enchevêtrement étrange de leurs jambes. Elles sont mi-assises, mi à genoux, postures improbables où seuls les sexes se touchent, se frôlent, et elles crient comme pour augmenter encore la pression exercée sur les deux mâles qui butinent la troisième complice. Elles s'embrassent en formant un couple de plus en plus soudé. Le trio, lui, continue à danser ou à faire danser la cavalière enchâssée entre deux corps masculins qui ne tempèrent plus leur étreinte. Son cou rejeté en arrière est la proie des lèvres de Gilles

sur la nuque. Francis, lui, en déguste l'autre versant, et il s'ensuit une chair de poule monumentale pour elle. Elle se pâme dans les bras vigoureux qui la soutiennent. Ses râles font écho à ceux des deux sirènes qui n'en finissent plus de se donner du plaisir.

La culotte tantôt tirée sur la jambe gauche, tantôt sur la droite, finit par être descendue par des doigts dont elle ne veut pas savoir à qui ils appartiennent. Comme un étendard glorieux, elle disparaît, engloutie par une poche amie, trophée d'un chasseur qui ce soir aura droit à sa pitance. Sylvie ne cherche pas à résister à l'appel de ses propres sens. Elle ne voudrait que canaliser ces sensations outrageusement torrides qui lui arrivent de partout. Elle se laisse faire alors que des lèvres entrouvrent sa bouche et que l'un de ses deux conquérants tombe à ses genoux et que d'autres lèvres trouvent sa seconde bouche.

Dix mille volts la surprennent en plein baiser, jeux de langues et de mains qui virevoltent sur un clavier imaginaire. Des succions qui l'aspirent, qui l'entraînent dans une frénésie fatale. Elle a écarté les cuisses, facilitant l'accès à ce lécheur passionné alors que l'autre à déjà planté un doigt dans un canal inusité. Elle se sent soulevée par des vagues de sensations de plus en plus intenses et, mon Dieu, pas besoin de savoir qui fait quoi. La meilleure chose à faire est de fermer les yeux et de se laisser aller dans un abandon total. Son corps devient dessert ! Dessert d'un repas au-delà du réel, d'un festin digne d'un roi.

Mais là, bouffon du monarque et courtisanes se joignent à l'effort collectif. Tous y vont bon train, de bon cœur pour arracher l'orgasme suprême, celui qui fait perdre la tête. Petite mort programmée, voulue, attendue même par des participants hors de contrôle qui donnent autant qu'ils reçoivent. Sylvie à son tour s'est laissé choir sur ses genoux, et les deux hommes qui l'entourent, debout, sentent ses mains qui batifolent partout sur des ceintures qui masquent pour un temps encore ces barres qu'elle cherche à extraire des pantalons. Les deux filles qui se donnent du plaisir ont

pour un temps abandonné tout mouvement. Elles jouissent, bien sûr, du bonheur de voir leur amie s'atteler à ces vits tendus vers cette caverne douillette que va devenir sa bouche.

La main sur les lèvres, Annabelle a des yeux brillants de convoitise, non pas pour ces braquemarts qui disparaissent entre les lippes de la dame agenouillée. Non, ses chailles transpirent d'envie pour cette chatte qui apparaît au grand jour entre les jambes de sa copine. Gilles a fermé également les quinquets, appréciant la pipe pourtant souvent interrompue pour en fumer une autre toute aussi dure. Il est aux anges, et son compère ne se fait pas prier pour savourer en silence l'habileté de la manœuvre. Quand Geneviève reprend les hostilités avec sa cavalière, l'autre est trempée devant tant d'audace de la part de Sylvie.

Celle-ci passe d'une queue à l'autre sans arrêt puis tente une approche improbable : deux glands violet foncé qui se retrouvent comme avalés par cette bouche béante. Évidemment, l'entrée est compliquée, difficile, même impossible. Les nœuds sont trop gros, et chacun des deux hommes essaie tour à tour une entrée plutôt musclée dans cette fournaise. Mais les pythons ne peuvent pas pénétrer ensemble : ils devront se contenter d'un tour à tour enchanteur. Les chemises sont roulées en boule ; la jupe suit un mouvement de libération féminine. Tous les corps finissent dans une parfaite harmonie de nudité intégrale.

Les deux tribades n'ont pu résister aux charmes de ce bouquet changeant, cette fleur butinée par deux bourdons qui ne demandent que son miel. Elles s'enfoncent à nouveau dans une série de léchages à faire pâlir une armée de légionnaires en goguette. Partout, ce ne sont que soupirs et râles, que gémissements et cris de joie. Sur la moquette, trois corps s'enroulent sans arrêt, caresses et câlins se mélangent étroitement. Pour le moment, aucun des deux hommes n'a pris un ascendant sur l'autre, mais ils ont dans l'idée de monter cette pouliche qui ne se prive plus de rien. Elle branle autant qu'elle lèche, elle presse des couilles pour mieux

ensuite les prendre en bouche. Mais ni Gilles ni Francis ne songent à se plaindre. Elle sait faire l'amour, et ils adorent sa manière de les aimer.

Plus rien ne saurait stopper cette bacchanale qui s'enfonce dans le plaisir le plus vil, se dégradant à en perdre haleine. Mais les gaillards ne sont pas en reste et savent aussi rendre la monnaie de la pièce. Cette partition qui se joue dans deux camps distincts et un bonheur pour les yeux, mais pas seulement : le plaisir est aussi olfactif que visuel, et quand la brune roule sur un Francis trop heureux de l'aubaine, elle rampe pour venir cueillir le dard en frottant sa chatte sur le museau du patron du bar. L'autre a suivi les ondulations de la belle et s'est posté en arrière. Elle avance et recule son bassin, gardant ainsi un contact fou avec le visage de l'homme sur qui elle est couchée.

Une fois qu'il est idéalement placé, Gilles fait suivre à son vit le sillon qui renferme l'œillet sombre, mais il ne cogne nullement à cette porte de service. L'engin glisse plus bas, effleure les lèvres du mec qui lèche encore la fente. Francis ouvre les yeux et voit cette tringle rose qui lentement atterrit sur la mortaise ouverte. Il continue cependant à lui titiller le clitoris alors que le gland disparaît dans les entrailles de la brune. Un long frisson la secoue, et tout entière elle frémit. La trique s'enfonce lentement jusqu'à ce que les bourses touchent les fesses de la belle et le front du second larron. Un mouvement de recul, et la bite s'arrache de l'antre bouillant, entraînant avec lui une gerbe d'éclaboussures.

Une bonne partie de celles-ci finissent sur les joues de Francis, mais, enivré par cette vision des choses inconnue encore de lui, il ne résiste pas à l'attrait de cette fente qui transpire. Et au moment où l'autre revient en force, sa langue n'a pas le temps de quitter le nid et elle longe d'abord un gland doux au toucher, puis toute la longueur d'une hampe enduite de toutes les sécrétions des deux amants. Cette anomalie n'a pas échappé à Gilles, et il se sent plus prêt à reprendre ses allers et retours avec plus de fougue. Cette fois,

les cris sont sortis tout droit de la gorge d'une Sylvie complètement tétanisée par ces assauts de toutes parts.

⋆

Geneviève et sa consœur, si elles entendent ces bramements, n'en découvrent pas le motif réel. Le trio qui se déhanche à deux pas de leur divan, elles ne s'en préoccupent plus. Pour elles aussi l'heure de l'orgasme approche, et c'est une main perdue presque entièrement en elle qu'Annabelle savoure la délivrance des vagues qui viennent et reviennent inlassablement sous les moulinets que fait sa potine. Elle aussi se met soudain à brailler à l'unisson d'une Sylvie prise et reprise en souplesse. Geneviève se relève enfin de cette sarabande infernale, sueur au front et sourire aux lèvres. Les deux hommes ont changé de place durant ces orgasmes magistraux, et tout le monde reprend son souffle dans une ambiance bon enfant. La maîtresse des lieux, debout, interpelle tous les invités de la brune :

— Qui veut boire un verre ?

Toutes les mains se lèvent ; elle se dirige vers la table qui est toujours dressée. Un bruit de verres qui s'entrechoquent, et la voici revenue avec un plateau et une bouteille de champagne.

— Buvons, mes amis, buvons à l'amour ! C'était – comment vous dire ? – un régal. Tu as aimé, ma Sylvie ? Et vous, Messieurs ?

— Oui, ces hommes-là m'ont royalement servie.

— Eh bien tant mieux, parce que l'un de vous devra encore se dévouer. J'ai envie moi aussi de vibrer sous le joug d'un amant cette nuit. Alors, jeune ou plus âgé, ça n'a aucune espèce d'importance pourvu que j'aie l'ivresse.

— Et lequel vas-tu choisir ?

— Ah-ah ! Parce que c'est à moi de décider ? Alors moi aussi je voudrais les deux... Et puis tu pourrais jouer aussi avec notre amie Annabelle ; je peux même vous fournir quelques joujoux que je n'avais pas jugés nécessaire de sortir.

— Coquine, avec ça... Alors va pour les jouets, mais d'abord je bois aussi une flûte de champagne. À la santé de nos amours de cette nuit !

— À vous... tous, et de tout cœur !

Ils boivent tous, assoiffés et apaisés ? Pas certain que les deux mâles soient bien calmés. L'annonce faite par une Geneviève endiablée leur a indiqué des possibilités nouvelles. Sylvie, c'était bien, parfait ; mais avec cette femme d'expérience qui mange à tous les râteliers, le plaisir pourrait être aussi au rendez-vous. Alors ils se sont rapprochés de cette gloutonne qui, le petit doigt en l'air, boit lentement son nectar des dieux. Déjà les prémices d'une remontée rapide de ce qu'elle attend est très visible chez Francis. En ce qui concerne Gilles, c'est juste un poil plus long, mais les années de différence comptent à ce moment-là des ébats.

Annabelle se pelotonne contre une Sylvie pourtant apaisée qui ne montre aucun empressement à remettre le couvert avec elle. C'est une ambiance un peu trompeuse parce que Francis, lui, caresse depuis quelques secondes le corps dénudé de Geneviève offert à sa convoitise. Cette séance qui s'ébauche relance les envies, remet en selle les plus timorées, et bien entendu, la brune se laisse elle aussi emporter par la frénésie d'une nouvelle partie de jambes en l'air. Du reste, Annabelle s'enivre déjà en léchouillant toutes les traces blanchâtres laissées par deux compères qui ont su user – pour ne pas dire abuser – de son ventre. La langue se fait câline, et les caresses deviennent terriblement sexuelles.

Un nouveau corps-à-corps commence, mais cette fois les outils déposés par la propriétaire de la maison sont autant d'appels à aller plus loin dans des ébats ouverts. C'est plus doux, plus onctueux aussi. Les mains sont plus agréables mais plus lisses aussi, et ce n'est pas forcément ce qu'aime toujours Sylvie. Elle a eu sa dose de masculinité ce soir, alors un peu de tendresse féminine n'est pas pour lui déplaire. En tournant la tête, elle peut apercevoir son ami Francis qui s'échauffe plus que de raison en tripotant le con de

cette Geneviève insatiable. Il lui touche les fesses puis se glisse sous elle alors que Gilles la prend doucement en levrette. Y prendrait-il goût ? Elle imagine la langue qui joue avec les testicules à chaque bourrée de son patron...

Le fait-il dans le but de lui prouver qu'il en est capable, ou par jeu ? Aurait-il découvert une vocation à une bisexualité tardive, ce soir ? Toujours est-il qu'elle se pose ce genre de question alors qu'Annabelle s'escrime à faire revenir en elle tout le bénéfice des caresses qu'elle lui prodigue. Mais l'esprit et le corps sont parfois si dissociés chez la brune qu'il lui faut une bonne dose de courage pour faire semblant et donner l'impression à son amie que ses attentions font mouche. L'autre secoue en elle un sexe factice sans pour autant ramener sur le devant de la scène un plaisir interrompu.

Même les caresses distillées par Sylvie sont fades et sans saveur, et sa partenaire ne tarde pas à s'en apercevoir. Elle stoppe ses mouvements pour faire comme sa cavalière et regarder ce qui se passe entre les deux hommes et leur compagne du moment. Sur la moquette, Geneviève, la tête entre les bras, se laisse prendre par Gilles. Le second mâle, lui, attend tranquillement qu'elle soit étendue de tout son long sur l'homme. Puis lentement il lui écarte les fesses puisque maintenant qu'elle est pénétrée, le premier ne bouge plus. Lentement, en guidant sa bite, il la dirige vers la même entrée que son collègue de soirée. La femme prise de cette manière relève soudain la tête et se pince les lèvres avant d'émettre une sorte de grognement.

Les deux femmes voient avec un sourire disparaître le second vit avalé par la chatte déjà pleine de celui de Gilles. Reste à se mettre en cadence sans pour autant que l'un des deux se trouve désarçonné ou éjecté de la cible. Quand enfin ils parviennent à se mettre au diapason, la chevauchée devient dantesque. Geneviève crie, s'époumone à hurler, mais ses mots sont du genre cru, et son vocabulaire en la matière n'a rien à envier à celui d'un charretier.

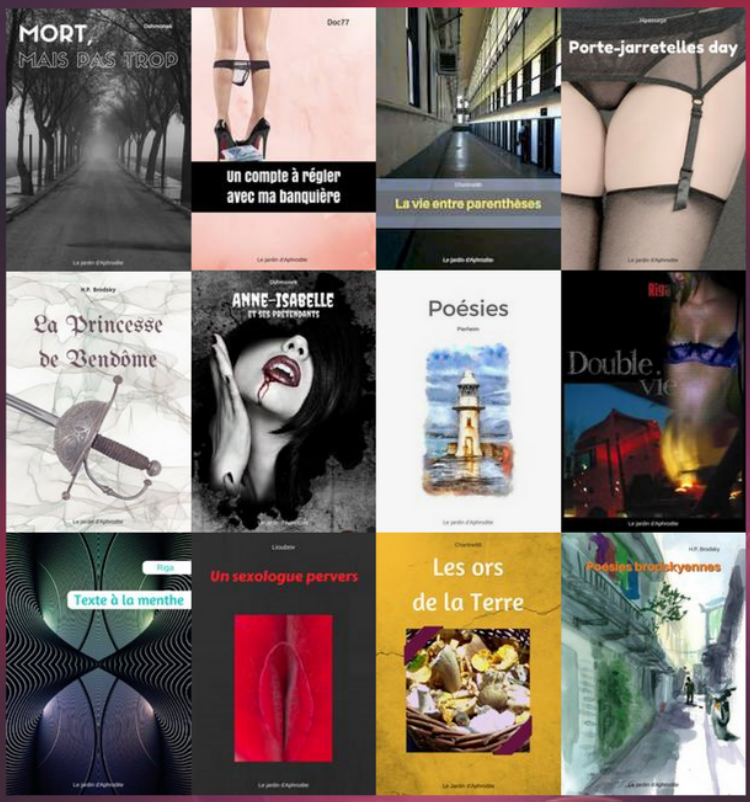
Les coups de boutoirs durent longtemps et la femme se cabre, se rebelle, griffe aussi à l'aveuglette le poitrail qui se trouve le plus accessible. Gilles a de jolis rails qui lui raient les pectoraux, mais il garde stoïquement les yeux clos.

Puis, comme dans les plus beaux feux d'artifice, un bouquet final annonce le retour au calme. Les deux hommes se sont épanchés en elle, ensemble, et elle se relève brusquement pour courir vers les couples de dames voyeuses. Sa chatte goutte encore de la précieuse liqueur déposée là par deux amants repus. Une perle ou deux se perdent dans la laine de la moquette mais le reliquat, lui, vient alors qu'elle se frotte aux deux visages réunis, barbouillant les deux nymphes subjuguées par tant de désinvolture.

— Oh, s'il vous plaît... Nettoyez-moi de cette semence ; ceci est le festin de Sylvie : prenez-en et buvez-en toutes les deux. C'est notre banquet, les agapes d'une reine... d'une reine Sylvie, bien sûr ; et ça, ça ne compte pas pour des prunes !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite